



Bas bleu contre talon rouge. Construction des ethè dans la polémique opposant Olympe Audouard à Jules Barbey d'Aureville (1869-1870)

Louise Radisson

► To cite this version:

Louise Radisson. Bas bleu contre talon rouge. Construction des ethè dans la polémique opposant Olympe Audouard à Jules Barbey d'Aureville (1869-1870). Littératures. 2017. dumas-01585997

HAL Id: dumas-01585997

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01585997>

Submitted on 25 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Bas bleu contre talon rouge

Construction des ethè dans la polémique opposant
Olympe Audouard à Jules Barbey d'Aurevilly
(1869-1870)

Louise Radisson

Mémoire sous la direction de
Yannick Chevalier

Juin 2017

Remerciements

Mes plus vifs remerciements vont à Mme Christine Planté qui m'a aiguillée dans la bonne direction et à mon directeur de mémoire M. Yannick Chevalier, pour ses conseils avisés et pour le temps qu'il m'a accordé.

Je remercie également :

*pour les nécessaires et fastidieuses relectures, Virginie, Martina et mon père ;
pour avoir nourri ma conscience féministe, ma mère ;
pour leur soutien moral, Manue, Charlotte, Juliette, Aurore ;
pour le soutien matériel, mon fidèle ordinateur qui va sur ses vieux jours ;
pour m'avoir fait rire, Olympe Audouard.*

Droits d'auteurs



Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 4.0 France

disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>
ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

Sommaire

INTRODUCTION.....	7
PARTIE I. HISTOIRE DE LA POLÉMIQUE.....	11
A. Olympe Audouard jusqu'en 1869 : de la province aux salles de conférence parisiennes.....	11
1. <i>Éléments biographiques</i>	11
2. <i>Écrire par nécessité</i>	12
3. <i>Un engagement féministe ?</i>	14
B. La question du duel.....	16
1. <i>La provocation en duel : lancement de la polémique</i>	16
2. <i>Une question d'honneur : le duel au XIXe siècle</i>	18
3. <i>Duels, presse et réputation</i>	20
C. Olympe Audouard contre Jules Barbey d'Aurevilly : un face à face.....	22
1. <i>Jules Barbey d'Aurevilly, « spirituel histrion » et critique des ridicules de son temps</i>	22
2. <i>La conférence : « Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus »</i>	24
3. <i>Les suites de la conférence</i>	25
PARTIE II. LES PREMIERS ÉCHANGES DE LA POLÉMIQUE.....	29
A. L'ethos, une notion complexe.....	29
1. <i>Ethos et rhétorique, un héritage aristotélicien</i>	29
2. <i>Ethos et analyse du discours : renouvellement du concept et enrichissement des notions</i>	31
3. <i>Ethos et polémique : retour de l'impératif de persuasion</i>	33
B. J. Barbey d'Aurevilly contre le bas-bleu Olympe Audouard, analyse du « Duel tombé en quenouille ».....	35
1. <i>J. Barbey d'Aurevilly, journaliste dandy</i>	35
2. <i>J. Barbey d'Aurevilly antimoderne, complice de son lectorat</i>	37
3. <i>O. Audouard, Sapho de la mer du ridicule</i>	39
C. O. Audouard réplique : « En réponse à son article "le duel tombé en quenouille" ».....	42
1. <i>De la conférencière dénigrée à la provocatrice en duel</i>	43
2. <i>« C'est une vieille femme qui vous parle »</i>	45
3. <i>J. Barbey d'Aurevilly, élève d'O. Audouard</i>	48
PARTIE III. SUITE DE LA POLÉMIQUE : REMANIEMENT ET AJUSTAGE DES ETHÈ.....	51
A. J. Barbey d'Aurevilly répond	51
1. <i>Un galant homme ?</i>	51
2. <i>O. Audouard, une femme « qui ne fait pas l'homme »</i>	56
B. La conférence d'Olympe Audouard.....	61
1. <i>« ce que nous avons eu de plus clair, c'est le Barbey »</i>	62
2. <i>O. Audouard, avocat des bas-bleus</i>	66
CONCLUSION.....	73
SOURCES.....	77
BIBLIOGRAPHIE.....	81
ANNEXES.....	85

INTRODUCTION

Bas bleu et talon rouge, deux figures aujourd'hui oubliées qu'évoque Jules Barbey d'Aurevilly dans son article « Le duel tombé en quenouille » publié dans le *Gaulois* le 2 septembre 1869. Les bas-bleus, ce sont ces femmes auteurs qui parce qu'elles ont les doigts bleuis par l'encre semblent sortir de leur sexe et renverser l'ordre social : « quand les bas-bleus *se passent*, ils deviennent féroces et veulent se reteindre un peu dans notre sang »¹. Ici, le bas-bleu est Olympe Audouard, femme de lettres et voyageuse, qui a provoqué en duel le directeur du *Figaro*. Le talon rouge, c'est l'aristocratie qui s'oppose vainement aux bonnets rouges démocratiques, c'est la marque de noblesse, c'est la recherche d'élégance, c'est la *distinction*, par référence aux talons rouges portés par les courtisans de la cour de Louis XIV. Lorsque J. Barbey d'Aurevilly écrit « mais nous, à commencer par Armand Carrel pour finir par M. Gaillard, le cordonnier, nous ne sommes, au fond, que des talons rouges »², il entend critiquer la démocratisation de la pratique aristocratique du duel qui repose sur un orgueil mal placé :

Avec nos théories insensées, nous voulons briser en quarante morceaux la grande épée militaire et sociale de la France ; mais, blagueurs éternels, nous en voulons garder un bout pour nous, un petit bout qui brille et derrière lequel nous mettons notre chétive et morne personnalité.³

En réalité, ce talon rouge, c'est lui-même, Jules Barbey d'Aurevilly : la recherche de l'élégance et la revendication d'un antimodernisme face à un monde dégradé et démocratisé le placent bien du côté des talons rouges.

Bas-bleu contre talon rouge, le bas-bleu réplique le 15 septembre et s'engage une polémique qui est aujourd'hui peu ou prou oubliée. Jules Barbey d'Aurevilly est un auteur bien trop connu⁴, pittoresque et prolifique pour que l'on s'arrête longtemps sur cette polémique. Olympe Audouard est une figure relativement méconnue, c'est avant tout pour ses voyages que la recherche s'intéresse à elle :

« Écritures du voyage et féminisme : Olympe Audouard et le féminisme en question »⁵ ; « Olympe Audouard : les pérégrinations ferroviaires d'une femme de lettres en Orient »⁶ ; « Olympe Audouard (1830-1890). De la Russie au "Nouveau Monde" »⁷ ; « Rethinking Universalism. Olympe Audouard, Hubertine Auclert, and the

¹ Cf annexes, paragraphe 22.

² Cf annexes, paragraphe 25.

³ Cf annexes, paragraphe 22.

⁴ Témoin la publication de son œuvre dans la Bibliothèque de la Pléiade.

⁵ B. Monicat, « Écritures du voyage et féminisme : Olympe Audouard et le féminisme en question », 1995.

⁶ M. Augry-Merlino, « Olympe Audouard : les pérégrinations ferroviaires d'une femme de lettres en Orient », *Écritures du chemin de fer. Actes de la Journée scientifique organisée en Sorbonne, Paris, 11 mai 1996*, 1997, p. 37-47.

⁷ G. Cariani, « Olympe Audouard (1830-1890). De la Russie au "Nouveau Monde" »

Gender Politics of the Civilizing Mission ».⁸ Olympe Audouard est bien moins connue pour son activité de journaliste, même si Isabelle Ernot y consacre un article magistral, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse (France, 1860-1890) »⁹, où elle analyse la production journalistique d'O. Audouard et sa réception sous l'angle des études de genre. Se dessine alors une partition de l'œuvre et de la vie d'O. Audouard, qu'elle-même fait en conclusion de ses mémoires :

Ma vie a eu deux parties bien distinctes l'une terne; douloureuse, c'est celle qui s'est passée en France; l'autre ensoleillée, gaie, c'est celle j'ai passée à voyager. J'ai fini avec la première, c'est avec bonheur que je vais me ressouvenir de la seconde.¹⁰

Or, la polémique s'inscrit précisément dans la partie parisienne et mondaine de son œuvre, celle qui est la moins connue. Pourquoi alors se pencher sur une polémique qui oppose un auteur trop connu pour qu'on s'y intéresse et une auteure pas assez connue pour qu'on s'y arrête ? Justement parce qu'elle oppose deux figures aussi antagonistes, bas-bleu contre talon rouge, David contre Goliath ? David, car Olympe Audouard est par de nombreux aspects en situation d'infériorité par rapport à Jules Barbey d'Aurevilly : c'est une femme, certes issue de la petite noblesse mais que la séparation avec son époux décline socialement, c'est une figure marginale (une femme qui voyage seule, une femme qui écrit est une marginale), une provinciale à l'accent marseillais prononcé dans un milieu parisien policé, une femme qui n'a pas eu l'éducation solide qu'ont ses contemporains écrivains. Pourtant, en arrivant à Paris, elle parvient à se constituer un réseau dense de sociabilités dans le monde littéraire et mondain, comme le montre la liste de ses gracieux collaborateurs lorsqu'elle fonde son journal, le *Papillon* : Théophile Gautier, Jules Janin, Jules Michelet, Arsène Houssaye, Galoppe d'Oncquaire, Albert de Lassale. Ses mémoires¹¹ témoignent également de la richesse de ses connaissances, puisqu'elle y raconte ses rencontres avec de grands noms tels que Victor Hugo ou Alphonse de Lamartine et insiste sur l'importance de ces rencontres dans la préface : « j'ai connu presque toutes les personnalités politiques, littéraires et artistiques qui ont occupé l'attention publique pendant ces vingt dernières années ». Goliath, car Jules Barbey d'Aurevilly apparaît comme bien installé dans le paysage journalistique et littéraire en 1869, comme le montre l'importance de sa production (romans, nouvelles, poèmes, articles, correspondance....) Mais il ne faudrait pas que la place qu'il occupe aujourd'hui

⁸ <http://deroutes.com/AV7/audouard7.htm>.

⁹ R. Nuñez, « Rethinking Universalism. Olympe Audouard, Hubertine Auclert, and the Gender Politics of the Civilizing Mission », 2012.

¹⁰ I. Ernot, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse (France, 1860-1890) », 2014.

¹¹ O. Audouard, *Voyage à travers mes souvenirs. Ceux que j'ai connus, ce que j'ai vu*, 1884, p. 348.

¹² *Idem*, préface.

dans les études dix-neuviémistes masque sa marginalité, Jules Barbey d'Aurevilly est un écrivain *à rebours* : c'est un original et un antimoderne.

Olympe Audouard comme Jules Barbey d'Aurevilly cherchent donc à stabiliser leur présence dans les cercles littéraires de la fin du Second Empire, la polémique dans laquelle ils s'engagent doit leur permettre de gagner en renommée et de défendre leur place dans ces cercles. Dans la mesure où c'est la crédibilité de chacun en tant que figure du monde littéraire qui est en jeu, la polémique, combat de plumes, fait apparaître une nécessaire mise en scène de soi, valorisé, et une mise en scène de l'autre, déprécié. Cette mise en scène de soi dans le cadre de la polémique prolonge une mise en scène de soi déjà présente dans les productions de chacun des deux protagonistes. En effet, elle est omniprésente dans les écrits d'Olympe Audouard, ce qui construit une écriture de la franchise et de l'honnêteté, O. Audouard se sert de ses expériences et de son point de vue pour appuyer son propos, comme dans le portrait d'Émile Littré dans les *Silhouettes parisiennes* où elle met en avant son spiritisme :

Il a dit ceci, et il ne l'a pas dit : la science, a-t-il affirmé, doit être positive et ne point s'appuyer sur de simples hypothèses.

Eh bien ! moi qui suis spiritualiste, qui crois en Dieu, qui crois en l'âme comme être distinct du corps, et seulement emprisonnée en lui et devant lui survivre, si j'avais le savoir de Littré, si j'avais sa vaste intelligence, et si je pouvais m'occuper de sciences, j'adopterais la méthode positiviste; en science, tout ce qui ne se prouve pas ne doit pas exister.¹²

Ou encore dans sa *Lettre à M. Haussman* :

Lorsque ce projet sacrilège vint à ma connaissance, mon cœur fut douloureusement ému, car j'ai dans le cimetière Montmartre une tombe, où repose mon fils.¹³

Comme je vous le disais, dans ma lettre du 21 août, moi vivante, on ne violera pas la tombe de mon fils !¹⁴

Cette mise en scène de soi est donc tout d'abord un gage de franchise et d'honnêteté, qui fonde l'ensemble de son écriture. Pour J. Barbey d'Aurevilly, cette mise en scène de soi est également importante mais n'est pas orientée vers les mêmes desseins : c'est en tant que dandy qu'il se met en représentation, son inscription dans les cercles littéraires passe par la montre de sa maîtrise de la langue, de l'originalité de son style. Dans le cadre de cette polémique, ce sont donc des écritures de soi déjà élaborées par chacun des deux protagonistes qui sont réactivées et qui sont polarisées par le contexte polémique. Ces images de soi dans le discours deviennent des armes de la polémique, c'est ce qu'Aristote le premier théorise sous le nom d'*ethos*.

L'analyse de l'*ethos*, des *ethè* dans cette polémique demande de constituer au préalable le corpus et de faire l'histoire de cette polémique, dans la mesure où seules

¹² O. Audouard, *Silhouettes parisiennes*, 1883, p. 27.

¹³ O. Audouard, *Lettre à M. Haussman préfet de la Seine*, 1868, p. 7.

¹⁴ *Idem*, p. 10.

quelques références y sont faites dans les recherches qui portent soit sur J. Barbey d'Aureville¹⁵ soit sur O. Audouard.¹⁶ Le corpus de la polémique n'a jamais été édité scientifiquement, comme d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre d'O. Audouard (notons tout de même l'impression à la demande de fac-similés proposée par Hachette et la Bibliothèque nationale de France¹⁷). La constitution du corpus a pu se faire grâce à la numérisation par Gallica des journaux du *Figaro* et du *Gaulois*, ainsi que de la conférence donnée par O. Audouard. Le corpus compte quatre textes principaux (trois articles de journaux et la conférence) ainsi que l'article déclencheur de la polémique paru dans le *Figaro* (publication du cartel d'O. Audouard et de la réponse d'A. Millaud). Outre ce corpus principal, un dépouillement des journaux des années 1869 et 1870 a permis de retracer l'histoire de la polémique, de sa réception, et a fourni de précieux renseignements sur l'image publique d'O. Audouard.

Une fois le corpus de la polémique établi, une fois son histoire faite, se pose la question de la construction des éthè des deux protagonistes, construction qui s'inscrit dans un contexte particulier, la polémique, et qui donc obéit à des stratégies discursives visant à emporter l'adhésion de l'auditoire, le tiers de la polémique. Quel est alors l'ethos construit par chacun des protagonistes, et comment corrige-t-il l'ethos préalable (l'image publique) et le contre-ethos (l'ethos de soi construit par l'adversaire) ? Cet ethos est-il stable durant la polémique ou est-il amené à être remanié, infléchi ?

Dans la mesure où la construction d'un ethos ne se fait qu'en fonction d'un ethos préalable et de normes partagées sur lesquelles fonder cet ethos, un premier temps est consacré à retracer l'histoire de la polémique, à situer les media employés dans cette polémique (les journaux du *Figaro*, du *Gaulois* et la conférence), à faire émerger les éthè préalables d'O. Audouard et de J. Barbey d'Aureville. Dans un second temps, il s'agit de procéder à l'analyse de l'ethos dans les premiers échanges de la polémique, soit dans l'article « Le duel tombé en quenouille » de J. Barbey d'Aureville (2 septembre 1869) et dans la réponse d'Olympe Audouard (15 septembre 1869) après une définition critique de l'ethos et des notions connexes élaborées par les analystes du discours. Finalement, l'analyse de l'ethos dans la suite de la polémique (réponse de J. Barbey d'Aureville le 16 septembre 1869, conférence d'O. Audouard le 11 avril 1870) permet de valider ou d'infirmer les modèles d'éthè construits dans les premiers échanges par les protagonistes.

¹⁵ J. Petit, *Barbey d'Aureville. Critique*, 1963.

¹⁶ I. Ernot, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse (France, 1860-1890) », 2014.

¹⁷ <<http://www.hachettebnf.fr/>>.

PARTIE I. HISTOIRE DE LA POLÉMIQUE

L'histoire de la polémique est un préalable nécessaire à la saisie de tous les enjeux du corpus. Si elle a été faite de manière lacunaire dans les différents ouvrages qui parlent de J. Barbey d'Aurevilly¹⁸ ou d'O. Audouard¹⁹, ce n'était pas de manière suffisamment approfondie. Celle que nous proposons ici a pour ambition de contextualiser le plus possible les faits de la polémique et d'en montrer les enjeux. Elle s'articule autour de trois questions principales qui déclenchent la polémique et en orientent le développement.

Tout d'abord, l'identité d'O. Audouard, journaliste et voyageuse moins connue que son adversaire, dont le parcours singulier amène à se positionner du côté des féministes du Second Empire et des bas-bleus. Ensuite la question du duel, qui fait naître la polémique et qui porte en germe les problèmes qu'elle développe. Cette question est également interdépendante du dispositif médiatique où se développe la polémique. Finalement, le développement de la polémique en un face à face entre O. Audouard et J. Barbey d'Aurevilly interroge les postures et les armes médiatiques de chacun des deux protagonistes.

A. OLYMPE AUDOUARD JUSQU'EN 1869 : DE LA PROVINCE AUX SALLES DE CONFÉRENCE PARISIENNES

1. Éléments biographiques

Félicité Olympe Jouval naît le 12 mars 1832 à Marseille²⁰, et grandit non loin d'Apt, dans le Vaucluse. Son père, libre penseur, l'élève avec les idées américaines libérales et lui apprend à chasser. Dans ses mémoires, Olympe Audouard montre son père comme une figure positive de la marginalité, un « excentrique » et un « original »²¹ et revendique cette excentricité en héritage : « mais, par exemple, le mistral s'est logé dans ma tête ».²²

Elle épouse en 1850²³ Alexis Audouard, son cousin germain, et le ménage s'installe à Marseille. Cinq ans plus tard, elle demande et obtient une séparation de corps et de biens au tribunal de Marseille, ainsi que la garde de ses deux fils. Elle

¹⁸ J. Petit, *Barbey d'Aurevilly. Critique*, 1963.

¹⁹ I. Ernot, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse, (France, 1860-1890) », 2014.

²⁰ D'après la notice de la BNF <http://data.bnf.fr/13756082/olympe_audouard/>.

²¹ O. Audouard, *Voyage à travers mes souvenirs. Ceux que j'ai connus, ce que j'ai vu*, 1884, p. 7.

²² *Idem*, p. 6.

²³ Publication des bans le 31 mars 1850 à Apt.

quitte alors Marseille pour Paris, où elle espère pouvoir trouver un emploi. Elle abandonne rapidement l'idée de donner des leçons pour fonder son premier journal, le *Papillon*, avec l'aide d'écrivains renommés tels que Jules Janin et Théophile Gautier. Elle perd son plus jeune fils vers 1862 ou 1863, ce qui marque la fin du *Papillon*, et part en Égypte. Elle reste plus de deux ans en Orient, d'où elle revient pour publier *Les Mystères du sérail et des harems turcs* et *Les Mystères de l'Égypte dévoilés*. S'ensuivent d'autres voyages et autant de récits de voyage, qui assurent son succès. Par ailleurs, sa production littéraire va croissante et se diversifie : romans, pièces de théâtre, récits courts²⁴.

Dès 1865, elle prend part aux polémiques de son temps, et vient même à les lancer, en publiant la même année *Le Luxe effréné des hommes, discours tenu dans un comité de femmes* et *Le luxe des femmes, réponse d'une femme à M. le procureur général Dupin*. Suivent en 1866 le pamphlet *Guerre aux hommes*, en 1867 une *Lettre aux députés* au sujet du divorce, en 1868 une *Lettre à M. Haussmann, préfet de la Seine* où elle dénonce la fermeture du cimetière de Montmartre où est enterré son fils. Son activité de conférencière se développe dans cette décennie. Il s'agit tout d'abord de rendre compte des voyages qu'elle a effectués, comme en témoigne la presse contemporaine qui s'en fait l'écho, puis ses conférences tendent à prendre pour objet la condition des femmes, plus particulièrement dans le mariage, dans la mesure où Olympe Audouard plaide pour le divorce.

2. Écrire par nécessité

Dans sa carrière, Olympe Audouard ne cesse de se heurter aux limites qui lui sont imposées par sa condition de femme séparée. Alors, c'est sous couvert d'excentricité et par nécessité qu'elle voyage, supporte seule ses deux enfants, fonde des journaux, se fait même conférencière. Elle embrasse alors pleinement la carrière journalistique et littéraire. C'est donc à plusieurs titres qu'elle franchit les cadres de la société, qu'elle sort du foyer où on voudrait la reléguer.

Elle doit alors faire face aux accusations de légèreté et de mauvaises mœurs qui vont de pair avec son émergence en tant que figure publique de la presse, et ce, dès l'établissement du *Papillon* : « elle a le plus grand tort de vouloir se lancer dans la littérature où elle se trouvera avec des mangeurs et des gens sans aveu comme Jules

²⁴ Cf la bibliographie des œuvres d'Olympe Audouard en annexe.

Janin, Théophile Gautier et tutti quanti ». ²⁵ Son époux lui intente un procès pour « [l']empêcher de *prostituer son nom en l'imprimant dans les journaux* ». ²⁶

A ses accusations, sa réponse est toujours la même : la nécessité d'écrire pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants. C'est d'ailleurs la teneur de sa défense lors du procès intenté par son époux :

Mon avocat (...) leur dit : « ma cliente a la charge de ses fils ; si on ne veut pas qu'elle travaille, que notre adversaire ait le courage de dire ce qu'il veut qu'elle fasse ! ». Les juges comprirent, ils eurent honte et ils déclarèrent que j'avais le droit d'écrire. ²⁷

Au XIX^e siècle, peu nombreuses sont les carrières honnêtes ouvertes aux femmes de la petite bourgeoisie, et Olympe Audouard en a parfaitement conscience, comme elle l'écrit du reste dans ses mémoires :

Je comprends que je dois être tout à la fois père et mère pour mes enfants ; je n'avais point assez avec les rentes de ma dot, je travaillerai, me dis-je. Je m'aperçois bien vite qu'aucune place n'est laissée à la femme dans les carrières libérales. ²⁸

Ce choix de la carrière littéraire par nécessité pécuniaire, Olympe Audouard le fait à la suite de George Sand, de Louise Colet, et de tant d'autres, phénomène d' « écriture gagne-pain » ²⁹ analysé par Christine Planté dans *La Petite sœur de Balzac*. Cette écriture mercenaire est alors fustigée car elle déroge à l'idéal de l'écrivain inspiré, qui tendrait vers l'Art. Pourtant, Olympe Audouard renverse la proposition en soulignant le caractère paradoxalement désintéressé de cette écriture, et ce, dès *Guerre aux hommes* :

La plupart des femmes qui prennent la plume en main ont un but plus pratique, plus noble, plus sérieux que de donner carrière à leur esprit romanesque et au désir d'une vaine gloire ; Elles ont le but de gagner de quoi acheter leur pot-au-feu, leurs chaussettes, de nourrir et faire élever leurs enfants ! ³⁰

Elle oppose ainsi à la recherche de gloire masculine un devoir maternel, nécessairement plus noble et qui passe par un sacrifice de soi. A l'image de la femme publique à laquelle on veut la contraindre, elle oppose l'image d'une bonne mère et d'un bourreau de travail, assimilant deux rôles (« à la fois père et mère pour mes enfants »), qui répondent tous deux à la morale bourgeoise :

Vous le voyez, monsieur, et laissez-moi vous le répéter encore une fois, je n'ai pas quitté la *vie de femme à la mode* pour me mettre au travail, mais bien ma province et ma vie de femme d'un modeste notaire... tout au monde ce qu'il y a de plus bourgeois. J'ai eu deux journaux, le *Papillon* et la *Revue cosmopolite*, j'ai publié une comédie, deux brochures et onze volumes, j'ai débuté dans la littérature à la fin de 1861, vous le voyez, j'ai travaillé ! ³¹

²⁵ O. Audouard, *Voyage...*, p. 79.

²⁶ *Idem*.

²⁷ *Idem*, p. 80.

²⁸ *Idem*, p. 75.

²⁹ C. Planté, *La Petite sœur de Balzac*, 2015, p. 160.

³⁰ O. Audouard, *Guerre aux hommes !*, 1866, p. 40.

³¹ O. Audouard, « Ma biographie », *La Chronique illustrée*, 31 octobre 1869, p. 2.

Mais les attaques contre sa réputation et ses mœurs sont fréquentes, liées à une image publique non maîtrisée par Olympe Audouard. Cela la conduit à prendre la plume dans la *Chronique illustrée* en 1869 pour se défendre contre des « calomnies » qui la présentent comme une de ces « femmes à la mode dans un certain monde ».

En se confrontant aux limites que la société pose aux femmes, dont les accusations de mauvaises mœurs sont la marque, elle est conduite à s'élever contre elles et à les combattre.

3. Un engagement féministe ?

Femme qui prend la plume pour nourrir ses enfants, Olympe Audouard se heurte donc tôt aux barrières de la société bourgeoise de son temps. Si elle se fait connaître par un franc-parler qu'elle met volontiers en avant, par son refus de rester à une place qui n'est pas faite pour elle, elle ne les met pas de prime abord au service d'une collectivité. Chaque prise de position publique de sa part tend non à défendre une communauté, mais ses propres intérêts. Ainsi, lorsqu'elle écrit une lettre au préfet Haussmann en 1868 pour protester contre le déplacement du cimetière de Montmartre, c'est parce qu'un de ses fils y est enterré. Olympe Audouard ne semble pas alors avoir vocation à prêter sa voix aux grandes causes de son époque. Si elle pourfend les attaques du procureur-général Dupin contre le luxe des femmes³², c'est pour pointer le luxe des hommes (*Le luxe effréné des hommes*) et proposer, par mimétisme et par jeu, l'établissement d'une « Société des bons pères de famille », puisque le mariage constitue une communauté où mari et femme ont autant un rôle à jouer. Peu à peu, elle construit sa critique du mariage, plus particulièrement autour du Code Napoléon qui interdit le divorce et met la femme sous la tutelle de son époux. C'est sur ce sujet qu'elle commence à écrire des pamphlets et à tenir des conférences comme *Guerre aux hommes*. Alors, son nom commence à être cité dans les journaux à côté de ceux de féministes socialistes, telles que Paule Minck et Adèle Esquiros : le *Gaulois* fait mention d'une « Madame O'Minck Audouard »³³, le *Grelot* la caricature en « députée » :

Les professions de foi féminines vont leur train. Mme Hubertine Auclair... de la lune, Mme Paule Mink, Mme Olympe Audouard, promettent monts (sous Vaudrey) et merveilles à leurs électeurs.³⁴

³² Discours de M. le Procureur général Dupin sur le luxe effréné des femmes à l'occasion d'une pétition contre la prostitution, 23 juin 1865.

³³ *Le Gaulois*, 16 mars 1869, p. 2.

³⁴ *Le Grelot*, 23 août 1885, p. 2.

Olympe Audouard fait le lien entre ses prises de position publiques sur le mariage et le divorce et l'image qui est donnée d'elle dans les journaux, mais n'y souscrit pas, elle ne se reconnaît pas dans les termes de « virago », « citoyenne » et autres :

Dès 1869, je commençais à plaider dans les conférences deux grandes causes, le divorce et l'affranchissement de la femme... Que d'insultes tous les *figaristes* de Paris ne m'ont-ils pas jetées à la face ! [...] Certains journalistes me posaient comme une sorte de virago, comme une femme protestant contre les charges et les devoirs de la femme ; ils ne parlaient jamais des opinions que j'émettais, mais ils me prêtaient toutes les sottises écloses dans leur cerveau mal équilibré.³⁵

La position d'Olympe Audouard est alors paradoxale, puisqu'elle ne se revendique pas comme bas-bleu, mais est une amie de Camille Delaville et la fait écrire pour le *Papillon*³⁶, participe en 1884 au Dîner des Bas-Bleus, qui fait l'objet d'un article dans *Gil Blas* :

Donc le voilà fondé le dîner des *Bas-Bleus*. J'ai l'honneur d'être la Présidente d'une foule de jolies femmes brunes ou blondes, signant des romans, des pièces, des articles de noms connus, sinon tout à fait célèbres [...]. Citons celles qui veulent bien être nommées et que la publicité n'effraie pas trop : Paul de Charry du *Pays* ; Camée, de la *Patrie* ; Camille Delaville de la *Presse* et de l'*Opinion nationale* ; Georges de Peyrebrune [...] ; Maurice Reynold, Gustave Aller, l'auteur du *Bleuet* ; Olympe Audouard, la directrice du *Papillon* ; Mme Bloch, la statuaire, et votre servante, Thilda. De plus, quelques jolies femmes du monde, des débutantes dans les lettres et auxquelles nous souhaitons tous les succès possibles.³⁷

Pourtant, en 1869, force est de constater qu'Olympe Audouard ne s'inscrit pas encore dans ces cercles de sociabilité. Si c'est une figure publique, elle est encore méconnue, on la taxe rapidement de « femme du monde ». Ces prises de position récentes sur le mariage et le divorce participent à la faire connaître et elle se voit taxer de « virago ».

L'image publique d'O. Audouard est donc complexe et encore peu affirmée en 1869, au moment où O. Audouard provoque en duel le directeur du *Figaro* et que s'ensuit la polémique.

³⁵ *Le Papillon (II)*, 4 septembre 1881, cité par I. Ernot, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse, (France, 1860-1890), 2014.

³⁶ N. Sanchez, *Lettres de Camille Delaville à Georges de Peyrebrune 1884-1888*, 2010, p. 27 et 163.

³⁷ Jeanne-Thilda, *Gil-Blas*, 10 juillet 1884, p. 1-2., cité par I. Ernot, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse (France, 1860-1890) », 2014.

B. LA QUESTION DU DUEL

La question du duel est centrale à plusieurs titres dans la polémique : c'est elle qui l'initie, qui en est à l'origine, mais dans cette question se jouent déjà les principaux enjeux de la polémique : l'honneur, l'égalité, le droit de se défendre, les catégories du masculin et du féminin, ainsi que le système de galanterie hypothétiquement adossé au système de féodalité.

La question de la possibilité ou non d'un duel où une femme défendrait son honneur débouche sur un « duel de plumes », par articles interposés.

1. La provocation en duel : lancement de la polémique

A l'origine de la polémique, donc, un duel : Olympe Audouard provoque en effet en duel le directeur du *Figaro* Hippolyte de Villemessant, après le refus de la rédaction de publier un corrigé à l'article qui dénigrerait une de ses conférences : « l'autre jour, à Spa, [Olympe Audouard] a trouvé moyen, devant un public très clairsemé, de se faire rire au nez par les uns et siffler par les autres, le tout en trois quarts d'heure ».³⁸ La lettre où elle provoque en duel est publiée dans *Le Figaro* le 29 août 1869. Dans cette lettre, Olympe Audouard fait état des démarches préalables qu'elle a faites pour obtenir une rectification à l'article, ainsi que le refus du *Figaro* : « à cela, monsieur, vous m'avez répondu "C'est possible, mais je ne rectifierai pas." ». La provocation en duel est longuement justifiée, Olympe Audouard y démontre qu'elle est la seule capable de défendre son honneur, qu'elle a parfaitement conscience du tabou qu'elle s'apprête à transgresser et qu'elle le rejette comme un « préjugé ». Il ne reste plus qu'une proposition logique : si les femmes sont insultées comme les hommes, elles doivent avoir le droit de se défendre comme les hommes : « j'espère, monsieur, que si vous vous êtes cru le droit d'éditer une impertinence contre moi, vous comprendrez que vous n'avez pas le droit de persister dans le refus d'une réparation ». La lettre d'Olympe Audouard et ses visites au *Figaro* sont appelées par l'identité que Hippolyte de Villemessant veut donner à son journal, comme il l'écrit dans ses *Mémoires* :

Ce que j'avais surtout voulu faire en fondant le *Figaro*, c'était créer un journal nouveau, essentiellement parisien, bien vivant, dans lequel serait accueillie toute nouvelle, toute polémique propre à lui infuser le mouvement qui manquait aux autres.

Mon avis, pour arriver à cette innovation, était qu'il fallait donner une grande extension à la correspondance. Dès qu'une personne se présentait pour adresser une réclamation, je l'engageais à l'écrire si elle était capable d'exprimer sa pensée ; je la faisais rédiger si elle ne

³⁸ *Le Figaro*, 23 août 1869, p. 1.

le pouvait pas. Je dois reconnaître que jamais mes correspondants n'ont réclamé quand mes rédacteurs se sont permis d'ajouter un mot spirituel à leur prose.³⁹

C'est donc une « tribune où chacun [a] le droit d'exposer ses griefs »⁴⁰ qu'Olympe Audouard entend utiliser pour laver son nom. D'ailleurs, elle a déjà utilisé cette tribune en août 1867 pour publier sa lettre au Préfet de la Seine contre le projet de démolition du cimetière de Montmartre, comme elle l'écrit dans sa *Lettre à M. Haussmann* :

J'écrivis une lettre à M. le Préfet de la Seine, dont j'envoyai la copie à l'estimable rédacteur en chef du Figaro, le sachant toujours disposé à prêter son appui aux faibles, et à ouvrir généreusement les colonnes de son journal aux réclamations justes et équitables.⁴¹

Ici, le « mot spirituel » est donné par Albert Millaud, journaliste au *Figaro*, sous la forme d'un long poème satirique, ce pour quoi il a d'ailleurs été engagé par H. de Villemessant, la satire étant la marque de fabrique du *Figaro* : « mon avis était et est toujours le même : c'est qu'un journal comme le *Figaro* ne doit, en fait de vers, insérer que des satires, un sonnet, un triolet ; enfin, ce qui pour moi est l'équivalent du couplet de vaudeville ».⁴² Albert Millaud tient donc chronique à partir de 1869 dans le *Figaro*, la « Petite Némésis » qui prend plus tard le nom de « Fantaisies satiriques ». Celle-ci a tant de succès qu'elle est éditée par Dentu en novembre 1869, et le journaliste Amédée de Césena de faire l'éloge de ce volume dans les colonnes du *Figaro*⁴³ :

Des coups de fouet qu'un éclat de rire accompagne ; des pointes d'aiguille qui entrent dans la chair des jongleurs de la foire politique, sous la forme de fines ironies ou de sanglantes épigrammes ; en somme, du bon sens assaisonné à l'esprit gaulois et à la gaieté française : voilà ce qu'est la *Petite Némésis* d'Albert Millaud.

De manière intéressante, l'alternative mise en place par Olympe Audouard dans sa lettre (Les femmes insultées devraient pouvoir se défendre) est écartée dans la réponse que fait Albert Millaud, qui cherche à tourner en ridicule la conférencière en la renvoyant au masculin, au combat (« style virulent », « vous êtes une émancipée », « violente et virile », « pantalons »), tout en soulignant sa féminité (« madame », « femme », « griffes de chatte », « sein », « doigts mignons », « chère sœur »). C'est à une femme qui veut se faire passer pour un homme, qui agit en dehors de son sexe qu'il s'adresse. Il reprend même les termes qu'elle emploie dans *Guerre aux hommes* pour les détourner : « elles ont le but de gagner de quoi acheter leur pot-au-feu, leurs chaussettes, de nourrir et faire élever leurs enfants !⁴⁴ » devient « soyez donc mère de famille / et surveillez le pot-au-feu ». Albert Millaud réintroduit la notion de galanterie qu'Olympe Audouard avait écartée dans sa lettre, il la qualifie de « bas-bleu ». Ce n'est plus alors

³⁹ H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste. A travers le Figaro*, 1873, p. 32-33.

⁴⁰ *Idem*.

⁴¹ O. Audouard, *Lettre à M. Haussmann*, 1868, p. 7.

⁴² H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste. A travers le Figaro*, 1873, p. 35.

⁴³ A. de Césena, « La Petite Némésis en volume », *Le Figaro*, 13 novembre 1869, p. 3.

⁴⁴ O. Audouard, *Guerre aux hommes !*, 1866, p. 40.

tant le duel qui est au cœur de la réponse d'Albert Millaud, mais bien la rupture qu'opère Olympe Audouard avec certains codes, et la convocation d'un monde révolu et fantasmé (la galanterie chevaleresque) pour mettre en balance les manques du monde moderne. C'est en ces termes que Jules Barbey d'Aurevilly reprend ensuite la polémique : ridicule d'Olympe Audouard, « bas-bleuisme », et galanterie chevaleresque.

2. Une question d'honneur : le duel au XIX^e siècle

Si Jules Barbey d'Aurevilly s'empare de l'affaire, c'est que la provocation en duel d'Olympe Audouard soulève un problème important dans un XIX^e siècle bourgeois. En effet, loin d'être affaibli par la chute de l'aristocratie, le duel se diffuse après 1790 dans la société bourgeoise, devenant un modèle dans lequel se reconnaissent les nouvelles élites et un moyen de montrer son honneur, comme le souligne François Guillet dans son article « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle » : « le duel vaut reconnaissance de l'honneur de ceux qui le pratiquent ».⁴⁵ Le duel n'est plus limité par les frontières de la société aux trois classes, dès lors, quiconque peut y avoir accès, quelle que soit sa position sociale : « les milieux d'affaires, les négociants, les commerçants, les artisans et jusqu'aux boutiquiers sont également concernés ».⁴⁶

Le duel est donc de prime abord un outil d'affirmation de son statut social, comme l'analyse François Guillet :

Si la bourgeoisie a gagné avec la Révolution la possibilité de revendiquer un honneur qui lui est propre – ou du moins de tenter d'effacer toute trace de son infériorité initiale – c'est bien pendant la seconde moitié du siècle, et plus particulièrement sous la Troisième République, qu'elle s'approprie ce rituel et en fait un de ses signes distinctifs, au prix d'un réaménagement. Car il s'agit d'en réduire la dangerosité tout en en conservant l'éventualité de la mort, sans laquelle le combat d'honneur perdrait toute crédibilité. Le duel représente indubitablement un des signes par lesquels un groupe affirme sa communauté d'existence et s'intègre à un ensemble de rites qui caractérisent les classes supérieures, dans leur composante masculine : fréquentation d'un cercle, ceux-ci se multipliant sous la Troisième République, pratique de loisirs socialement distinctifs, comme la chasse, très répandue, l'escrime ou l'équitation, vie mondaine.⁴⁷

Cette affirmation d'un statut social va de pair avec l'affirmation d'une masculinité, puisque le duel est précisément l'expression d'une forme de masculinité bourgeoise :

Synonyme de sang-froid, il marque la capacité de l'homme du monde à conserver la maîtrise de soi en toutes circonstances. « Les gens bien élevés se battent quand on les y force et ne souffletent pas », dit Alfred Meilheurat, auteur d'un *Manuel de savoir-vivre*. À mesure que le siècle avance, il tend à constituer un capital brevet de courage, une ordalie douce où viennent se tremper, sans grand danger, les opinions.⁴⁸

⁴⁵ F. Guillet, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », 2007.

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ *Idem.*

La relation entre duel, honneur et genre a été étudiée par Andrea Mansker dans *Sex, Honor and Citizenship in Early Third Republic France*⁴⁹, elle y montre que si les femmes sont exclues du duel, c'est que leur honneur relève de la sphère privée et qu'il est jugé passif, tandis que l'honneur masculin est considéré public et actif.

La réponse d'Albert Millaud à Olympe Audouard, qui la traite d' « émancipée » et de « virile » montre tout ce qu'il y a de déconcertant et de subversif dans cette provocation en duel. Il faut alors se souvenir qu'en 1869, Olympe Audouard est un personnage public, c'est en tant que conférencière et non en tant que femme qu'elle a été attaquée par le *Figaro*, c'est donc en tant que personnage public qu'elle demande réparation. Elle est alors déjà sortie en partie de la sphère du privé pour laquelle a été conçu l'honneur féminin bourgeois. D'autre part, elle n'a personne dans sa famille pour laver son honneur, ni frère, ni père, ni époux, comme elle l'écrit dans sa lettre : « je suis veuve⁵⁰, et n'ai plus ni père, ni frère, c'est vous dire qu'il n'appartient qu'à moi de faire respecter ma dignité et mon honneur, et que je n'ai pas la ressource d'avoir recours à un parent ». Cette absence d'appui masculin participe à une reconfiguration de l'honneur féminin, comme le montre Andrea Mansker en s'appuyant sur l'avocate Maria Vérone⁵¹, qui démontrait en 1908 que « la sujétion légale de la femme au mari résulte non pas de son statut corporel ou genré mais de son mariage : si la femme est seule et libérée de cette contrainte, elle peut revendiquer seule son honneur ».⁵²

Et Olympe Audouard de mettre en évidence, dès *Guerre aux hommes !* le caractère paradoxal du duel masculin : si les femmes ne peuvent se défendre, elles ne sont pas pour autant préservées de l'injure publique :

Vous les attaquez, les insultez même, dans vos écrits, dans vos journaux, oubliant complètement qu'insulter qui ne peut vous répondre par un bon coup d'épée s'appelle, dans la langue française, d'un fort vilain mot !⁵³

Le cartel d'O. Audouard est à l'intersection de deux problématiques : le duel comme pratique masculine et le duel comme pratique de classe. En effet, si O. Audouard choisit de se défendre en provoquant en duel H. de Villemessant, c'est pour marquer son appartenance à la classe à laquelle elle aspire, l'élite parisienne, elle qui vient de la petite noblesse provinciale mais que la séparation avec son époux a fragilisée et déclassée. Or, si la bourgeoisie s'approprie cette pratique d'Ancien régime, pourquoi les femmes ne pourraient-elles pas s'approprier cette

⁴⁹ A. Mansker, *Sex, Honor and Citizenship in Early Third Republic France*, 2011.

⁵⁰ Elle n'est alors pas veuve, puisque le divorce est prononcé le 23 octobre 1885 à Paris. O. Audouard cherche sans doute à passer sous silence sa séparation pour ne pas être accusée d'immoralité.

⁵¹ A. Mansker, *op. cit.*, 2011, p. 163.

⁵² C. Sowerwine, « Andrea Mansker, *Sex, Honor and Citizenship in Early Third Republic France* », 2016.

⁵³ O. Audouard, *Guerre aux hommes !*, 1866, p. 4.

pratique masculine ? Si le cartel d'O. Audouard met en évidence les enjeux problématiques du duel au XIX^e siècle, ce n'est pas par hasard qu'il est publié dans les pages du journal le *Figaro* : les relations entre la presse et les duels étant particulièrement étroites. C'est l'étroitesse de ces relations qui est à l'origine de la polémique.

3. Duels, presse et réputation

L'honneur repose sur la *fama*, la rumeur, la réputation. Nulle surprise donc de constater comme le fait François Guillet le rôle joué par la presse au XIX^e siècle dans les affaires de duel :

Par son pouvoir, la presse représente désormais un enjeu essentiel pour les groupes sociaux qui sont les plus exposés à ses investigations. La presse agit à la façon d'une caisse de résonance qui rend particulièrement humiliant, car susceptible d'être connus de tous, le moindre incident – une mauvaise place dans un dîner officiel par exemple – ou la moindre assertion calomnieuse. Elle rend aussi plus ténue la frontière si importante, pour les Français de cette époque, entre vie privée et vie publique. Pour une haute société dont les titres de noblesse culturels et économiques ne procèdent pas à la fin du siècle, pour la plupart de ceux qui la composent, d'une essence, mais résultent d'une conquête, cette surveillance de la presse et du public représente une grave menace, celle de perdre son capital d'honneur et par conséquent son rang social aux yeux des autres. Le duel permet dans cette perspective de réaffirmer ce rang.⁵⁴

Du côté des journalistes, il s'agit bien évidemment de relayer divers scandales afin d'informer le public mais surtout de hausser les ventes. Car le scandale fait vendre et la presse est rentrée dans son âge commercial, quoiqu'en dise Hippolyte de Villemessant : « notre intention n'est pas d'ouvrir une arène aux scandales de la polémique, mais un salon dans lequel on discutera poliment, - en donnant des raisons et non pas en disant des injures ». ⁵⁵ La « Petite Némésis » d'Albert Millaud en est d'ailleurs la preuve.

Dès lors, les liens entre la presse et la polémique sont très étroits : la polémique naît d'un article de journal, la provocation en duel et sa réponse sont publiées dans le même journal, et c'est en tant que journaliste que Jules Barbey d'Aurevilly s'en empare dans sa chronique dans le *Gaulois*. Si la presse est alors agent de la polémique, elle s'en fait également la caisse de résonance, comme le montrent les nombreuses références à cette polémique dans les journaux. Par exemple, le *Tintamarre* publie une parodie de procès⁵⁶ où Olympe Audouard se voit accusée d'avoir attaqué en duel Hippolyte de Villemessant, c'est bien le caractère ridicule et scandaleux de l'affaire qui est mis en avant. Plus loin, c'est l'*exemplum* de la provocation en duel d'Olympe Audouard qui revient ponctuer chaque article portant sur une affaire de duel où une femme serait impliquée :

⁵⁴ F. Guillet, *op. cit.*, 2007.

⁵⁵ H. de Villemessant, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁶ *Le Tintamarre*, 26 décembre 1869.

Les doctrines de Mme Olympe Audouard ont porté leurs fruits en Amérique :

Les actrices anglaises se forment assez vite aux mœurs américaines. Le *New-York-Figaro* nous annonce que miss Elise Holt, ancienne actrice du Strand, de Londres, ayant trouvé injurieuses certaines critiques du *San-Francisco-News Letter*, s'est armée d'un fouet et s'est présentée quatre fois chez M. Mariott, l'éditeur, pour lui administrer une correction. Mais elle ne l'a pas encore rencontré.

– Courage, miss, persévérez : Mme Audouard a dû vous le dire : « il n'y a que le fouet qui sauve. »⁵⁷

Parmi tous les journalistes qui relaient l'affaire, c'est J. Barbey d'Aurevilly qui retient l'attention d'O. Audouard et provoque sa réaction. C'est sans doute lié d'une part aux thèmes qu'aborde J. Barbey d'Aurevilly, puisqu'il élargit la question du duel aux questions de la démocratie et des bas-bleus, d'autre part à son image publique. J. Barbey d'Aurevilly et O. Audouard sont alors des personnages antithétiques, tant pour ce qui est des opinions politiques que de leur parcours. Dans la mesure où tous deux sont journalistes et friands de polémiques, ils se retrouvent engagés dans une polémique dont ils sont les deux acteurs.

⁵⁷ *Le Gaulois*, 2 octobre 1869, p. 2.

C. OLYMPE AUDOUARD CONTRE JULES BARBEY D'AUREVILLY : UN FACE À FACE

Nous l'avons dit, cette affaire de duel fait écho à des questions importantes dans la France de 1869, et ce sont ces questions qui sont soulevées par Albert Millaud dans son poème satirique : question de l'égalité sociale et de la différenciation des genres. Qui mieux alors que Jules Barbey d'Aurevilly pour s'emparer de cette affaire ? En effet, il s'est spécialisé dans la critique des mœurs de son temps, affûtant sa plume dans les journaux et dans de nombreuses polémiques, comme le montre le livre *Polémiques d'hier* qu'il publie en 1889. Il se pose comme critique d'une modernité qui rime avec dégradation. Dégradation des valeurs chevaleresques, de l'ordre social, de la langue, etc.

1. Jules Barbey d'Aurevilly, « spirituel histrion » et critique des ridicules de son temps

En 1869, Jules Barbey d'Aurevilly est un polémiste, un journaliste, mais surtout un critique de la vie littéraire et théâtrale. Il a écrit brièvement en 1863 pour le *Figaro* puis pour le *Nain Jaune*, pour le *Pays*, pour le *Constitutionnel*.⁵⁸ Il est accueilli en août 1869⁵⁹ dans le *Gaulois*, journal d'humeur créé en 1868 :

C'est en juillet 1868 qu'Henri de Pène et Edmond Tarbé lancent le *Gaulois*, littéraire et politique. Le journal se veut indépendant. « Ne point se laisser duper soi-même et ne point duper autrui. » En fait, on soupçonne bien vite des attaches : il passe notamment pour le moniteur de la révolution espagnole. Il sera un des grands succès de vente de l'époque.⁶⁰

Le *Gaulois* est donc un journal récent, de plus petite taille que le *Figaro*, au ton plus léger, mais il est à noter que le lectorat des deux journaux semble relativement similaire. Les tirages sont très importants, de 13 000 pour le *Gaulois* et de 39 400 pour le *Figaro* en mars 1869.⁶¹

Si Jules Barbey d'Aurevilly a une importante activité critique, il est connu – et parfois moqué – pour son écriture de l'excès, comme le montre Mathilde Bertrand⁶², il utilise cette écriture de l'excès comme gage de bonne foi et d'énergie dans son combat contre la tiédeur de son époque :

Dans chaque déclaration dégoûtée de Barbey se lit néanmoins cette volonté de ne pas jouer la mascarade sociale. Le critique ne se résigne pas à affadir son style et ses idées. L'article doit être le lieu où s'exprime cette « moelle bouillante », ou ne pas être. Il ne résiste pas à

⁵⁸ J. Petit, *op. cit.*, p. 245-302.

⁵⁹ E. Tarbé, « M. Barbey d'Aurevilly », *Le Gaulois*, 2 août 1869, p. 1.

⁶⁰ C. Bellanger, *et al.*, *Histoire générale de la presse française*, T. 2 de 1815 à 1871, 1969, p. 351.

⁶¹ *Idem*, p. 356.

⁶² M. Bertrand, « « Spirituel histrion » : Jules Barbey d'Aurevilly, journaliste au temps des cabotins », 2012.

l'appel de la polémique, seule manière de combattre le siècle bourgeois et avachi, de lutter contre le bleuissement de l'écriture ou la médiocrité de la pensée.⁶³

Frédérique Marro montre la centralité du journalisme dans la construction de Jules Barbey d'Aurevilly comme écrivain, ainsi que la porosité des genres journalistiques et romanesques. C'est dans et par la critique que l'écriture de Jules Barbey d'Aurevilly se façonne :

La presse est le lieu où s'invente une écriture « à la forme svelte, rapide, retroussée, presque militaire », percutante dans la polémique, légère et désinvolte comme une causerie. L'écriture critique renouvelle la prose et revivifie la pensée. Elle crée une nouvelle forme de prose aux prises avec la réalité et en prise avec son temps.⁶⁴

C'est au sein de sa chronique dans le *Gaulois* qu'il s'empare de l'affaire en publiant un article, « Le duel tombé en quenouille », le 2 septembre 1869, soit moins d'une semaine après la publication de la provocation en duel. Il n'est pas alors le seul journaliste à la relayer ni à la commenter, le *Gaulois* en fait mention dès le 30 août 1869 :

C'est donc vrai ? Mme Audouard a provoqué M. de Villemessant. On nous l'avait assuré la veille mais sans douter du courage de Mme Olympe, nous ne pensions pas qu'elle voulût faire la *guerre aux hommes* autre part qu'en librairie. Aujourd'hui le fait est dans le domaine public. Et le *Figaro* a inséré le cartel !

L'article de J. Barbey d'Aurevilly ne se contente pas de faire mention de l'affaire, ni de la tourner en ridicule, c'est une véritable critique de mœurs, qui s'inscrit dans sa chronique (« Histoire contemporaine »), et développe les thèmes déjà présents dans la réponse d'Albert Millaud : le ridicule d'Olympe Audouard, sa qualification de bas-bleu, et la question de la galanterie chevaleresque. S'y rajoute une critique politique de l'égalité qui permet un avilissement du duel, autrefois l'apanage de la noblesse.

C'est sans doute la critique des bas-bleus et la question de l'affaiblissement de la société, combinées à la ridiculisation d'Olympe Audouard, qui la poussent à répondre à J. Barbey d'Aurevilly plutôt qu'aux autres (Albert Millaud, H. de Villemessant, les autres journalistes). Sa réponse paraît le 15 septembre dans le *Gaulois*. Sa réponse à J. Barbey d'Aurevilly paraît dans le *Gaulois* comme sa provocation en duel paraissait dans le *Figaro* : il s'agit dans les deux cas d'être lue par le lectorat qui l'a vue insultée. Plutôt que de se concentrer sur la question du duel, ce sont les thèmes des bas-bleus et de la galanterie qu'elle aborde, afin de mettre en évidence les contradictions du discours de J. Barbey d'Aurevilly et de se défendre. Le lendemain – le 16 septembre – J. Barbey d'Aurevilly fait paraître sa réponse à O. Audouard, toujours dans le *Gaulois*. Il répond terme à terme, la question du duel semble disparaître derrière celle, épineuse, centrale

⁶³ F. Marro, *La croisée des genres dans l'œuvre de Barbey d'Aurevilly. Écriture romanesque, critique et épistolaire (1851-1865)*, 2016, p. 65.

⁶⁴ F. Marro, *op. cit.*, p. 8.

chez J. Barbey d'Aurevilly, des bas-bleus. Cet article semble clore la dimension journalistique de l'échange, puisqu'Olympe Audouard n'y répond pas.

2. La conférence : « Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus »

Plutôt, ce n'est pas par le *Gaulois* qu'elle répond, mais par une conférence. C'était en tant que conférencière qu'elle était à l'origine attaquée par le *Figaro*, c'est en tant que conférencière qu'elle réplique, le 11 avril, à Jules Barbey d'Aurevilly. Elle choisit alors un medium qu'elle maîtrise parfaitement, dans la mesure où elle a une certaine expérience. En effet, elle a commencé à donner des conférences à son retour des Etats-Unis d'Amérique, au sujet du système politique américain. En 1869, nous l'avons vu, elle plaide pour le droit au divorce. Cette activité de conférencière se situe à une époque qui voit un engouement pour les conférences, comme le montre Robert Fox⁶⁵. Dans le contexte du Second Empire, ces conférences sont parfois surveillées, et Olympe Audouard de moquer la présence sur scène du commissaire :

« Ah ! Messieurs, j'oubliais !... Il me reste à remercier Napoléon III d'avoir bien voulu me faire l'honneur d'un commissaire de police, et je regrette de ne pas m'en être rendue plus digne en m'attirant un avertissement. »
Le commissaire a ri jaune !⁶⁶

Le rôle joué par les conférences dans les luttes féministes s'accroît pendant la III^e République, avec notamment la figure de Maria Desraimes, comme Laurence Klejman et Christiane Rochefort le montrent, dans *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*. Elles y analysent également les obstacles à la prise de parole en public que rencontrent les femmes :

Avec pour toile de fond le Code civil de 1804 qui offre aux femmes le statut de mineurs civiles, il va sans dire qu'aucun espace, hormis les théâtres, n'est ouvert à l'expression publique féminine. Rien d'ailleurs ne facilite cette prise de parole. Aucune formation politique, aucun encouragement mais, a contrario, une éducation débilissante fondée sur des principes de modestie et le respect de l'autorité masculine, un costume compliqué, inadapté pour le moins à la déclamation ou simplement à une élocution aisée. L'acte de parler est en lui-même alors tellement surprenant que le mot fait défaut pour l'exprimer. « Oratrice », féminin d'orateur, sonne aux oreilles des contemporains des réunions publiques comme un affreux néologisme et il faut toute la ténacité de la journaliste André Léo pour l'imposer avec ses articles de *L'Opinion nationale*.⁶⁷

En tant que conférencière, Olympe Audouard est souvent décrite par les journalistes, ils la montrent comme une oratrice charismatique mais provinciale, la renvoyant à ses origines méridionales :

La dame monte sans embarras, s'installe, joue de l'éventail, boit un verre d'eau sans peur et sans tressaillement, et commence à annoncer son intention de réduire en poussière M.

⁶⁵ R. Fox, « Les conférences mondaines sous le Second Empire », 1989, p. 49-57.

⁶⁶ *Le Figaro*, 4 avril 1870, p. 1.

⁶⁷ L. Klejman, F. Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, 1989, p. 33.

Barbey d'Aurevilly. Et pour commencer l'attaque, elle lit, d'une voix qui a un léger assent marseillais, des morceaux détachés des critiques de l'auteur de la *Dévote* et d'une *Vieille maîtresse*. Ce qu'elle lit a beaucoup de succès; mais vous sentez bien que l'orateur choisit ses passages, ils sont un peu, comment dirais-je, shoking, et elle lit du bout des lèvres, tenant son mouchoir dans ses mains gantées de blanc et prêtes à essuyer la bouche que ces paroles viennent de souiller.⁶⁸

La conférence par laquelle elle répond à J. Barbey d'Aurevilly est annoncée dans plusieurs journaux, notamment le *Petit Journal* et *Le Temps* : « Mme Olympe Audouard fera une conférence sur M. Barbey d'Aurevilly ». ⁶⁹ La conférence est donc explicitement tournée contre J. Barbey d'Aurevilly, il ne s'agit pourtant pas d'une défense de sa propre personne mais d'une défense des bas-bleus, qu'il critique à longueur de temps. Cette conférence est suffisamment suivie pour faire l'objet d'un article dans le *Monde illustré* du 16 avril⁷⁰, qui montre l'intérêt que prennent les journalistes à cette polémique : « Savez-vous que la plupart de nos confrères étaient venus là pour entendre cet éreintement. Oui, nous avons enflé la recette, et ce que nous avons eu de plus clair, c'est le Barbey. »

Outre sa relative importante couverture médiatique, cette conférence entre dans la postérité grâce à sa publication, chez Édouard Dentu. E. Dentu est alors l'éditeur d'Olympe Audouard, elle le connaît suffisamment pour lui consacrer un portrait dans ses *Silhouettes parisiennes*. Édouard Dentu n'a rien d'un éditeur militant ou anonyme, sa maison d'édition est une des plus importantes à la fin du Second empire. Il édite beaucoup de brochures, et des livres qui se vendent bien : Ponson du Terrain, Paul Féval, etc. Compte tenu de l'importance prise par la polémique et des moyens éditoriaux de E. Dentu, il est probable que la brochure de la conférence ait été largement diffusée.

3. Les suites de la conférence

La brochure elle-même ne semble pas avoir eu grand retentissement, si l'on en croit le silence des journaux à son sujet. La polémique continue à être citée, particulièrement dans *Le Figaro*, où A. Millaud consacre un deuxième poème satirique à Olympe Audouard le 18 mai 1870⁷¹. Ce qui reste surtout, c'est l'opposition entre les deux personnages publics que sont J. Barbey d'Aurevilly et O. Audouard, comme le montre une caricature publiée dans *l'Éclipse*⁷², une anecdote publiée le 11 mai 1870 dans le *Figaro*⁷³ et de nombreuses plaisanteries comme celle du *Tintamarre* :

⁶⁸ *Le Monde illustré*, 16 avril 1870, p. 3.

⁶⁹ *Le Temps*, 12 avril 1870.

⁷⁰ *Le Monde illustré*, 16 avril 1870, Paris, p. 3.

⁷¹ *Le Figaro*, 18 mai 1870, p. 2.

⁷² Reproduite en annexes. Cette caricature joue sur les catégories de genre en reprenant les ethè préalables des deux polémistes : J. Barbey d'Aurevilly en dandy en dentelles, O. Audouard en militaire pantalonné et bas-bleu, dont les armes sont féminine (de la poudre... de riz et des épingles).

⁷³ *Le Figaro*, 11 mai 1870, p. 2.

On annonce comme certain le mariage de M. Barbey d'Aurevilly avec Mme Olympe Audouard. La noce aura lieu, dit-on, aux Frères Provençaux, et les époux se mangeront le nez au dessert.⁷⁴

Ce sont les acteurs eux-même de la polémique qui s'en font les gardiens : si O. Audouard la passe sous silence dans ses mémoires, elle publie un portrait de J. Barbey d'Aurevilly dans *Le Papillon (II)*, repris dans ses *Silhouettes parisiennes*. J. Barbey d'Aurevilly, quant à lui, consacre l'introduction de ses *Bas-Bleus* (1878) à O. Audouard, et ses deux articles de septembre du *Gaulois* sont publiés dans le recueil *Polémiques d'hier* (1889).

La polémique réapparaît dans les journaux au début du XX^e siècle, non dans une perspective de réactualisation mais bien dans une perspective de mémorialisation et d'historicisation : c'est dans le cadre du centenaire de la naissance de Jules Barbey d'Aurevilly que le *Journal des débats politiques et littéraires* publie dans la rubrique « Échos » un article nommé « Un duel tombé en quenouille »⁷⁵, reprenant ainsi le titre de l'article de J. Barbey d'Aurevilly. C'est en partant de la figure de Jules Barbey d'Aurevilly que la polémique est rappelée :

Tout le monde a lu le célèbre pamphlet de Barbey contre les bas-bleus de son temps. Ce qui est plus oublié, c'est la polémique, qui eut lieu, en 1889, entre le célèbre écrivain et Mme Olympe Audouard, un bas-bleu bon teint.

De manière très intéressante, si l'article cite les textes de la polémique, il ne parvient pas à la contextualiser ni à la restituer correctement, sans doute en se fondant sur la mémoire de l'opposition entre J. Barbey d'Aurevilly et O. Audouard. En effet, le journaliste écrit que c'est J. Barbey d'Aurevilly qu'O. Audouard aurait provoqué en duel :

Mme Olympe Audouard s'étant jugée offensée par un article de Barbey d'Aurevilly, publié dans le *Figaro*, demanda une réparation par les armes. « Pour mettre votre délicatesse à l'aise, écrivait-elle à son adversaire, je vous dirai que je sais manier une arme, et qu'une balle, qu'elle soit lancée par une main féminine ou par une main masculine, tue tout aussi bien. » La proposition était piquante et mettait le fougueux écrivain dans une cruelle alternative. Tuer ou blesser une femme, c'était odieux être blessé par elle, c'était ridicule. Barbey d'Aurevilly s'en tira par un article violent, qui le mit dans son tort et qu'il intitula : *Le duel tombé en quenouille*. Mme Olympe Audouard n'ayant pu tenir le pistolet, reprit la plume et écrivit un article d'une modération et d'une courtoisie qui toucha le fougueux polémiste. Barbey d'Aurevilly exprima son regret et son repentir dans les termes les plus respectueux et les plus galants.

Trois ans plus tard, *Femina*⁷⁶ rappelle également cette polémique, de manière moins erronée cette fois-ci. Cet article part de la question du duel provoqué par une femme, à

– Si ma charmante ennemie madame Olympe Audouard voulait m'écouter, disait l'autre soir Barbey d'Aurevilly, je lui donnerai un bon conseil.

Qu'elle mette le *Droit des femmes* en vaudeville et le fasse jouer au Palais-Royal sous ce titre prédestiné :

« *Le plus heureux des droits !* »

⁷⁴ *Le Tintamarre*, 3 juillet 1870, p. 4.

⁷⁵ [A.A.], « Échos. Un duel tombé en quenouille », *Journal des débats politiques et littéraires*, 10 septembre 1908.

⁷⁶ [Françoise], *Femina*, 1 octobre 1911.

partir de la figure de la féministe Arria Ly, à qui la provocation en duel d'Olympe Audouard tient lieu de précédent.

Dans le cadre de l'histoire de la polémique, les postures des deux protagonistes jouent un rôle essentiel. Elles sont sans cesse remodelées et remises en jeu, elles font partie de l'arsenal des polémistes. C'est par la notion « d'ethos » qu'elles vont être étudiées.

PARTIE II. LES PREMIERS ÉCHANGES DE LA POLÉMIQUE

L'ethos, ancienne technique de production du discours proposée par Aristote et redécouverte dans les années 1950, permet en effet d'analyser les stratégies discursives de chacun des deux polémistes : comment orientent-ils et reconfigurent-ils leur image publique (ethos préalable) au sein de leur discours, quelle image donnent-ils de leur adversaire (contre-ethos) afin de remporter l'adhésion du tiers de la polémique ?

A. L'ETHOS, UNE NOTION COMPLEXE

La notion d'ethos est aujourd'hui problématique. Le mot a en effet connu d'importantes évolutions sémantiques depuis ses premières utilisations, en Grèce antique, jusqu'à son utilisation dans les études de linguistique et de pragmatique aujourd'hui. Ce flou, cette instabilité sont parfaitement perçues par les linguistes : « la notion d'ethos est loin d'être stabilisée dans le vocabulaire critique contemporain »⁷⁷. Cela les conduit à systématiquement redéfinir le terme, comme le fait par exemple Dominique Maingueneau dans son « Retour critique sur l'ethos ».⁷⁸ Cette pluralité de définitions apparaît également dans l'article du *Dictionnaire d'analyse du discours* consacré à la notion, soit une définition « en rhétorique », une « en pragmatique », une « en analyse du discours ».⁷⁹ De là la nécessité de revenir aux sources antiques, au corpus aristotélicien, afin de mieux cerner les spécificités de l'ethos.

1. Ethos et rhétorique, un héritage aristotélicien

Revenir au corpus aristotélicien, c'est-à-dire prendre en compte le sens qu'Aristote donne à un terme qui est employé dès Homère, sous un sens bien différent. En effet, comme l'analyse Frédérique Woerther dans son article « Aux origines de la notion d'*ethos* », le mot ἦθος a pour premier sens « séjour habituel » des animaux puis des êtres humains, d'où « caractère habituel », « coutume, usage » et « caractère, manière d'être ». C'est ce dernier sens qui est donné au mot ethos tel que l'emploie Aristote.

⁷⁷ F. Woerther, « Aux origines de la notion d'*ethos* », 2005, p. 82.

⁷⁸ D. Maingueneau, « Retour critique sur l'ethos », 2014.

⁷⁹ R. Amossy, « Ethos », 2002, p. 238-240.

Aristote est le premier auteur à employer ce terme en rhétorique. La *Rhétorique* d'Aristote est un manuel pour être un bon orateur, c'est à dire pour concevoir et prononcer des discours qui persuadent. Dans ce cadre-là, dans les outils capables de persuader l'auditoire, Aristote distingue les preuves techniques et les preuves extra-techniques⁸⁰. Les preuves techniques sont au nombre de trois : le *logos*, soit le discours lui-même, le *pathos*, soit les dispositions où l'on met l'auditoire, les émotions qu'on fait naître chez lui, et l'*ethos*, soit le caractère de l'orateur. Ce caractère doit pour être convainquant posséder certaines qualités :

Comme les preuves sont administrées par le moyen d'un discours non seulement démonstratif, mais encore éthique (car nous accordons créance à l'orateur parce qu'il montre un certain caractère, c'est-à-dire qu'il paraît ou vertueux, ou bienveillant, ou l'un et l'autre à la fois), nous devons posséder les caractères propres à chaque constitution. Car la conformité avec le caractère de chacune est ce qu'il y a pour chacun de plus persuasif. Ces caractères seront connus par les mêmes moyens que les caractères individuels ; car les caractères se manifestent par la préférence, et la préférence se règle sur la fin.⁸¹

Frédérique Woerther analyse ainsi les qualités qui doivent être contenues dans l'*ethos* de l'orateur :

L'*ethos* n'est pas seulement caractérisé par son statut discursif : il est aussi défini par un contenu spécifique. Aristote indique dans deux passages de la *Rhétorique* les qualités dont l'orateur doit être muni pour paraître digne de foi à son auditoire. S'il mentionne en I, 8 l'*aretè* (vertu) et l'*eunoia* (bienveillance) en affirmant que leur présence peut être, ou non, simultanée, il cite au début du livre II, outre la vertu et la bienveillance, une vertu supplémentaire, la *phronésis* (prudence), et énonce une nécessité qu'il n'avait pas formulée auparavant : celle de la présence *conjointe* de ces vertus.⁸²

Dans le premier livre de la *Rhétorique*, la notion d'*ethos* est donc clairement orientée vers le but de la persuasion, et ne semble pas exister en dehors. Dans le deuxième livre, en revanche, l'*ethos* devient le caractère « dénué cette fois de toute valeur normative.⁸³ ». Il s'agit donc du caractère réel de l'orateur, non de celui qu'il veut montrer dans son discours.

La notion d'*ethos* est reprise dans les rhétoriques romaines, mais avec un sens plus large, puisqu'il s'agit alors de la personne sociale de l'orateur⁸⁴ : sa famille, sa noblesse, ses faits et gestes, sa richesse, sa piété participent au crédit que son auditoire peut lui accorder. Les différentes nuances de l'*ethos* antique sont comprises dans un sens restreint du mot, directement lié à la visée de la rhétorique et au contexte politique athénien puis romain, qui place la parole publique au centre de l'action politique, sur l'*agora*, sur le forum, dans les tribunaux. Une fois l'Empire romain installé et les

⁸⁰ Aristote, *Rhétorique*, 1991, I, 2.

⁸¹ Aristote, *Rhétorique*, 1991, p. 107.

⁸² F. Woerther, *op. cit.*, p. 98.

⁸³ *Ibid.*, p. 95.

⁸⁴ « une donnée préexistante qui s'appuie sur l'autorité individuelle et institutionnelle de l'orateur (la réputation de sa famille, son statut social, ce que l'on sait de son mode de vie, etc.). », R. Amossy, « La notion d'*ethos* de la rhétorique à l'analyse du discours », 1999, p. 19.

discours politiques disparus, il est intéressant de constater que la permanence de la rhétorique, dans l'éducation donnée aux élites, et son évolution vers une rhétorique plus judiciaire et épideictique.

Frédérique Woerther souligne, avec raison, que la définition donnée par P. Charaudeau et D. Maingueneau⁸⁵ de l'ethos aristotélicien est biaisée et correspondrait d'avantage à la définition moderne de l'ethos, l'image de soi dans le discours : « si l'ethos est, comme le voulait Aristote, l'image de soi construite dans le discours⁸⁶ ».

2. Ethos et analyse du discours : renouvellement du concept et enrichissement des notions

« L'image de soi dans le discours » renvoie en effet à la définition moderne de l'ethos, élaborée en pragmatique et en analyse du discours. Contrairement à l'ethos rhétorique aristotélicien, cet ethos n'est pas une arme de persuasion *ab ovo*, il n'est plus connecté à l'impératif de conviction. Cet ethos concerne tout type de discours : c'est la marque dans le discours du locuteur, l'image à l'intérieur du discours du locuteur. Cet ethos n'est pas systématiquement lié à l'intentionnalité du locuteur, comme le souligne Ruth Amossy : « Toute prise de parole implique la construction d'une image de soi. (...) Délibérément ou non, le locuteur effectue ainsi dans son discours une présentation de soi.⁸⁷ »

A partir de cette première définition se constituent de nombreuses distinctions et précisions. Tout d'abord, puisque l'ethos est dégagé de toute intentionnalité, il peut être soit « dit », explicitement, par le locuteur, soit « montré », par le sociolecte, par exemple. Cette conception est élaborée par Dominique Maingueneau, elle permet de lier ethos et contexte social et culturel, pour aboutir à la notion de « rôle » et de « stéréotype », à partir des recherches d'Erwin Goffman⁸⁸ :

Ces routines constituent des modèles de comportement préétablis qu'utilise le directeur dans une réunion avec ses employés, le juge à une séance de tribunal, l'infirmière dans ses rapports avec un malade, le père au cours d'un repas familial... Indissociable de l'influence mutuelle que désirent exercer l'un sur l'autre les partenaires, la présentation de soi est tributaire des rôles sociaux et des données situationnelles. Dans la mesure où elle est inhérente à tout échange social et soumise à une régulation socio-culturelle, elle dépasse largement l'intentionnalité du sujet parlant et agissant.⁸⁹

Si l'ethos se construit sur des rôles, des stéréotypes, on peut en déduire qu'un ethos prédiscursif existe, qui relève également de la construction sociale. Cette conception

⁸⁵ P. Charaudeau, D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, 1992, p. 239.

⁸⁶ *Idem*.

⁸⁷ R. Amossy, *op. cit.*, p. 9.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 13.

s'appuie sur l'ancienne rhétorique d'Aristote qui propose un réservoir de *lieux* (topoi) préétablis, ces *lieux* étant des figures rhétoriques, des thèmes, des *exempla* ou des *ethè*, l'orateur devant choisir et agencer ces *lieux*, cette matière pré-établie, au sein de son discours.

Si l'ethos se construit en regard des constructions sociales génériques, des rôles, des stéréotypes, il se construit également à partir d'une construction prédiscursive personnelle, autour de la *persona* du locuteur, qui est notamment liée aux discours précédents du locuteur qui contribuent à façonner cet ethos prédiscursif (ou ethos préalable), mais aussi aux discours de l'interlocuteur ou des tiers. Cela amène donc à l'existence d'un ethos de l'interlocuteur au sein du discours du locuteur, le contre-ethos. Cette conception dynamique de l'ethos est un héritage de la pragmatique :

C'est à la pragmatique élargie qu'il reviendra de développer la question de l'image de soi dans le discours. Et cela tout d'abord parce qu'elle s'intéresse aux modalités selon lesquelles le locuteur agit sur son partenaire dans l'échange verbal. [...] Dire que les partenaires interagissent, c'est supposer que l'image de soi construite dans et par le discours participe de l'influence mutuelle qu'ils exercent l'un sur l'autre.⁹⁰

Le troisième grand apport théorique est celui de Dominique Maingueneau, qui prolonge la notion de « rôle » et emprunte au théâtre pour élaborer sa définition de l'ethos pour aboutir au concept de « scénographie », qui allie corporalité et discours :

Ma propre conception de l'ethos a sans doute été marquée par le fait que je l'ai mise à l'épreuve surtout sur des textes religieux, publicitaires ou littéraires : le destinataire y construit la figure d'un *garant* doué de propriétés physiques (*corporalité*) et psychologiques (*caractère*) en s'appuyant sur un ensemble diffus de représentations sociales évaluées positivement ou négativement, de stéréotypes que l'énonciation contribue à conforter ou à transformer⁹¹

Cette analyse prend place dans la définition que fait D. Maingueneau de la « scène d'énonciation » qui pour lui se constitue de trois « scènes » différentes⁹², organisées selon un schéma d'emboîtement. La première, la « scène englobante », renvoie au type de discours en jeu, la seconde, la « scène générique » renvoie aux genres de discours particuliers. Ces deux premières scènes sont porteuses de normes génériques prédiscursives, tandis que la dernière, la « scénographie » est le produit du discours lui-même. Cet emboîtement des scènes et cette attention donnée à la corporalité sont primordiales dans le cadre d'une polémique qui touche une conférencière, polémique dont le corpus contient une conférence et dont la galanterie chevaleresque est un des points clés.

⁹⁰ R. Amossy, *op. cit.*, p. 12.

⁹¹ D. Maingueneau, « Retour critique sur l'ethos », 2014, p. 31-48.

⁹² P. Charaudeau, D. Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, 1992, p. 516.

L'ethos tel qu'il est défini dans l'analyse du discours évacue partiellement ou totalement l'impératif de persuasion qui était à sa base, mais cet impératif est réintroduit dans les *cultural studies* et dans les études sur la polémique, qui se recentrent autour du caractère politique, de l'enjeu de pouvoir de l'ethos.

3. Ethos et polémique : retour de l'impératif de persuasion

En effet, c'est en analysant le discours comme lieu et enjeu de pouvoir que les *cultural studies* nord-américaines réintroduisent l'impératif de persuasion et réintègrent l'efficacité comme critère de réussite du discours.

Ces travaux se proposent de redéfinir l'ethos et ses enjeux dans des perspectives postmodernistes. Leur réflexion est liée à une interrogation sur les notions de sujet, d'idéologie, d'écriture. Elle valorise aussi l'objectif d'efficacité de la rhétorique : il s'agit de voir comment on peut mettre en place un ethos discursif qui contribue à constituer une parole de femme ou encore de « subalterne » (selon le terme de Spivak *Can the Subaltern Speak*, 1988). La construction d'un ethos discursif est ainsi privilégiée dans la mesure où elle est indissociable d'un positionnement politique. Les tenants des *Cultural Studies* situent une notion empruntée à la rhétorique antique au cœur des problèmes de genre (*gender*) mais aussi de l'ethnicité dont se nourrissent actuellement les études culturelles et littéraires en Amérique du Nord.⁹³

Ces études soulèvent le caractère paradoxal, problématique, de l'ethos dans le discours au sein des luttes, notamment dans les luttes féministes et dans les luttes afro-américaines, puisque se pose alors la question du rapport entre ethos pré-discursif, ethos construit par l'adversaire et ethos construit par le locuteur. Se pose alors la question du rapport entre structures d'oppression qui pré-formatent le discours et sa réception, et le locuteur qui cherche à renverser ces structures par le discours.

La dimension agonistique du discours et de l'ethos ainsi conçu évoque rapidement le genre polémique, en ce que ce genre discursif est fondé sur une opposition qui relève de l'*agôn*, de la bataille, à tel point que la périphrase « bataille de plume » s'est figée, comme le souligne Catherine Kerbrat-Orecchioni dans son article « La polémique et ses définitions » :

une polémique, c'est une guerre métaphorique, une « guerre de plume », pour reprendre une périphrase souvent mentionnée comme l'équivalent, plus explicite puisque la métaphore s'y trouve « corrigée », de « polémique ». [...] C'est d'ailleurs un « topos » en français très commun que de comparer l'un à l'autre de ces deux types d'affrontements.⁹⁴

Pourtant, le polémique se caractérise par un terrain d'entente, un cadre théorique, au sein duquel se déroule la polémique. C. Kerbrat-Orecchioni le rappelle en des termes éloquents :

Il faut à la fois, pour polémiquer, être en désaccord sur certains points importants mais particuliers, et s'accorder sur certaines bases discursives générales : « le discours

⁹³ R. Amossy, *op. cit.*, p. 25-26.

⁹⁴ C. Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », 1980, p. 4-5.

polémique », d'après Dubois et Sumpf, « peut être défini comme l'affrontement de thèses personnelles à l'intérieur d'un ensemble idéologique commun. »⁹⁵

En l'absence de ce cadre, si les acteurs ne sont pas d'accord sur les termes discutés, on quitte la polémique pour entrer dans la satire ou dans le pamphlet. Marc Angenot analyse les différences entre ces genres dans son ouvrage *La parole pamphlétaire* :

Le discours polémique suppose, comme pour l'essai, un milieu topique sous-jacent, c'est-à-dire un terrain commun entre les entreparleurs. [...] Un discours absurde ne saurait être *réfuté*. On peut seulement contempler du haut de son bon sens la pseudo-logique saugrenue qui l'anime et en reproduire à distance le déroulement carnavalesque.

Ce n'est plus de la polémique qu'il s'agit alors mais de ce que nous nommerons *satire discursive*. [...] Le satirique s'installe en un point extrême de divergence idéologique. Il coupe délibérément le discours adverse de ce qui peut le rattacher à une logique universelle et se borne à jeter un regard « entomologique », apitoyé ou indigné, sur le grouillement de raisonnements biscornus du système antagoniste. Il partage avec son lecteur le monopole du bon sens.⁹⁶

Comment alors l'échange entre Olympe Audouard et Jules Barbey d'Aurevilly évolue-t-il ? Reste-t-il du côté du polémique ou verse-t-il dans le satirique ? La place de l'ethos est alors centrale, puisqu'il permet de mettre en évidence si le discours de l'adversaire est complètement discrédité et renvoyé à de l'absurde (*satire discursive*, donc), ou bien s'il est combattu idées par idées, sur un pied d'égalité. Cette question est fondamentale puisque, autant que l'objet du débat – le duel, les bas-bleus – c'est la position d'Olympe Audouard en tant que femme conférencière et journaliste qui est problématique. Si elle s'arroge la place de locuteur et d'acteur dans cette polémique, est-elle reconnue en tant que telle par Jules Barbey d'Aurevilly ?

⁹⁵ C. Kerbrat-Orechioni, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁶ M. Angenot, *La parole pamphlétaire*, 1995, p. 35-36.

B. J. BARBEY D'AUREVILLY CONTRE LE BAS-BLEU OLYMPE AUDOUARD, ANALYSE DU « DUEL TOMBÉ EN QUENOUILLE »

En 1869, lorsque Jules Barbey d'Aurevilly s'empare de la question de la provocation en duel d'Olympe Audouard, il n'en est pas à son premier fait d'armes, c'est un journaliste, critique et polémiste connu et reconnu. Il a aiguisé sa plume dans les pages du *Constitutionnel* et du *Nain jaune*. Son écriture a beaucoup de caractère, de verve et est mise au service de la polémique. Étudier la construction de son ethos dans cette polémique est pertinent dans la mesure où l'écriture pamphlétaire et polémique de Jules Barbey d'Aurevilly est centrée autour du personnage Jules Barbey d'Aurevilly, comme le montre Frédérique Marro :

L'écriture pamphlétaire est marquée par la forte présence de l'énonciateur qui, loin de prendre ses distances, amplifie la réaction et souligne son implication. Une poétique efficace s'exerce afin de ridiculiser la cible : images disqualifiantes et caricaturales, accumulations dégradantes, néologismes viennent renforcer la verve agressive du pamphlétaire.⁹⁷

L'implication de J. Barbey d'Aurevilly dans son article lui permet tout d'abord d'articuler son ethos préalable (le journaliste dandy) et l'ethos qu'il construit dans son texte (un antimoderne, complice avec son lectorat), qui rejoint l'ethos qu'il construit dans l'ensemble de son œuvre journalistique. Cette implication de J. Barbey d'Aurevilly contraste fortement avec son traitement du sujet O. Audouard, qui n'est ici qu'un objet de son discours, qu'il s'agit de dénoncer, et non un interlocuteur.

1. J. Barbey d'Aurevilly, journaliste dandy

C'est donc un critique exercé qui écrit le « Duel tombé en quenouille » dans le *Gaulois*. Il s'est fait connaître auparavant pour ses prises de position antimodernes, J. Barbey d'Aurevilly s'est construit un ethos de critique solitaire des dérives modernes de la société, seul dans la vérité, à dévoiler l'absurde qui l'entoure :

La critique aurevillienne ne cesse de souligner son combat contre l'imposture, contre le scandale d'une vérité pervertie. Elle produit à son tour un discours subversif pour retourner la parole dominante et rétablir, dans une posture paradoxale, la Vérité. « Tout pamphlet s'articule sur la dichotomie vérité/imposture » : à cette première caractéristique semble bien répondre l'écriture journalistique aurevillienne. Fustigeant l'hypocrisie bienséante et bien-pensante qui règne au *Journal des Débats*, Barbey s'indigne devant la théorie développée dans ce journal « l'honnêteté littéraire ».⁹⁸

Car J. Barbey d'Aurevilly fait partie de ces antimodernes que la France du Second empire puis de la Troisième République voit fleurir. Cet antimodernisme trouve un

⁹⁷ F. Marro, *op. cit.*, p. 74.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 72.

exutoire et une tribune de choix dans l'écriture journalistique, comme l'analyse Francisco Spandri dans « Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps... démocratique*. »⁹⁹ Cette posture est par excellence celle du pamphlétaire, et se caractérise par une langue unique, dont l'originalité reflète la posture solitaire de l'écrivain.

L'éloquence dont il fait preuve est une éloquence à la fois naturelle dans la facilité avec laquelle elle est déployée, et recherchée dans ses effets. Ses talents d'orateur sont évoqués dans la nécrologie que rédige le poète belge Émile Verhaeren dans sa revue *L'art moderne* le 28 avril 1889 :

Barbey d'Aurevilly est un écrivain orateur. Il est emballé par le sujet, sa phrase a le geste et le mouvement d'une phrase parlée et même, mainte fois, déclamée. On se le représente drapé, magnifique, la tête rejetée d'orgueil en arrière. Non pas qu'il plaide ou soutienne une thèse ; il n'est ni didactique, ni avocat.¹⁰⁰

Cette éloquence doit beaucoup au format journalistique qui demande vivacité, rapidité, esprit, dans un impératif commercial et dans une périodicité généralement courte. F. Marro analyse les spécificités de cette écriture et ce qu'elle doit à la presse :

La presse est le lieu où s'invente une écriture « à la forme svelte, rapide, retroussée, presque militaire », percutante dans la polémique, légère et désinvolte comme une causerie. L'écriture critique renouvelle la prose et revivifie la pensée. Elle crée une nouvelle forme de prose aux prises avec la réalité et en prise avec son temps.¹⁰¹

L'éloquence que déploie J. Barbey d'Aurevilly est donc liée au format journalistique, qui se voit investi comme nouveau réceptacle de la rhétorique au XIX^e siècle, comme le montre Corinne Saminadayar-Perrin dans « Presse, rhétorique, éloquence : confrontations et reconfigurations (1830-1870) » :

Par la médiatisation des discours dont il est le support et l'instrument, le journal contribue au processus de textualisation de l'éloquence, et amène la rhétorique à redéfinir ses formes et fonctions dans le monde moderne ; mais, par sa périodicité, sa position d'énonciation et son ambition d'agir par le langage sur le présent, il récupère aussi un certain nombre d'attributs qui étaient jusque-là, de droit, ceux de l'orateur.¹⁰²

Cette écriture primesautière dont il fait un abondant usage est surtout marquée par des excès et des paradoxes :

La contradiction apparaît comme le grand moteur de cette pensée critique et de l'écriture, explorée sous toutes ses formes – antithèse, oxymore, paradoxe, concession – avec une délectation obsessionnelle et inventive, sans qu'il soit toujours aisé de faire la part de l'emballement rhétorique, et celle d'une conscience nerveuse de la dualité. Cette conscience d'un revers des choses vient curieusement alimenter le dogmatisme de la pensée qu'elle devrait logiquement affaiblir, en relançant son affirmation *quand même*. Soucieux de

⁹⁹ F. Spandri, « Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps... démocratique* », 2010, p. 257-269.

¹⁰⁰ E. Verhaeren, « Barbey d'Aurevilly », *L'Art moderne*, 28 avril 1889, p. 130.

¹⁰¹ F. Marro, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰² C. Saminadayar-Perrin, « Presse, rhétorique, éloquence : confrontations et reconfigurations (1830-1870) », 2004, p. 393.

prouver sa cohérence et celle de son projet critique par-delà les paradoxes et les foudres qu'il s'autorise à plaisir, Barbey cherche à rendre cette cohérence tangible par l'écriture, à travers un lexique bien reconnaissable et des métaphores récurrentes qui valent presque signature.¹⁰³

Cette écriture de l'excès et du paradoxe est sous-tendue par la construction d'une image de « bonhomie » (F. Marro), qui allie rudesse et trait d'esprit, élitisme et grivoiserie :

Nous toucherons au plus près de « l'éloquence du cœur » en étudiant comment la prose aurevillienne s'invente « un grand style », dans un rapport ambivalent au « goût », comment elle devient une écriture « bonhomme », à la fois familière et aristocratique. L'« informe » deviendrait finalement un gage esthétique, le monstrueux un idéal poétique et le chaos une promesse de génie¹⁰⁴

Cette écriture excessive correspond au personnage excessif que Jules Barbey d'Aurevilly s'est créé, c'est un dandy, dans le sillage de Brummel et de Baudelaire. Cette figure de dandy prête flanc à la critique, comme en témoignent de nombreuses caricatures dont la plus célèbre est sans doute celle publiée dans le *Bon ton* en 1863 et qui est reproduite dans la caricature de l'Éclipse. Ce dandysme va à l'encontre des normes de sobriété en vigueur dans le vêtement masculin au XIX^e siècle, théorisé notamment par Joanna Bourke¹⁰⁵ comme un « grand renoncement ». Ce manque de virilité perçu chez J. Barbey d'Aurevilly semble paradoxal puisque celui-ci ne cesse de mettre en avant la virilité de sa langue et de sa posture et de critiquer toute forme de brouillage des genres.

2. J. Barbey d'Aurevilly antimoderne, complice de son lectorat

La chronique de J. Barbey d'Aurevilly est un lieu où il se place en observateur, en chroniqueur incisif et mordant des mœurs et des ridicules de son temps, cette chronique constitue la scène générique du discours de J. Barbey d'Aurevilly. C'est donc au sein de cette scène générique qu'il écrit cet article, article qui relève de la note d'humeur plutôt que du récit détaillé de la provocation en duel. En effet, aucune information n'est donnée sur cette affaire, ni le contexte, ni l'identité développée d'Olympe Audouard. Nous avons ici un texte qui relève de la satire en ce que l'auteur se place en seul dépositaire d'une vérité à laquelle les autres sont aveugles : une société d'égalité est incompatible avec le duel. De là, une grande importance est donnée aux marques du locuteur, la P1 tout d'abord, qui modalise l'énoncé : « je le croirais assez » ; « du reste, je le comprends très bien » ; « Mon Dieu, que j'en serais fâché pour elle ! M. De Villemessant peut-être me la casserait ». Ce « me » explétif, qui confine au datif d'intérêt, met en évidence la position d'observateur et de témoin de J. Barbey d'Aurevilly.

¹⁰³ C. Planté, « « Une poète, cette chose si rare » : Barbey d'Aurevilly critique des femmes poètes », 2010, p. 166.

¹⁰⁴ F. Marro, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁵ J. Bourke, « The Great Male Renunciation : Men's Dress Reform in Inter-war Britain », 1996.

Le texte est globalement fortement marqué par les phrases exclamatives, qui font percevoir le point de vue de J. Barbey d'Aurevilly : « Hélas ! » ; « Spectacle unique dans le démantèlement universel ! » ; « Bonnets rouges ! Allons donc ! » ; « Non, il ne l'est pas ! » ; « Et les enfants de Mme Audouard sauront comment, si elle en a ! ». Ici l'auteur se montre en train de réagir face à l'absurdité qu'il dénonce, ce qui permet d'amener son lecteur à éprouver son opinion.

Le « je » de la P1 tombe rapidement derrière un « nous » de la P4, qui montre un J. Barbey d'Aurevilly en connivence avec son lectorat : « se reteindre un peu dans notre sang » ; « les bas-bleus, jaloux de nos bottes » ; « comme nous » ; « avec nous » ; « si nous étions vraiment des hommes », etc. Nous sommes encore au début de la polémique, et J. Barbey d'Aurevilly s'adresse avant tout à son lectorat, à ceux qui lisent habituellement sa chronique. A aucun moment dans l'article J. Barbey d'Aurevilly n'éprouve le besoin de se mettre explicitement en avant ou de se désigner, c'est que son ethos de satiriste fonde son article, mais il n'est pas en jeu, il n'a pas encore à le défendre. De là, c'est moins un ethos dit qu'un ethos montré qui transparaît dans le texte. Ce « nous » lancinant désigne alors la communauté des lecteurs, ceux qui appartiennent au genre masculin (« si nous étions vraiment des homme ») et qui sont ses contemporains : « nous nous instituons orgueilleusement "une démocratie" ». J. Barbey d'Aurevilly se fait membre d'une communauté dont il brandit les ridicules : « mais, blagueurs éternels, nous en voulons garder un bout pour nous, un petit bout qui brille et derrière lequel nous mettons notre chétive et morne personnalité ». De cette manière, il atténue l'image de marginal qu'on veut bien brosser de lui. Il fait complètement partie de son temps, quoiqu'il en dénonce vigoureusement les absurdités. Il ne s'adresse pas seulement à son lectorat par l'utilisation de la P4, mais aussi par celle de la P5 : « si vous vous en souvenez », « vous le verriez diminuer et bientôt disparaître », mais alors il s'adresse à lui en tant que lectorat et non en tant qu'allié, il met ainsi en valeur sa posture d'auteur et d'autorité (*auctor*).

La connivence que J. Barbey d'Aurevilly met en place avec son lectorat est par ailleurs fondée sur une écriture virtuose, dense, nerveuse, qui repose sur un enchaînement effréné de calembours, de mots d'esprits, de références culturelles. Cette écriture est propre à J. Barbey d'Aurevilly mais fonctionne tout à fait dans le contexte d'un article satirique, où l'humour est un outil fondamental pour construire la connivence. Ainsi, dans la phrase « si le cocher est votre égal, – si le domestique est

vosre égal (...), si les femmes sont nos égales (...), il n'y a pas à dire ni à rire, il faut se battre avec le cocher, avec le domestique, et même avec Mme Audouard », la gradation met en évidence le caractère absurde et comique de la situation que brosse J. Barbey d'Aurevilly. L'article utilise donc la chute comme outil pour amplifier et mettre à distance ce qui est dénoncé, et ce de manière récurrente : « Elle est allée en Asie. Elle est allée en Amérique. Elle est allée au diable. » ; « Mais le beau regard bleu... n'est plus qu'un *Bas bleu*. » ; « Elles font des livres comme nous, des conférences comme nous, des sottises comme nous ». Outre ces chutes, l'humour repose sur le retournement, figure fondamentale chez J. Barbey d'Aurevilly, qui est un écrivain du paradoxe : « C'est drôle, mais c'est exact. C'est drôle, mais c'est sérieux aussi » .

Outre l'humour, la connivence se fonde sur un socle de références culturelles partagées par les lecteurs, références culturelles contemporaines ou qui appartiennent à la culture des élites. Si Baudrillart, les bonnets rouges et Sacy sont des références pensées comme maîtrisées par le lectorat du *Figaro* de 1869, Virgile (« *et tremefecit Olympum* »), Montesquieu et Sapho permettent à J. Barbey d'Aurevilly de marquer son appartenance à un cercle de lettrés.

Ainsi, l'ethos de J. Barbey d'Aurevilly dans cet article est un ethos lié à son caractère satirique : omniprésent mais davantage montré que dit. J. Barbey d'Aurevilly joue de sa posture d'auteur satiriste virtuose en multipliant les occasions de connivence avec son lectorat, il se construit ainsi en homme lettré, brillant, qui manie parfaitement le paradoxe pour soulever les ridicules de son temps. Face à cet ethos positif il construit un contre-ethos dégradé, celui d'O. Audouard. Pourtant, il ne positionne pas celle-ci comme un adversaire, seulement comme un objet de son discours, comme un article de l'actualité.

3. O. Audouard, Sapho de la mer du ridicule

« ...l'immense ridicule dans lequel Mme Audouard, Sapho de cette mer-là, vient de piquer une si belle tête avec son cartel », voilà comment J. Barbey d'Aurevilly peint son adversaire O. Audouard dans son article. L'interlocuteur privilégié ici de J. Barbey d'Aurevilly est le lectorat de sa chronique qui, on l'a vu, est censé partager une même culture et un même point de vue (masculin, de la bonne société). Il ne s'adresse pas à Olympe Audouard, qui n'est pas encore son adversaire, elle est l'objet de son article, c'est donc une non-personne pour reprendre la nomenclature d'É. Benveniste¹⁰⁶. C'est pourquoi l'image d'Olympe Audouard qu'il construit n'est pas entièrement un contre-

¹⁰⁶ *Grammaire méthodique du français*, 2009, p. 436.

ethos. Il s'agit ici de se faire l'écho du contre-ethos construit par le poème satirique d'A. Millaud et de développer à partir de lui une réflexion sur la modernité du duel. L'affaire du cartel d'O. Audouard est exhibée comme le montrent les nombreux déterminants démonstratifs. Cette affaire ridicule, propre à susciter l'amusement et le rire, J. Barbey d'Aurevilly l'utilise pour servir un argumentaire contre la société d'égalité et démocratique. C'est la raison pour laquelle l'ethos d'Olympe Audouard dans cet article se construit en deux principaux mouvements. Tout d'abord, il s'agit de la disqualifier, de montrer ce en quoi elle est ridicule, en se fondant sur l'image des bas-bleus et sur les archétypes féminins. De là, J. Barbey d'Aurevilly s'emploie à mettre en évidence la nouveauté de cette figure qu'il a créée : son caractère paradoxal et marginal empêche l'écrivain de lui donner un nom et de lui attribuer un genre définitif, puisqu'il se dérobe à la compréhension et à l'entendement.

J. Barbey d'Aurevilly introduit Olympe Audouard par le nom commun « une femme » : « il n'a été bruit, cette semaine, que d'un cartel envoyé par une femme au Directeur du Figaro ». L'emploi des noms communs « femme » et « directeur » permet à l'auteur de passer par le statut des deux personnages, et de nier à Olympe Audouard tout autre statut que celui de femme, alors qu'il aurait pu employer le terme de « conférencière », terme que l'on rencontre dans les journaux¹⁰⁷. D'entrée, il met en place un contraste entre les deux protagonistes de l'affaire, et renvoie Olympe Audouard du côté du féminin. C'est aussi une manière d'accrocher le lecteur en révélant le caractère scandaleux de l'affaire : une femme qui provoque un homme en duel.

Le dévoilement de l'identité d'O. Audouard est très progressif, et passe par un jeu sur les thèmes de la femme armée et de la tête, qui lui permet d'entremêler les termes qui renvoient au masculin : « incartade de mousquetaire », « mousqueton », « crâne » et ceux qui renvoient au féminin : « trousse », « femme », « jolie tête ». De là commence à s'esquisser le paradoxe sur lequel J. Barbey d'Aurevilly construit son argumentation et son article : le duel, affaire d'hommes, est désormais accaparé par les femmes. Dès l'annonce du nom de la protagoniste de l'affaire (« c'est Mme Audouard, Mme Olympe Audouard »), J. Barbey d'Aurevilly adosse son portrait d'O. Audouard au stéréotype de la jolie femme vieillie : « qui, il y a quelques années, était vraiment charmante ». Cette perte de beauté lui permet d'expliquer la provocation en duel : « quand on peut jeter les gens à genoux avec un beau regard bleu, on ne pense pas à les jeter brutalement par terre avec une pointe d'épée ou une balle de pistolet ». C'est parce qu'elle aurait perdu

¹⁰⁷ Cf *Le Figaro*, 2 février 1870 et 4 avril 1870.

ses charmes qu'O. Audouard aurait lancé son cartel, ne pouvant plus compter sur ses armes féminines, elle aurait emprunté les armes masculines. Les termes pour signifier la vieillesse d'O. Audouard sont particulièrement imagés (« cela fricasse toujours un peu », « ce déjeuner de soleil »), ce qui appelle le lecteur à s'amuser de cette vieillesse.

Cette image de la jolie femme vieillie est liée à une écriture du petit, qui permet à J. Barbey d'Aurevilly de disqualifier O. Audouard et ses semblables, les bas-bleus : ce sont des petites femmes qui veulent se faire plus grandes qu'elles ne sont. Le texte multiplie les occurrences de l'adjectif « petit » et les comparaisons infantilisantes : « leur petite réclame *au sang* », « les bas-bleus, jaloux de nos bottes et qui les mettent comme le petit Poucet mit celles de l'ogre », « n'est-il pas curieux et même gracieux que ce soit le ruban rose, noué autour de ce doux petit front que voilà en colère ». Le petit est ici clairement lié au féminin, le grand l'étant, par défaut, au masculin.

Autre moyen de disqualifier O. Audouard, la dépersonnalisation, voire la réification qu'il emploie pour faire référence à elle : elle est « un article Baudrillart », « Madame Olympe est un de ses articles ». Olympe Audouard disparaît derrière son « colonel » Baudrillart, dont elle devient l'objet, la réclame. Plus loin elle « est l'expression la plus avancée et la plus armée du droit de la femme à l'égalité civile, politique et sociale ». Ici encore, son individualité et sa subjectivité sont avalées par ce qu'elle représente, le bras armé des bas-bleus. La réification dont fait l'objet O. Audouard devient patente à la fin de l'article : « M. de Villemessant peut-être me la casserait, et une jolie femme de moins sur la terre, ce n'est pas comme un vilain homme barbu de moins. Une jolie femme une fois cassée, on n'en recolle pas les morceaux ! ». En effet, le pronom « la » employé comme COD du verbe « casserait » et le participe passé « cassée » font d'O. Audouard un objet passif de l'action de H. de Villemessant, objet concret puisque J. Barbey d'Aurevilly file cette métaphore en imaginant O. Audouard en morceaux comme pourrait l'être un vase.

Enfin, le contre-ethos d'O. Audouard est adossé à l'image des bas-bleus. Elle est tachée d'encre : « Elle est tachée d'encre comme la statue de Carpeaux, mais c'est elle-même qui s'est tachée, et probablement ce n'était pas la nuit. Hélas ! Elle n'écrit que trop au grand jour. » ; elle est comparée à la poète Sapho : « l'immense ridicule dans lequel Mme Audouard, Sapho de cette mer-là, vient de piquer une si belle tête avec son cartel ? ».

L'emploi de la syllepse met en évidence l'ancienne beauté d'O. Audouard (sens propre de « belle ») et a un sens intensif (« belle » dans un sens figuré, pour signifier qu'Olympe Audouard s'est bien jeté dans la « mer du ridicule »).

L'évocation des bas-bleus derrière la figure d'O. Audouard permet enfin à J. Barbey d'Aurevilly d'arriver au but de son article : faire la critique des temps modernes. En effet, avec les bas-bleus vient une reconfiguration des catégories de féminin et de masculin, puisque la vie publique à laquelle est liée nécessairement la vie d'un écrivain est alors le lieu du masculin. Le cartel d'O. Audouard n'en est que la conséquence, et l'auteur en a bien conscience : « Madame Audouard est complètement dans la logique de cette idée ». De là, J. Barbey d'Aurevilly en vient à interroger le genre d'O. Audouard et des bas-bleus, en utilisant tout d'abord des termes masculins : « mousquetaire », « panaché, moustaché, militaire ». Ensuite, et c'est sans doute le plus frappant, en jouant sur les pronoms personnels : le bas-bleu est un nom masculin, et l'énallage de personne « les bas-bleus (...) ont une idée très juste de l'égalité qu'elles prétendent introduire, d'eux à nous » met en avant un doute : les bas-bleus sont-ils réellement des femmes ? Ce doute est présent dans la littérature de la deuxième moitié du XIX^e siècle, particulièrement dans les écrits de J. Barbey d'Aurevilly. C'est pourquoi Laure Murat, dans son article « L'invention du neutre »¹⁰⁸ le cite quand elle retrace la généalogie de la notion du « neutre » : « dès 1878, Barbey d'Aurevilly avait deviné la montée du péril dans son pamphlet contre les *Bas-bleus*, ces femmes qui écrivent et ne seraient que des "hommes, – du moins en prétention –, et manqués" »¹⁰⁹.

L'histoire aurait pu s'arrêter là. J. Barbey d'Aurevilly commet une critique de plus des ridicules de son temps dans sa chronique, O. Audouard lit un article de plus qui la met en cause. Un article de plus, car, comme elle l'écrit dans sa « biographie » dans la *Chronique illustrée*, nombreux sont ceux qui écorchent dans les journaux la « conférencière » qui fait la « guerre aux hommes ». Pourtant, cette fois-ci, elle prend la plume et réplique.

C. O. AUDOUARD RÉPLIQUE : « EN RÉPONSE À SON ARTICLE "LE DUEL TOMBÉ EN QUENOUILLE" »

Plus de dix jours après la parution de l'article de J. Barbey d'Aurevilly dans *Le Gaulois*, le journal publie la réponse d'Olympe Audouard. Le statut de cet article est clairement déterminé, puisqu'il porte pour titre : « A Monsieur Barbey d'Aurevilly en

¹⁰⁸ L. Murat, « L'invention du neutre », 2004, p. 72-84.

¹⁰⁹ *Idem*.

réponse à son article "Le duel tombé en quenouille" ». Le lectorat de cet article est donc invité à lire ce texte en regard de celui de J. Barbey d'Aurevilly, sur la même scène, cela nous conduit nécessairement à envisager cette réponse en fonction du premier article : quels sont les points auxquels répond O. Audouard ? Quels sont ceux qu'elle passe sous silence ? Comment construit-elle son ethos par rapport à l'ethos qu'a construit pour elle J. Barbey d'Aurevilly ?

L'enjeu, ici, pour O. Audouard est de devenir sujet et non plus objet de discours, de cesser d'être une non-personne pour être une personne. Il s'agit aussi de gagner une légitimité de discours. En présentant son texte comme une réponse explicite à l'article de J. Barbey d'Aurevilly, O. Audouard entre ici dans la polémique, elle prend directement J. Barbey d'Aurevilly à partie, le contredit, et entend montrer les failles dans son discours et les erreurs dans la construction de son ethos (son manque de respect). L'énonciation dans cette réponse met presque face à face les deux protagonistes, J. Barbey d'Aurevilly et O. Audouard, la tierce personne, le lectorat du *Gaulois* qui a lu par ailleurs le premier article, est peu présente dans le texte de manière explicite, même si le texte est entièrement orienté vers ce lectorat, le tiers de la polémique.

Dans la mesure où l'enjeu de cet article est la reconfiguration et l'appropriation par O. Audouard des ethos construits par J. Barbey d'Aurevilly dans son article, elle ouvre sa réponse *ex abrupto* par des questions portant sur son ethos à elle. Cela lui permet de travailler à partir de son ethos préalable, celui que connaît le lectorat, avant la polémique, puis celui forgé par le poème d'A. Millaud et l'article de J. Barbey d'Aurevilly.

1. De la conférencière dénigrée à la provocatrice en duel

L'ethos préalable d'O. Audouard s'articule entre d'une part la petite renommée qu'elle a acquise en tant que conférencière et journaliste et l'image qui est brossée d'elle dans les journaux suite à la publication de son cartel dans le *Figaro*. C'est d'ailleurs la première fois qu'elle prend la parole depuis la publication de ce cartel, ce qui montre l'importance de cet ethos préalable : il n'a pas encore été reconfiguré par O. Audouard.

C'est donc tout d'abord en tant que conférencière, voyageuse et journaliste qu'elle est connue, comme le montre l'article de J. Barbey d'Aurevilly : les phrases « Elle est allée en Asie. Elle est allée en Amérique. » montrent qu'il la connaît par ses récits de voyage ou ses conférences. C'est d'ailleurs en tant que conférencière qu'elle est dénigrée par le *Figaro*, ce qui montre bien qu'elle est suffisamment connue pour que les journalistes du journal s'intéressent à elle et assistent à une de ses conférences. D'autre

part, en commençant à plaider pour le divorce, O. Audouard acquiert une réputation de femme belliqueuse, qui remet en cause l'ordre établi, cette réputation se fonde notamment sur le titre de son ouvrage *Guerre aux hommes* !.

Mais en dessous de cette figure publique, O. Audouard est méconnue, comme le montrent le poème d'A. Millaud et l'article de J. Barbey d'Aurevilly : « et les enfants de Mme Audouard sauront comment, si elle en a ! ». Le besoin qu'éprouve O. Audouard de faire publier un article autobiographique dans la *Chronique illustrée*¹¹⁰ en octobre 1869 pour réfuter un article qui faisait d'elle une ancienne « femme à la mode » atteste cette méconnaissance du public. En outre, elle interroge cette méconnaissance dans cet article et en assume la responsabilité :

Dans sa province on est si bien connu que naïvement on se figure qu'il en est de même à Paris. Petite provinciale que j'étais, je n'ai pas songé à me faire présenter par un de mes parents à Messieurs de la presse. Ce parent leur aurait expliqué ma position, il leur aurait dit qui j'étais, en ajoutant les raisons sérieuses et honorables qui me poussaient à entrer dans le monde à part, qu'au temps des rois on appelait la république des lettres. [...] Mais, je le confesse, je n'ai pas fait cela, et j'ai eu à subir une foule de petits articles, déplaisants toujours, injurieux souvent.¹¹¹

A partir de cette méconnaissance relative de la figure d'O. Audouard et de l'image d'une conférencière belliqueuse, il a été facile à A. Millaud puis à J. Barbey d'Aurevilly de la discréditer. Pour cela, c'est surtout l'image du bas-bleu qui a été convoquée, ce qui amène un questionnement sur l'ambiguïté de genre d'O. Audouard :

Vous avez l'âme bien trempée,
Vous parlez d'épée et de duel.
Vous êtes une émancipée,
Envers vous Dieu fut bien cruel

Au lieu, violente et virile,
De composer un grand travail,
Où vous narrez dans votre style,
Les petits secrets du sérail ;

Au lieu de mainte conférence,
Où le public, galant et sot,
Vous applaudit par complaisance,
Et n'entend pas un traître mot ;

Au lieu de vous rompre la tête
A laisser dans tous les salons
Croire qu'au lieu d'une cornette
Vous enfileriez des pantalons ;

Au lieu de ces littératures
Où vous fourrez vos doigts mignons,
Cuisinez-nous des confitures

¹¹⁰ O. Audouard, « Ma biographie », *La Chronique illustrée*, 31 octobre 1869, p. 2-3.

¹¹¹ *Idem*, p. 2.

Et préparez des cornichons.¹¹²

Ainsi, dans le poème d'A. Millaud, les termes masculins et virils (« épée », « duel », « émancipée », etc.) font pendant aux termes féminins (« cornette », « mignons », « cornichons »...), A. Millaud discrédite l'O. Audouard masculine - car figure publique qui provoque en duel - et la renvoie à la sphère domestique : « cuisinez-nous des confitures / Et préparez des cornichons. »¹¹³ Quant à J. Barbey d'Aurevilly, c'est le stéréotype de la vieille dame qui a perdu ses charmes qu'il évoque sous l'expression « déjeuner de soleil » : « quand on peut jeter les gens à genoux avec un beau regard bleu, on ne pense pas à les jeter brutalement par terre avec une pointe d'épée ou une balle de pistolet ». C'est précisément sur cette image que commence par répondre O. Audouard.

2. « C'est une vieille femme qui vous parle »

La réponse d'O. Audouard commence *ex abrupto* par de brèves phrases interrogatives et exclamatives : « Ai-je été jeune ? Peut-être ? » ; « Êtes-vous jeune ? Êtes-vous vieux ? ». Ce début place immédiatement le texte dans le champ de la conversation, ce qui tend à rappeler les causeries d'O. Audouard dans son journal le *Papillon*¹¹⁴ : c'est un style qu'elle affectionne et qui correspond à un certain ethos de la franchise et de la sincérité. Ce style tranche avec celui, très recherché, précieux, de J. Barbey d'Aurevilly : si son article relevait également par certains aspects de la conversation (avec son lectorat), c'était une conversation brillante mais peu naturelle.

Le choix de ce style de la conversation et de ces questions permet à O. Audouard d'aborder d'entrée la question de l'ethos, et particulièrement de répondre aux conjectures que faisait J. Barbey d'Aurevilly dans son article. En effet, il présumait qu'elle était devenue vieille. Au lieu de se récrier et de le contredire, elle abonde dans son sens et revendique son âge avancé : « en tout cas, c'est une vieille femme qui vous parle aujourd'hui ». Cela a de quoi surprendre puisqu'en 1869, O. Audouard, née en 1832, n'a que 36 ans (ce qui est certes un âge mûr pour une femme au XIX^e siècle), tandis que J. Barbey d'Aurevilly, né en 1808, a 61 ans. De plus, O. Audouard a tendance à ne pas afficher son âge, comme dans ses mémoires : « c'était le 11 mars ».¹¹⁵ ou dans sa biographie dans la *Chronique illustrée* :

¹¹² A. Millaud, « Réponse à Madame Olympe Audouard », *Le Figaro*, 29 août 1869, p. 2.

¹¹³ Cet argument sexiste est aujourd'hui encore utilisé pour réduire au silence les femmes qui s'expriment dans l'espace public (particulièrement sur internet) et les renvoyer à la sphère domestique, à tel point qu'il est à l'origine d'un *meme* : « Go to the kitchen and make me a sandwich » (va à la cuisine et prépare-moi un sandwich).

¹¹⁴ « nous donnerons dans des causeries – piquantes si nous pouvons – un écho aux mille bruits du monde », O. Audouard, « Avant-propos », *Papillon*, 1861.

¹¹⁵ O. Audouard, *Voyage...*, 1884, p. 3.

J'ai dit que j'étais née au mois de mars et j'ai négligé de dire l'année !... Voici pourquoi : j'ai fait l'expérience que certaines femmes aiment autant à se rajeunir qu'elles aiment à vieillir les autres, se figurant qu'elles s'enlèvent les années qu'elles ajoutent à leurs bonnes amies. Si une de ces femmes me demande mon âge, je réponds : « j'ai l'âge qu'il vous plaira que j'aie » et cette réponse est plus profonde qu'on ne pourrait le croire.¹¹⁶

Pourquoi donc ici assumer l'image d'une « vieille femme » ? Le reste de sa phrase donne la réponse : « monsieur, écoutez-la donc avec déférence et profitez de ses avis ». L'ethos de la vieille dame est ici conçu comme un ethos de sagesse, de mesure et – dans une certaine mesure – de pouvoir. En effet, J. Barbey d'Aurevilly, conçu comme plus jeune, doit un certain respect à son aînée, comme elle le souligne du reste (« avec déférence »). D'autre part, cet ethos de la femme âgée appartient à une forme de *captatio benevolentiae* : les phrases « permettez à mon grand âge de faire un retour fort en arrière » et « les vieilles femmes sont bavardes, vous ne vous étonnerez donc pas de la longueur de ma lettre » rappellent les défauts communément attribués aux vieilles dames, à savoir le verbiage et le gâtisme. Cette *captatio benevolentiae* est un moyen de ne pas affronter J. Barbey d'Aurevilly, ce serait alors une façon de se prémunir des critiques qui pourraient lui être adressées. Si nous ne contentons pas de lire ces précautions oratoires au premier degré, il faut sans doute alors y voir une façon pour O. Audouard d'ironiser. En effet, il y a un contraste entre l'ethos revendiqué, dit (la vieille femme gâteuse) et l'ethos montré : une dame âgée mais raisonnable, réfléchie, mesurée et logique.

L'ensemble de la réponse d'O. Audouard repose sur une démonstration dont la logique du déroulement est exhibée. Il s'agit de rivaliser avec le « en raison, en bon sens, en logique » qui marquait la démonstration de l'article de J. Barbey d'Aurevilly. Plus loin, à l'inverse de l'écriture sautillante et linéaire de J. Barbey d'Aurevilly, O. Audouard propose un développement très architecturé, qui repose sur de nombreux rythmes binaires et de nombreux connecteurs logiques : « certes », « alors », « ainsi », « mais », « mais alors » ; « Pourquoi alors oubliez-vous les grandes traditions du passé ? Pourquoi vous lancez-vous dans ce nouveau style, fort peu régence ? », « ou bien, avouez que nous marchons vers le progrès attendu [...] ; ou bien, avouez que nous sommes en décadence ». Dans cette écriture à rebours de celle de J. Barbey d'Aurevilly, elle ne fait aucun mot d'esprit, elle démonte au contraire ceux de son adversaire, refusant ainsi d'entrer en connivence avec lui : « plus loin, vous écrivez : *se passent* ; de mon temps, monsieur, on disait : ces dames vieillissent, mais non *se passent*, et c'était

¹¹⁶ *Idem*, p. 10.

plus poli » ; « je comprends à la rigueur que vous n'ayez pu résister à la tentation d'inventer *la mer du ridicule*, de m'en faire la *Sapho* ; mais n'auriez-vous pas pu trouver une phrase aussi *naturelle* et aussi élégante, tout en étant plus polie pour moi ! ».

Reste la question des bas-bleus. En effet, O. Audouard ne répond pas à J. Barbey d'Aurevilly sur le sujet du duel, mais sur celui des bas-bleus et utilise cette réponse pour montrer la caractère contradictoire du discours antimoderne de J. Barbey d'Aurevilly. Elle s'érige en spécialiste de la question en faisant l'histoire du bas-bleuisme que décrit J. Barbey d'Aurevilly : il s'agit de montrer que les bas-bleus qu'il lie à la décadence de la société moderne ont en réalité toujours existé. A partir de l'exemple de Constance d'Arles, elle entreprend de faire le paysage culturel des cours médiévales, où les femmes jouent un certain rôle :

Ces hommes, qui reconnaissent non-seulement aux dames le droit d'écrire, qui les louaient fort de cultiver la gaye science et qui en plus leur reconnaissent une suprématie sur eux, n'étaient pas, certes, les premiers venus.¹¹⁷

Elle s'appuie sur des figures historiques prestigieuses comme autant d'arguments d'autorité : « c'étaient de hauts et puissants gentilshommes qui comptaient dans leurs rangs : Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre ; Bérenger V, comte de Provence ; Bertrand d'Olamanon, Rambaud de Voquieras, Pons de Papdeuil, le comte de Poitiers, de Miraval, de Ventadour et tant d'autres non moins illustres ». La liste de ces noms tient alors du *name-dropping* et permet d'asseoir et de légitimer son propos. En se faisant l'historienne des bas-bleus du Moyen-Âge, elle met le pied dans une grande entreprise qu'elle mène à bien en 1873 : sa *Gynécologie*, une histoire et une géographie des conditions de la femme : « c'est donc l'histoire universelle de la femme que je vous présente sous le titre de *Gynécologie historique* ».¹¹⁸ Dans cette *Gynécologie*, O. Audouard continue donc le travail qu'elle ébauche ici dans cette réponse à J. Barbey d'Aurevilly, comme en témoigne l'introduction où elle tient le même discours :

Cette époque [le Moyen-Âge] a été glorieuse pour la femme ; elle a abordé les arts et la gaie-science ; grâce à elle, les mœurs se sont adoucies, la société s'est policée. Les trouvères et troubadours, les Richard-Coeur-de-Lion, Raimond Béranger, Bertrand de Horn, Anselme Thibault, comte de Champagne, et tant d'autres non moins illustres, ont proclamé la femme un être d'essence supérieure, et l'idéal du beau dans l'art quant à la forme. Mais, hélas ! Nous sommes bien loin de la chevalerie !¹¹⁹

Alice Primi, dans son article « “Explorer le domaine de l’histoire” : comment les “féministes” du Second Empire conçoivent-elles le passé ? », analyse la manière dont les féministes utilisent l'histoire comme argument d'autorité au service de leur discours :

¹¹⁷ Cf annexes, paragraphe 37.

¹¹⁸ O. Audouard, *Gynécologie*, 1873, p. 36.

¹¹⁹ *Idem*, p. 10.

La plupart des « féministes » qui se manifestent sous le Second Empire ne peuvent se dispenser de recourir à l'histoire, ce qui implique plusieurs démarches. Elles se livrent d'abord à une relecture du passé qui a pour but de démentir la « loi » selon laquelle la vie publique serait dévolue uniquement aux hommes. Elles sont également amenées à construire leur propre histoire : le souci de rendre leur visibilité aux femmes les amène à faire resurgir du passé des personnages et des événements qui sont restés dans l'ombre des faits triomphants. Cela les conduit nécessairement à envisager une histoire spécifique aux femmes, l'histoire de leur oppression et de leur exclusion, à contresens de l'histoire des progrès masculins. Enfin, même si cette histoire qu'elles s'approprient est dépourvue de toute continuité, les « féministes » prennent soin de l'interpréter, d'y trouver un mouvement et un sens au service de leur démonstration présente. Sans craindre la contradiction, elles se servent du passé à la fois pour y chercher des preuves que le sceau de l'histoire rend irréfutables, mais aussi pour mettre en évidence l'aspect éphémère de bien des phénomènes, afin de combattre tout immobilisme qui serait justifié par la tradition.¹²⁰

Dans l'histoire qu'elle fait ici, O. Audouard s'appuie sur un consensus historique et utilise ce consensus pour donner du poids à son propre discours : « l'histoire assure », « tous les historiens sont d'accord pour constater », « on retrouve fort souvent, dans les Mémoires du temps... ». Cette histoire des bas-bleus sert à montrer l'incohérence du postulat de son adversaire : si les femmes écrivains ont existé au Moyen-Âge, si elles étaient célébrées, si d'autre part J. Barbey d'Aurevilly prend le Moyen-Âge comme référence, alors les bas-bleus contemporains ne peuvent être signe de la décadence des mœurs qu'il décrie.

Ce long détour historique constitue une leçon administrée à J. Barbey d'Aurevilly par son aînée. Le temps de l'article, O. Audouard fait de lui son élève.

3. J. Barbey d'Aurevilly, élève d'O. Audouard

Si J. Barbey d'Aurevilly devient l'élève d'O. Audouard, c'est à cause de sa jeunesse présumée et de son manque de logique. Ce sont là les deux éléments qui fondent le contre-ethos que construit O. Audouard et ils sont inextricablement liés, comme O. Audouard l'indique dès le début de sa réponse : « à votre style toujours emporté et parfois pas assez mesuré, je suppose que vous êtes jeune, d'autant que vous manquez un peu de logique ». Elle détermine l'âge de son adversaire, qu'elle ne connaît pas, à partir de son discours et de son ethos. De manière intéressante, ce que J. Barbey d'Aurevilly montrait comme étant sa force, à savoir la virtuosité de son style, à savoir les paradoxes qui lui permettent de démasquer les ridicules et l'absurdité de son temps, O. Audouard les retourne en faiblesse. La virtuosité devient un manque de mesure, de contrôle de soi, les paradoxes un manque de logique. A partir de la posture humiliante de la vieille femme à laquelle il l'avaient renvoyée, O. Audouard répond en le renvoyant à la posture

¹²⁰ A. Primi, « “Explorer le domaine de l'histoire” : comment les “féministes” du Second Empire conçoivent-elles le passé ? », 2002, p. 121-126.

humiliante du jeune homme naïf, ignorant, immature, inconséquent. Dès lors, et dans la mesure où elle s'adresse à lui, elle multiplie les injonctions bienveillantes : « monsieur, écoutez-la », « profitez de ses avis », « soyez conséquent », « avouez », « ne vous rangez pas », ce qui illustre la relation professeure-élève qu'elle entend instituer avec lui.

En tant que professeure, elle le conseille sur son style et sa logique, et la leçon qu'elle entend lui administrer prend nécessairement pour objet ce qu'il écrit. Cela l'amène tout d'abord à citer les *Femmes au XIX^e siècle*, puis l'article du *Gaulois* : « vous vous écriez », « vous ajoutez », « vous dites », « plus loin, vous écrivez ». Si les citations qu'elle fait du premier article sont d'un seul tenant et servent d'embrayeur à la démonstration qui suit, les citations qu'elle fait de l'article du *Gaulois* sont très précises et portent uniquement sur les mots d'esprit qui la dénigraient. Il s'agit alors de montrer à J. Barbey d'Aurevilly son manque de galanterie, « ce nouveau style, fort peu régence ». En choisissant de produire des citations les plus courtes possibles, elle parvient à isoler les termes les plus excessifs et à les exhiber : « *se passent* », « *fricasse* », « *la mer du ridicule* ». L'utilisation de l'italique permet de les mettre encore plus en valeur. Ces citations de termes ou de phrases isolés dynamitent l'éloquence aurevillienne qui repose sur la concaténation, la surenchère, l'épanorthose. Le ton même qu'O. Audouard utilise pour citer J. Barbey d'Aurevilly contribue à disqualifier son discours, puisque ce ton est le pendant féminin du paternalisme, presque infantilisant : « c'était plus poli », « je comprends à la rigueur que vous n'ayez pu résister à la tentation d'inventer *la mer du ridicule*, de m'en faire la *Sapho* ; mais n'auriez-vous pas pu trouver une phrase aussi *naturelle* et aussi élégante, tout en étant plus polie pour moi ! ». Outre ce ton infantilisant, il faut sans doute voir de l'ironie dans la manière dont elle le renvoie à sa modernité, ce qui contredit son discours antimoderne : « d'un goût ... bien moderne », « de mon temps, monsieur, on disait : ces dames vieillissent, mais non *se passent* ». J. Barbey d'Aurevilly et son discours sont des produits de leur époque, O. Audouard ne manque pas de le souligner.

Finalement, O. Audouard touche aussi à la relation de connivence que J. Barbey d'Aurevilly mettait en place avec son lectorat, connivence dont elle était exclue en tant que tiers. A ce J. Barbey d'Aurevilly qui se montre comme une figure d'autorité, qui maîtrise sa tribune et sa chronique, O. Audouard répond : « faites observer à la jeunesse actuelle... » et « encouragez les femmes à entrer dans la vie politique et littéraire, afin que leur présence introduise un peu d'urbanité dans les débats ». Elle se fonde sur sa posture tout en renversant le propos qu'il souhaite tenir à son lectorat. En effet, O.

Audouard, pour avoir lu les articles de son adversaire, ne peut ignorer la haine qu'il porte aux femmes qui sont dans la sphère publique. Il s'agit alors en réalité de le prendre dans les contradictions de son discours. Si lui et le lecteur de l'article adhèrent à la logique de la démonstration d'O. Audouard, ils ne peuvent qu'adhérer à sa conclusion. Elle appelle ainsi J. Barbey d'Aurevilly à prendre position et donc à montrer s'il est « conséquent », s'il est de bonne foi.

Dans ces premiers échanges, l'article de J. Barbey d'Aurevilly construit un ethos de connivence avec son lectorat, d'expertise, et un contre-ethos de vieille femme ridicule. O. Audouard répond sur ce contre-ethos et y substitue un ethos de vieille femme experte, modérée et logique, qui s'oppose à un contre-ethos d'immaturité et d'ignorance. Dès lors, comment peut répondre J. Barbey d'Aurevilly ? Continue-t-il à s'adresser à son lectorat et à parler d'O. Audouard à la troisième personne, ou consent-il à entrer dans le dialogue qu'elle lui propose ? Accepte-t-il la relation professorale qu'elle met en place ou cherche-t-il à la renverser ?

PARTIE III. SUITE DE LA POLÉMIQUE : REMANIEMENT ET AJUSTAGE DES ETHÈ

Dans les premiers temps de la polémique, dans le premier échange, les polémistes s'appuient surtout sur leurs ethè préalables respectifs. Une fois la polémique engagée, ces ethè préalables sont modifiés, par le discours de l'adversaire, par leur propre discours, par la réception qui est faite de la polémique. Dès lors, l'ethos de chacun est amené à se reconfigurer pour mieux répondre à l'adversaire, ce qui met en évidence le caractère dynamique de l'ethos.

A. J. BARBEY D'AUREVILLY RÉPOND

Alors que le premier article de J. Barbey d'Aurevilly s'adressait à son lectorat et faisait d'O. Audouard une tierce personne, une « non-personne », le deuxième article de J. Barbey d'Aurevilly opère un retournement : il répond à O. Audouard, s'adresse à elle pour la première fois. Cet article se centre donc autour des deux personnes du discours, et reprend les thèmes évoqués par O. Audouard : ethos de J. Barbey d'Aurevilly, question des bas-bleus, liée à l'ethos d'O. Audouard. La question du duel est peu ou prou évacuée, elle ne subsiste qu'à travers le contre-ethos : « la petite main qui voulait trouer le gros ventre de Villemessant ».

1. Un galant homme ?

S'il s'adresse avant tout à elle, J. Barbey d'Aurevilly ne manque pas de mettre en avant la connivence qu'il étalait dans son premier article : connivence avec lectorat, connivence avec les journalistes du *Figaro*, connivence avec le genre masculin, comme le montre d'ailleurs l'introduction de l'article : « Et petite histoire aujourd'hui. Ce n'est que ma réponse à la lettre de Mme Olympe Audouard ». La réponse est contextualisée et se lit dans le cadre de la chronique de J. Barbey d'Aurevilly : « Histoire contemporaine », ce qui amène d'ailleurs le lecteur à considérer ces deux articles (celui du 2 septembre et celui du 16 septembre) comme formant un système, les deux étant placés sous la bannière de cette chronique. Outre cette introduction, J. Barbey d'Aurevilly profite d'un rappel de la provocation en duel pour justifier la réaction du *Figaro*, dont il appelle les membres « compères » : « Ils aiment tous "à blaguer", comme ils disent. Mais que voulez-vous ? ils sont les fils de ce coquin de Figaro [...] et ils plaisantent ! mais, madame, c'est leur état ! ». En justifiant leur humour et en minimisant les répercussions de leur réponse, il montre qu'il partage certaines normes avec les

journalistes du *Figaro*, il en exclut O. Audouard. Ces normes sont supposées être celles que partage aussi le lectorat du *Gaulois*, O. Audouard fait donc figure de marginale et d'exclue, puisqu'elle ne partage pas cet humour et ces normes. Ainsi, le passage de la P1 à la P4 dans la phrase « j'ai reçu votre lettre et nous l'avons publiée hier au *Gaulois* » est une manière de mettre en évidence la connivence de J. Barbey d'Aurevilly et de la rédaction de son journal. De là, la réponse qu'il fait est à la fois celle du *Figaro*, celle de l'ensemble de la rédaction du *Gaulois*, et celle de tout son auditoire.

Si J. Barbey d'Aurevilly insiste sur cette posture de connivence, sa réponse met en évidence l'importance de son individu. En effet, la P1 envahit l'ensemble de la réponse : « je n'ose pas dire », « j'ai reçu », « j'en conviens le premier », « je crois », « je me disais », « voilà ce que je me disais ». Cette importance prise par la P1 est un élément qui permet de construire une mise en scène de la réception de la lettre d'O. Audouard, J. Barbey d'Aurevilly se montre recevant, lisant la lettre et y réagissant : « votre lettre... ah ! parlons de votre lettre madame ! ». Cette mise en scène de la réception permet une mise en scène de la confrontation entre le contre-ethos que construit O. Audouard dans sa lettre et l'ethos que celui-ci entend construire dans cette réponse : « je m'efforcerai aussi, je vous le promets, d'être moins *emporté* et plus *logique* » fait ainsi pendant à la remarque d'O. Audouard « à votre style toujours emporté et parfois pas assez mesuré, je suppose que vous êtes jeune, d'autant plus que vous manquez un peu de logique ».

Dans ce moment de confrontation de ces deux ethos, le contre-ethos de la réponse d'O. Audouard et l'ethos qu'entend construire J. Barbey d'Aurevilly, ce sont trois éléments qui retiennent l'attention de ce dernier. Tout d'abord le manque de logique (« d'autant plus que vous manquez un peu de logique ») et de mesure, qui est lié au rapport d'enseignement et donc de pouvoir que met en place O. Audouard, finalement le manque de galanterie : « pourquoi vous lancez-vous dans ce nouveau style, fort peu régence ? ». Il s'agit de répondre à ces trois chefs d'accusation et de montrer qu'il est logique, qu'il est aussi expert qu'O. Audouard sur le domaine des bas-bleus, et qu'il est tout à fait galant. Ce dernier point est central, puisqu'il est au cœur de l'alternative que présentait O. Audouard :

ou bien, avouez que nous marchons vers le progrès attendu, que les chevaliers respectaient les dames, que les républicains de 93 les ont guillotiné et que les hommes d'aujourd'hui les insultent et leur rient au nez si elles demandent réparation ; ou bien, avouez que nous sommes en décadence, attendu que l'on a perdu le respect des anciennes traditions de la chevalerie française.¹²¹

¹²¹ Cf annexes, paragraphe 40.

Après la mise en scène de la lecture de la lettre, J. Barbey d'Aurevilly cite de manière patente les trois reproches que lui fait O. Audouard (« à votre style toujours emporté et parfois pas assez mesuré, je suppose que vous êtes jeune, d'autant plus que vous manquez un peu de logique ») et y répond :

Ainsi, c'est entendu et convenu, madame, je tâcherai d'être plus *mesuré*, puisque la *mesure* est la qualité que vous avez la bonté de me souhaiter pour vous plaire. [...] Je m'efforcerai aussi, je vous le promets, d'être moins *emporté* et plus *logique*.¹²²

En mettant ces termes en italique, J. Barbey d'Aurevilly montre qu'il cite directement la lettre d'O. Audouard, c'est également un moyen de les mettre à distance et de dénigrer les injonctions auxquelles ils renvoient : « C'est étrange que vous aimiez la mesure, mais on aime les contrastes ! », « Emporté ! Ce me sera bien difficile de ne pas l'être quand vous serez aimable comme vous voilà aujourd'hui ! Logique ! Se peut-il que vous aimiez à un tel point la logique ? ». En renvoyant ainsi O. Audouard aux critiques qu'elle lui fait, il s'en dédouane.

Dans sa réponse, il semble, dans un premier temps, vouloir montrer qu'il tient compte de ces critiques. Ainsi, son discours se fait plus articulé, comme le montre la multiplication des connecteurs logiques : « mais », « seulement », « si », « or ». Il semble construire un ethos de mesure et de maîtrise, les phrases suivantes en sont révélatrices : « C'est mon obsession que ces dames. Je ne dis pas ma possession. Elles m'obsèdent, m'excèdent, mais ne me possèdent pas ». Cette prétérition met en évidence le refus de J. Barbey d'Aurevilly d'être possédé par les bas-bleus et sa volonté de montrer une certaine agentivité à son auditoire. D'autre part, il s'inscrit dans une certaine neutralité et objectivité, ce qui est souligné par le présent gnomique et la brièveté des phrases : « C'est une loi. Je ne l'ai pas faite. Ce n'est pas de ma faute, si elle est comme cela, madame ». Cette inscription dans cette neutralité et cette objectivité de la loi, universelle et extérieure à lui, fait système avec la connivence établie à l'entrée de l'article avec son lectorat masculin : il s'agit ici de prolonger cette connivence en la fondant sur ce qu'il pose comme un consensus, la loi de l'existence éternelle des bas-bleus.

Pourtant, à mesure que la réponse de J. Barbey d'Aurevilly se déploie, force est de constater qu'il se soustrait sciemment à la triple injonction qu'il voyait dans la lettre d'O. Audouard. Les impératifs de mesure, de logique, de maîtrise semblent avoir disparu. Tout d'abord, c'est la démesure comme gage de franchise qui est convoquée, notamment par le biais des répétitions : « toujours, toujours, tant que j'aurai le souffle, je me

¹²² Cf annexes, paragraphe 45.

révolterai contre cela ! ». Les phrases exclamatives envahissent le texte, ainsi que les énumérations, autre outil d'expressivité : « les femmes des *cours d'amour* jugeaient des choses d'amour, raffinaient les choses d'amour, tortillaient les choses d'amour », « ce ne sont ni des Bélise, ni des Philaminte, ni de ces conférencières du dix-neuvième siècle », « ni par le cœur, ni par la tête, ni par les grâces de leur corps », « cela ramènerait peut-être la politesse, qui est partie – qui est partie comme la gaieté, comme l'amour, comme les rois et comme tant d'autres choses qui ont la triste chance de ne jamais revenir ! ». Revient également le goût de J. Barbey d'Aurevilly pour l'image choc, le bon mot (« vous êtes la d'Hozier des bas-bleus ») et pour le paradoxe (« c'est plus que moyen-âge, c'est antique, c'est universel, c'est éternel, dès que parmi les hommes, l'importance de l'esprit commence, et c'est surtout, surtout, moderne ; mais antique, éternel et moderne, ce n'est pas plus beau pour cela. »). L'expressivité culmine à la fin du texte, où s'enchevêtrent phrases exclamatives syncopées, néologisme, répétitions :

L'influence des femmes sur nos mœurs, mais je l'appelle et je l'adore ! Personne ne la désire autant que moi ! L'influence des femmes-femmes, madame, mais l'influence des femmes-hommes, non, de par Dieu ! je n'en veux pas ! et je travaillerai à la détruire tout le temps que je ne serai pas femme moi-même, tout le temps que les femmes-hommes ne m'aurent pas fulbertisé !¹²³

Cette envolée expressive retombe et se retourne, J. Barbey d'Aurevilly feint de s'excuser : « Pardon de cette vivacité. Voilà que je m'emporte encore ! ».

Si J. Barbey d'Aurevilly finit par refuser de suivre les conseils d'O. Audouard, et donc par accepter un ethos démesuré, illogique, et emporté comme gage de franchise et de bonne foi, qu'en est-il du rapport de pouvoir qu'elle met en place dans sa lettre ? En effet, en acceptant le contre-ethos de femme âgée que J. Barbey d'Aurevilly lui proposait, elle parvenait à asseoir son autorité et à prodiguer des conseils et un cours sur les bas-bleus à son adversaire. Tout d'abord, J. Barbey d'Aurevilly s'attache à épingle l'ethos de professeure que se donne O. Audouard, comme le montre la répétition du terme « leçon » : « ça n'a été qu'une leçon – une maternelle leçon, donnée avec des airs de grand'mère [...] qui ne sont là que pour attendrir la leçon ». « Et la leçon est si gentiment et si *bonne-femment* donnée », « il faudra, je le crains bien, que vous me leçonniez encore bien des fois ». A ce terme de « leçon », il oppose celui de « conférence » : la leçon a une valeur morale, intime, et appartient au féminin tandis que la conférence appartient à la sphère publique et relève de la prise de parole publique. S'il accepte la leçon dans sa dimension genrée, et y incorpore un sous-texte de galanterie par

¹²³ Cf annexes, paragraphe 49.

la référence au « petit » Jehan de Saintré, il refuse la conférence : « il ne faut pas, dit le proverbe, traîner fêtu devant vieux chat ! ». Dans le cadre de la leçon, il ne manque pas de faire remarquer son âge : « je n'ai plus l'âge du petit Jehan il s'en faut d'un beau diable ! », c'est donc par galanterie qu'il se plie à cette leçon. Il feint d'accepter la leçon de bonne manière pour s'en défaire à la fin du texte, il refuse la conférence, et s'applique à montrer qu'il est aussi expert qu'O. Audouard sur la question. Pour ce faire, il montre que la « conférence » était incomplète : « Dès l'an 1000 ! Mais vous diminuez la *longueur de mon horreur* pour les bas-bleus, qui remontent, allez, bien plus haut que cela ! », ce qui lui permet de la compléter avec les noms de Cléopâtre et d'Aspasie. D'autre part, il met en cause l'argument d'O. Audouard qui fait des troubadouresses des bas-bleus. Pour J. Barbey d'Aurevilly, un bas-bleu est une femme qui sort de son sexe et rivalise avec les hommes, or, les troubadouresses sont des femmes par excellence puisqu'elles traitent d'affaires d'amour. Cela lui permet de justifier sa « haine » des bas-bleus et d'emporter l'adhésion de son auditoire : c'est par amour des femmes qu'il ne peut admettre les bas-bleus.

Cet ethos de l'homme formé qui écoute une leçon prodiguée « *bonnefemment* » s'inscrit dans une écriture de la galanterie, qui frappe d'entrée, et qui répond directement aux critiques d'O. Audouard : « pourquoi vous lancez-vous dans ce nouveau style, fort peu régence ? ». Cette accusation portée par son adversaire est particulièrement bien choisie puisqu'elle remet en cause cela même que ne cesse de revendiquer J. Barbey d'Aurevilly : un sens de la noblesse et une haine de la modernité. Comme le montre Claude Habib dans *Galanterie française*¹²⁴, la galanterie est fondamentalement liée à des pratiques de la noblesse, à un idéal de l'honneur tel qu'il existait dans la noblesse de l'Ancien régime, la galanterie est donc perçue au XIX^e siècle comme un héritage désuet d'Ancien régime, il est le pendant du duel, un marqueur social et de genre. Il est dès lors impératif pour J. Barbey d'Aurevilly de faire montre de ce marqueur social, pour affirmer tout à la fois sa position sociale et sa virilité, il adopte donc l'ethos du galant homme. Alors que les autres aspects de l'ethos que cherche à construire J. Barbey d'Aurevilly sont ici patents, la galanterie relève surtout de l'ethos montré, à aucun moment J. Barbey d'Aurevilly ne se désigne comme galant homme. Il préfère mettre en place un réseau de marques de galanterie dans sa lettre, dès le début du texte : « je n'ose pas dire, comme je vous aime, mais comme on pourrait vous aimer ! ». La formule de congé a également une couleur galante : « je m'apaiserais, madame, en me mettant à vos pieds », l'écriture de la galanterie envahit le texte, et particulièrement aux moments liminaires. Cette

¹²⁴ C. Habib, *Galanterie française*, 2006.

galanterie se marque tout d'abord par le choix d'un vocabulaire mélioratif et amoureux : « plaire », « aimable », « charmants », « volupté ». Ensuite, c'est par des tournures détournées, sous-entendues et spirituelles que la galanterie se marque. Ainsi, lorsque J. Barbey d'Aurevilly écrit « parce que j'ai pour les femmes un bien autre sentiment que le respect demandé par vous ! », il faut lire qu'il éprouve une passion pour les femmes, qui s'oppose au respect demandé par O. Audouard. L'omniprésent « madame », qu'il emploie pour s'adresser à O. Audouard fait également partie de ce réseau de termes galants et courtois, il est re-sémantisé dans ce sens. Cet ethos montré de galanterie permet non seulement de répondre aux critiques d'O. Audouard et de démonter son discours selon lequel la galanterie aurait disparu, mais aussi de distribuer des rôles genrés, puisque la galanterie est ici une démonstration de virilité, ce qui renvoie inéluctablement O. Audouard à une féminité désirable, qui fait pendant à la féminité manquée, virile, des bas-bleus.

Finalement, l'écriture de la galanterie est donc un moyen de construire de manière discrète un contre-ethos faussement positif.

2. O. Audouard, une femme « qui ne fait pas l'homme »

Une première lecture de la réponse de J. Barbey d'Aurevilly fait ressortir non seulement l'écriture de la galanterie mais aussi une certaine aménité, qui va jusqu'à une certaine connivence avec O. Audouard : « Et puis, vous avez bien raison (car sur un point, au moins un pauvre petit point ! Il faut bien que nous entendions au moins une pauvre petite fois !) », qui s'inscrit également dans un ethos de franchise et de bonne foi. L'ensemble de l'article se fonde sur la distinction qu'opère J. Barbey d'Aurevilly entre O. Audouard et la « race » des bas-bleus, alors qu'il l'intégrait dans cette communauté dans son précédent article : « mais le beau regard bleu... n'est plus qu'un bas-bleu ». J. Barbey d'Aurevilly, à partir de la mise en scène de la réception de la lettre d'O. Audouard, construit un contraste entre l'O. Audouard attendue, le bas-bleu, et l'O. Audouard lue, qui elle est une vraie femme, une « femme-femme », un non bas-bleu parmi les bas-bleus. Dès lors, il construit O. Audouard contre l'image repoussoir des « femmes-hommes » que sont les bas-bleus : « vous savez revenir au ton doux et aimable de la femme, – de la vraie femme qui ne *fait point l'homme*, et même l'homme armé... ». Cette distinction entre O. Audouard et les bas-bleus est faite de manière explicite : « cette race, dont naturellement vous n'êtes pas, et dont vous voulez être à toute force : votre visage résiste ». Cette distinction opère un partage sans appel, si les bas-bleus sont

tombés dans l'imitation du masculin, c'est qu'ils sont laids, le visage de la blonde O. Audouard résiste à son entrée dans le cercle des bas-bleus. Ce raisonnement se calque sur celui qu'il mettait en œuvre dans son premier article : si O. Audouard est tombée dans la provocation en duel, c'est parce que sa beauté est passée et qu'il ne lui reste plus que les armes masculines. Donc, la douceur que J. Barbey d'Aurevilly montre à l'endroit de son adversaire se fait au détriment de l'O. Audouard duelliste et bas-bleu, il s'agit de valoriser celle-ci pour mieux dénigrer celle-là. : « Vous avez été trop cassante, trop provocante, trop jeune homme, madame ! Trop mousquetaire gris... En un mot, vous avez été trop amazone... ». Le rapprochement des termes « jeune homme » et « madame » met en évidence de manière comique l'écart entre ce qu'O. Audouard ne peut cesser d'être, une femme, et ce qu'elle voudrait être, un « jeune homme ». J. Barbey d'Aurevilly joue sur cette impossibilité par une gradation dans le masculin et dans le guerrier (« jeune homme », « mousquetaire gris »), qui finit par se renverser : « trop amazone ». Ce paradoxe est également exploité dans la formule « cette quenouille flamboyante », où le terme « quenouille », symbole du féminin domestique, fait référence à son premier article, et ce substantif est démonté, ridiculisé par l'adjectif flamboyante, qui porte les sèmes d'énergie et de renommée, reçus comme intrinsèquement masculins. Ces deux mouvements de dénigrement d'O. Audouard, la gradation qui retombe en « amazone » et la paradoxale « quenouille flamboyante » ont pour point commun de pointer directement leur cible, comme le montre l'emploi de la P5.

A l'inverse, nombreuses sont les piques qui la dénigrent implicitement. Ainsi, la phrase « ce ne sont ni des Bélise, ni des Philaminte, ni de ces conférencières du dix-neuvième siècle, qui s'en viennent se piquer impudemment dans une espèce de chaire, et qui nous y débagoulent des discours, en plus de quatre point – , sur tout autre chose que l'amour ! » renvoie directement à O. Audouard à travers le GN « ces conférencières du dix-neuvième siècle » et l'utilisation du déterminant démonstratif a une connotation péjorative. Autre allusion, cette fois-ci à la provocation au duel : « quand la vanité des dames s'extravase ! Cela les fait toujours rire les compères ! ». Cette allusion est générique, puisqu'elle renvoie à toutes les femmes qui sortent de leur sexe. Le substantif « vanité » dénigre l'affaire d'honneur qu'entendait laver O. Audouard, la « vanité » est féminin, tient de l'orgueil, c'est une forme d'honneur dégradé ou mal placé.

D'autre part, le processus de dénigrement s'appuie sur des éléments du contre-ethos qu'il construit dans son premier article, il s'agit en particulier des procédés d'infantilisation. Par exemple, le passage « de la même petite main qui voulait trouer le

gros ventre de Villemessant, trouer M. Richard, trouer peut-être M. Magnard, massacrer tout enfin au *Figaro* jusqu'aux garçons de bureau inclusivement » ré-emploie l'adjectif « petit » qui était omniprésent dans le premier article de J. Barbey d'Aurevilly, mais, sa confrontation à l'adjectif « gros » et au verbe « massacrer » produit un certain ridicule : la provocation en duel relève d'un caprice d'enfant démesuré, comme le montre d'ailleurs la gradation, de H. de Villemessant à tous les garçons de bureau. L'adjectif « petit » réapparaît ensuite : « un éventail, fi ! quand on a rapporté son petit revolver d'Amérique ! ». L'interjection « fi ! » ainsi que le pronom indéfini « on » laissent transparaître l'usage d'un discours indirect libre, J. Barbey d'Aurevilly prétend transcrire les pensées de son adversaire, et l'adjectif « petit » a ici encore une connotation péjorative car infantile : le « petit pistolet » se rapporte à un jouet.

Cette infantilisation fonctionne avec le contre-ethos de la femme coquette. Ici, J. Barbey d'Aurevilly retourne l'ethos qu'avait construit O. Audouard, celle d'une vieille dame sage, à qui il devait le respect. Ce retournement est d'autant plus intéressant qu'il va à l'encontre du contre-ethos qu'il a construit dans son premier article : c'est lui qui le premier a imposé le contre-ethos de la vieille femme à O. Audouard, pour la disqualifier. Ici, donc, il révoque ce premier contre-ethos pour lui substituer celui d'une femme coquette et d'âge moyen :

Ca n'a été qu'une leçon, - une maternelle leçon, donnée avec des airs de grand'mère, qui sont un peu menteurs, n'est-ce pas ? - et qui ne sont là que pour attendrir la leçon. Se vieillir est souvent, chez les femmes, une manière profonde de se rajeunir et de dépayser l'opinion. Or, nous ne sommes point à l'âge de ces ruses savantes. Nous ne sommes pas si vieille que nous disons. Nous attraperait qui nous croirait. Nous n'avons pas le *grand âge* dont nous nous vantons avec une hypocrisie, qui sera trompée, car elle ne trompera personne. Si nous étions si vieille que cela, nous n'en parlerions pas !¹²⁵

Ce nouveau contre-ethos fait d'O. Audouard une femme hypocrite et dissimulatrice, voire calculatrice, ce qui va à l'encontre de l'ethos de franchise qu'elle construit, et ce dans l'ensemble de ses écrits. D'autre part, J. Barbey d'Aurevilly utilise la P4 pour désigner son adversaire : « nous ne sommes pas si vieille que nous disons ». Cette P4 appartient à un langage hypocoristique, elle permet de dégrader O. Audouard, de l'infantiliser, et de la mettre à distance.

Finalement, J. Barbey d'Aurevilly parvient à tirer du contre-ethos de la femme « qui ne fait point l'homme » tous les éléments qui parviennent à nier l'expertise d'O. Audouard dans la polémique. Tout d'abord, il la renvoie à ses origines provinciales et méridionales, en reprenant un lieu commun du traitement de la figure d'O. Audouard

¹²⁵ Cf annexes, paragraphe 44.

dans la presse, la Marseillaise : « Ah ! Marseillaise ! comme vous sentez vos anchois ! ». Cet ethos de la Marseillaise est en effet employé régulièrement dans la presse pour souligner la non maîtrise chez O. Audouard des codes partagés par les hommes lettrés :

Je n'hésite pas à te le déclarer en frisant ma moustache et en dessinant le sourire le plus amer, les excès de langue de madame Olympe Audouard, aussi bien que les blagues de Corneille et les mièvreries de Jean-Jacques Rousseau, ont tué notre littérature nationale. La ressusciterais-je ?¹²⁶

Pourquoi, dans sa conférence d'hier, madame Audouard a-t-elle, à cinq reprises différentes, prononcé *quat'vingt neuf* et *quat'vingt treize*, et ce, malgré les nombreuses observations du *Figaro* ?

Pourquoi, dans l'énumération des grands hommes de la Grèce, a-t-elle, après Phidias, Périclès, Eschyle, cité *Cicéron*, qu'elle a prononcé *Cisseron* (sans accent sur l'é), ce qui a mis l'auditoire en délire ?

Ne sait-elle pas que le grand orateur était tout ce qu'il a de plus romain ?¹²⁷

C'est la langue d'O. Audouard qui est alors dénigrée et J. Barbey d'Aurevilly l'a bien compris, puisqu'il la reprend précisément sur son vocabulaire : « comme vous le dites si joliment, "des engueulements" ». Cela est d'autant plus marquant que lui-même est connu pour sa langue qui sort des normes, du pré-écrit. La différence ici entre les deux interlocuteurs est que J. Barbey d'Aurevilly maîtrise complètement la langue normée, s'il s'en détache, c'est par le haut (mots désuets, néologismes), tandis que son adversaire n'a pas cette maîtrise et reste marquée par son provincialisme. Ce manque de maîtrise est d'ailleurs perceptible dans la polémique par des formules orales omniprésentes telles que « Eh bien ». Outre la langue d'O. Audouard, c'est sa culture que critique J. Barbey d'Aurevilly : « vous refaites un article du *Papillon*, avec une érudition aussi légère que ce petit animal... ». Cette érudition « légère » semble de prime abord s'opposer au bon mot « vous êtes la d'Hozier des bas-bleus » qui fait d'O. Audouard une généalogiste poussiéreuse et ennuyeuse. Cohabitent donc ici deux propositions *a priori* contradictoires : O. Audouard est trop légère et manque de fond, O. Audouard est trop ennuyeuse et manque de légèreté. Il faut probablement en déduire que J. Barbey d'Aurevilly cherche à critiquer son adversaire à la fois en tant que journaliste et en tant que polémiste, elle a les défauts des deux contre-ethè : manque de légèreté et manque de sérieux. Ce manque de sérieux engendre un autre reproche que fait J. Barbey d'Aurevilly : le manque de logique. Il s'agit pour lui de lui retourner les reproches qu'elle lui faisait :

C'est étrange que vous aimiez la mesure, mais on aime les contrastes ! Vous qui vouliez enfilez si *démesurément* Villemessant et toute sa rédaction en brochette ! [...] Se peut-il que vous aimiez à tel point la logique ? Ce sont donc là les goûts qu'on rapporte quand on revient de chez les Mormons ou de chez les Turcs !¹²⁸

¹²⁶ *Le Tintamarre*, 13 avril 1869, p. 1.

¹²⁷ *Le Figaro*, 2 février 1870, p. 1.

¹²⁸ Cf annexes, paragraphe 45.

En retournant ces reproches contre son adversaire, J. Barbey d'Aurevilly entend retourner la relation professeure-élève qu'O. Audouard a instauré : « et ne confondez pas, madame ». C'est désormais à lui de faire la leçon, à elle de profiter de ses sages avis.

Dans sa réponse, J. Barbey d'Aurevilly joue des différents degrés de l'ethos : sous couvert de courtoisie et de galanterie, il dénigre O. Audouard en opposant un contre-ethos repoussoir (O. Audouard duelliste et bas-bleu) à un contre-ethos modèle (O. Audouard femme « qui ne fait point l'homme »). En requalifiant ainsi O. Audouard, J. Barbey d'Aurevilly la renvoie à son genre et retourne toutes les stratégies discursives mises en place par son adversaire. Les questions de l'expertise et de la franchise sont des piliers des éthè de chacun des deux protagonistes, chacun cherche à se montrer plus expert et plus franc que son adversaire, mais les stratégies pour construire cette expertise et cette franchise diffèrent. De plus, à l'échelle de l'article de J. Barbey d'Aurevilly, ces stratégies semblent presque contradictoires, puisqu'il n'arrive pas à construire un ethos de franchise sans annuler celui d'agentivité qu'il tentait de mettre en place.

B. LA CONFÉRENCE D'OLYMPE AUDOUARD

O. Audouard ne répond pas à J. Barbey d'Aurevilly dans le *Gaulois*, elle rompt l'échange journalistique. Si ce n'est quelques échos dans la presse, il semble que la polémique s'est arrêtée à l'automne 1869. Pendant ce temps, J. Barbey d'Aurevilly continue son activité de critique et poursuit ses « réquisitoires » contre les bas-bleus, particulièrement contre George Sand qui fait jouer *l'Autre* en 1870. La persistance de ces critiques fait probablement partie des facteurs qui poussent O. Audouard à reprendre la polémique par une conférence qu'elle donne le 11 avril boulevard de la Madeleine. Nous n'avons évidemment aucune transcription directe de cette conférence, tout au plus un témoignage de Charles Yriarte, homme de lettres et journaliste du *Monde illustré*, le 16 avril. Comme pour la plupart des œuvres d'O. Audouard, cette conférence est ensuite publiée chez E. Dentu, mais nous n'avons aucun indice permettant de mesurer la distance entre le discours oral de la conférence et le texte publié chez E. Dentu. Le témoignage de Charles Yriarte nous apporte un certain nombre d'informations sur la « scénographie » de la conférence, de la scène aux gestes de l'oratrice :

C'est un magasin aux murs nus, à l'aspect froid, où on a dressé une sorte de tribune et placé des chaises; cinq cents personnes au moins remplissaient cette salle improvisée, et le public avait fort bon air, public docile, doux et poli. La dame monte sans embarras, s'installe, joue de l'éventail, boit un verre d'eau sans peur et sans tressaillement, et commence à annoncer son intention de réduire en poussière M. Barbey d'Aurevilly. Et pour commencer l'attaque, elle lit, d'une voix qui a un léger assent marseillais, des morceaux détachés des critiques de l'auteur de la *Dévote* et d'une *Vieille maîtresse*. Ce qu'elle lit a beaucoup de succès; mais vous sentez bien que l'orateur choisit ses passages, ils sont un peu, comment dirais-je, shoking, et elle lit du bout des lèvres, tenant son mouchoir dans ses mains gantées de blanc et prêtes à essuyer la bouche que ces paroles viennent de souiller.¹²⁹

Lors de cette conférence, O. Audouard fait face à de nombreux journalistes venus par curiosité et est accompagnée, comme souvent, d'un commissaire « délégué » par Napoléon III. Elle fait alors doublement figure d'opposition, en tant que libérale au régime impérial, en tant que femme et bas-bleu aux « figaristes » et à J. Barbey d'Aurevilly. Cette opposition se matérialise dans le cœur de la conférence, puisqu'elle s'oppose de manière patente à J. Barbey d'Aurevilly, le titre de la version imprimée le montre bien : *M. Barbey d'Aurevilly. Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus. Conférence du 11 avril*. Elle s'oppose également au Second Empire en dénonçant le statut des femmes assujetties par le Code Napoléon et en raillant l'élection du ministre Émile Ollivier à l'Académie Française. Si O. Audouard est dans une double opposition, politique et littéraire, elle opère un décentrement. Son propos n'est plus de se défendre contre les attaques de J. Barbey d'Aurevilly mais de défendre les bas-bleus contre ses

¹²⁹ C. Yriarte, *Le Monde illustré*, 16 avril 1870, p. 3.

« réquisitoires ». Dès lors, l'ethos d'O. Audouard passe en arrière-plan, c'est un ethos plus montré que dit, à l'inverse du contre-ethos de J. Barbey d'Aurevilly, qui est plus central que jamais. O. Audouard ne s'adresse plus directement à lui mais à son public, elle en fait une tierce personne, un objet de son discours. Le premier mouvement de la conférence est ainsi occupé par la construction de ce contre-ethos, le deuxième mouvement a pour objet l'analyse des liens entre bas-bleuisme et condition des femmes sous le Second empire. Le premier mouvement est polarisé par le contre-ethos de J. Barbey d'Aurevilly, le second par l'ethos montré d'O. Audouard.

1. « ce que nous avons eu de plus clair, c'est le Barbey »

La conférence est bâtie presque exclusivement sur des citations de J. Barbey d'Aurevilly, et Charles Yriarte l'a bien perçu. Ces citations sont numériquement très importantes, sur les 7608 mots que compte la version publiée de la conférence, 1850 sont de J. Barbey d'Aurevilly, soit près de 24,5%. Si la réponse d'O. Audouard publiée dans le *Gaulois* présentait déjà cette tendance citative, cette dernière est ici autrement plus importante. Ces citations ont tout d'abord un but concret, elles permettent de recréer une structure dialogique entre une O. Audouard citante et répondante et un J. Barbey d'Aurevilly cité. Les conditions de la polémique sont artificiellement recréées, mais ici c'est O. Audouard qui en maîtrise le cadre. Au lieu de répondre à son adversaire sur son terrain, *Le Gaulois*, elle lui répond sur le sien, une conférence. C'est elle ici qui montre, exhibe « le Barbey » en le citant, mais ce faisant elle exhibe, met en scène ce dialogisme :

Analyser ce livre en public est presque impossible ; on m'accuserait d'aborder des sujets inabordables ; je me contenterai de vous lire le portrait que fait l'auteur de son héroïne.

Je suis tentée de croire que ces mots mal sonnants ne coûtent pas autant à M. d'Aurevilly qu'il semble le dire. Car il continue ainsi...¹³⁰

Cela continue ainsi, dans ce style que vous voyez, six colonnes durant.. Certes, ces article là ne tromperont personne ; mais je ferai observer à M. Barbey d'Aurevilly que la haine corse qu'il paraît avoir vouée à un des grands écrivains de la France donne une mauvaise opinion de son sentiment littéraire. Ce n'est pas impunément qu'on écrit de pareilles choses sur une femme comme Mme Sand, et un homme du monde comme M. Barbey d'Aurevilly aurait dû le comprendre.¹³¹

La mise en scène de ce dialogisme permet de présenter le discours de J. Barbey d'Aurevilly comme un fait observable, qui va être ensuite analysé et systématisé par O. Audouard, dans une démarche démonstrative presque scientifique. Ces citations sont

¹³⁰Cf annexes, paragraphe 71.

¹³¹Cf annexes, paragraphe 73.

tirées d'œuvres diverses, romans et articles. La diversification de ces sources permet une répétition du fait observable dans différents contextes, ce qui renvoie à une stratégie démonstrative qui veut se montrer comme objective.

D'entrée, O. Audouard annonce sa volonté d'analyser et de donner à voir J. Barbey d'Aurevilly, personnalité parisienne, comme un « type » : « un vrai type [...] il mérite d'être étudié, car les types deviennent de plus en plus rares aujourd'hui ». Or, ce terme « type » renvoie directement à la démarche scientifique dont semble se prévaloir ici O. Audouard. Le type renvoie en 1870 à la vogue des typologies, des classifications du corps social, inaugurées par Honoré de Balzac dans sa *Comédie humaine*. La démarche de typologisation est fondamentalement scientifique, puisque H. de Balzac s'appuie sur les classifications des êtres vivants en espèces opérées par les naturalistes Buffon puis Geoffroy St-Hilaire, cette démarche correspond à l'induction : généraliser à partir d'occurrences du réel. Les types sociaux sont en vogue au XIX^e siècle, comme le montrent le succès des *Portraits parisiens* de Charles Yriarte, publiés en 1865 chez E. Dentu sous le pseudonyme du Marquis de Villemer, dont la suite, *Nouveaux portraits parisiens*, est publiée en 1869. Ces portraits sont tout à fait génériques, il s'agit bien d'évoquer des espèces sociales parisiennes, sans aucune forme d'individualisation. Or, on perçoit rapidement une tension entre généralité, type, et particularité, individu, et ce même chez Charles Yriarte : lorsqu'il publie ses *Portraits cosmopolites* en 1870, il s'agit de portraits de célébrités publiés antérieurement dans la presse, mais sa préface renvoie ces individus à des types : « la galerie est bigarrée un pontife, des maréchaux, un dictateur, des poètes, des artistes et, pour jeter un ton rose, une femme illustre voyageur et écrivain cosmopolite ».¹³² En faisant de J. Barbey d'Aurevilly un « type », O. Audouard entend rendre à son adversaire la monnaie de sa pièce, puisque ce dernier n'a cessé de discourir sur le « type » des bas-bleus, à qui il consacre d'ailleurs un article publié dans les *Ridicules du temps* (1883), la publication dans ce recueil marque l'appartenance des bas-bleus à un système du ridicule que met au jour et analyse J. Barbey d'Aurevilly. Si les bas-bleus sont un type, alors le « Barbey » en est également un. Lui qui se veut original, il est le type, le modèle, de l'original. De manière paradoxale, c'est par son originalité même qu'il devient un type : « M. Barbey d'Aurevilly est une des individualités parisiennes les plus accentuées, un vrai type », ce qui montre un glissement sémantique du « type » comme modèle et canon au « type » comme somme de traits saillants, personnage. Il y a une articulation entre le général et le particulier, ou plutôt une association entre le type et l'individu J. Barbey d'Aurevilly.

¹³² C. Yriarte, *Les Portraits cosmopolites*, 1870, p. VI.

Cette association permet à O. Audouard d'envisager son adversaire à distance, comme un personnage plutôt que comme un individu à part entière. A O. Audouard naturaliste correspond un J. Barbey d'Aurevilly naturalisé. Cette typologisation de J. Barbey d'Aurevilly est permise par la structure énonciative de la conférence, qui fait de lui un objet du discours d'O. Audouard, une tierce personne et non plus son destinataire.

L'introduction d'une distance critique qui découle de l'élaboration du type J. Barbey d'Aurevilly permet d'introduire une forme d'objectivité. Cette objectivité joue un rôle fondamental dans l'ethos que construit O. Audouard : il s'agit de sortir d'un débat vu comme passionné et intéressé pour entrer dans un débat d'idées, il s'agit de quitter un contre-ethos de femme susceptible et gouvernée par ses affects pour gagner celui d'une personne rationnelle et dont l'auditoire ne peut que partager les conclusions. Dans le portrait qu'elle fait de J. Barbey d'Aurevilly, O. Audouard doit tout à la fois faire preuve de bonne foi et d'objectivité et amener son auditoire à prendre position contre son adversaire. Dès lors, O. Audouard observe la stratégie suivante : la citation de passages particulièrement saisissants voire choquants de J. Barbey d'Aurevilly et l'élaboration d'un portrait balancé, dépassionné, où l'évocation de ses qualités permet de mieux dénoncer ses défauts. La première qualité qu'O. Audouard reconnaît à J. Barbey d'Aurevilly est d'être un écrivain talentueux et reconnu : « j'ai lu tous ses ouvrages qui sont bien difficiles à trouver (ce qui prouve qu'ils ont été goûtés et appréciés) » ; « c'est une vigoureuse nature d'écrivain, son esprit est vif, primesautier, son style énergique, coloré, fantaisiste » ; « si son talent de critique et d'auteur ne l'avait déjà rendu célèbre, la haine qu'il a vouée aux bas-bleus suffirait pour le sauver de l'oubli ». Outre le succès littéraire, O. Audouard rappelle la position sociale de son adversaire et sa maîtrise des codes de la bonne société : « bien né, homme du meilleur monde, il en a le langage et le ton ». Enfin, elle insiste sur la fausse méchanceté de J. Barbey d'Aurevilly, ce serait par goût du bon mot et non par cruauté qu'il s'autorise tant de pointes : « mais le fiel est bien plus au bout de sa plume qu'au fond de son esprit » ; « En tout cas, j'ajouterai que, malgré ce que je dis de ses œuvres, elles ne me sont nullement antipathiques. L'auteur a toutes les qualités d'un esprit original, et j'aime assez la phrase méchante quand je sens que le cœur est bon. »

En lui ôtant ainsi le mobile de la cruauté, elle commence son entreprise de dégradation : la cruauté a quelque chose de noble qui est absent des émotions puériles qu'elle prête à J. Barbey d'Aurevilly :

Oh ! le bas-bleu le fait bondir, la haine qu'il lui porte est irréconciliable, c'est un sujet qui le grise, qui lui monte à la tête et lui fait perdre toute mesure. Dans cette ivresse, les phrases viennent comme elles peuvent, souvent grossières, quelquefois contradictoires, et elles manquent leur effet par leur exagération même.

Dans l'ensemble de la conférence se multiplient les termes renvoyant aux émotions et surtout au manque de maîtrise de ces émotions : « il déteste », « ses antipathies », « le met hors de lui », « un des grands chagrins de sa vie », « ce qu'il attaque le plus », « qu'il a en horreur et qu'il accable de son mépris », « cette kyrielle d'injures », « fustiger ». Par ce procédé, O. Audouard développe le contre-ethos qu'elle esquissait dans sa première réponse : J. Barbey d'Aurevilly est un homme puéril qui ne maîtrise ni ses émotions ni son langage. Ce contre-ethos est particulièrement intéressant puisqu'il fait pendant au contre-ethos que J. Barbey d'Aurevilly construit pour elle, à savoir celui d'une femme susceptible, vaniteuse et infantile. De même, alors que J. Barbey d'Aurevilly la renvoie à son accusation de manquer de logique, elle cherche à montrer qu'il manque de logique. Ce contre-ethos montré naît de la situation énonciative dialogique mise en place par les citations :

« De plus elle a été une faible femme qui est morte de sa faiblesse ». Voilà une phrase qui vaudrait à M. d'Aurevilly une réplique véhémement si Mme de Staël pouvait parler. Mais ce qui lui vaut la tendresse de M. d'Aurevilly, ne nous y trompons pas, c'est qu'elle était chrétienne !

« La femme, dit-il, pour être plus femme chez Mme de Staël, était chrétienne, protestante de naissance, elle était catholique de cœur, d'âme et d'imagination, elle a senti monter en elle les flammes d'or du sentiment religieux. »

Elle était catholique ! toute la question est là. Soyez catholique et vous aurez du génie, fussiez-vous même une faible femme ! Lorsqu'il parle de Mme Sand, M. d'Aurevilly nous dit : « Nous sommes en pleine décadence ; ce qui le prouve, c'est qu'il y a des hommes assez lâches pour reconnaître du génie à Mme Sand, *comme si une femme pouvait avoir du génie !* du talent peut-être, et encore ! ».

O. Audouard met en tension les deux propositions de J. Barbey d'Aurevilly : *les femmes ne peuvent pas avoir de génie* et *Mme de Staël, une vraie, femme, avait du génie*¹³³, et montre leur incompatibilité logique.

Cette critique du manque de logique de J. Barbey d'Aurevilly débouche sur la constatation du caractère fondamentalement paradoxal de son adversaire, qui ne cesse de vouloir concilier piété catholique et immoralité :

Mais alors comment concilier cette piété, cette dévotion, avec les dévergondages d'une imagination qu'on croirait nourrie dans les bas fonds d'une société en décadence. [...] On dirait qu'il y a un combat intérieur, une lutte incessante entre cette âme appartenant à Dieu, et cette folle du logis qui n'accepte aucun frein.

Mais le compromis est bientôt fait, et pour mettre d'accord le spirituel avec le temporel, Tartufe apparaît et dit : « Si je dépeins la volupté avec tant d'entrain et de feu, ce n'est que pour en éloigner les âmes chastes. »

¹³³ Sur la notion de génie féminin chez J. Barbey d'Aurevilly, voir C. Planté, « « Une poète, cette chose si rare » : Barbey d'Aurevilly critique des femmes poètes », dans *Barbey d'Aurevilly en tous genres*, 2010.

Les contradictions produites dans l'esprit de M. Barbey d'Aurevilly par ces deux courants d'opinion font des ouvrages de cet écrivain un mélange de sacré et de profane, d'amour divin et de matérialisme, qui ne manque pas d'un certain piquant, mais qui, s'il faut en croire le curé de ma paroisse, est d'une morale fort peu orthodoxe.

Or, cette tension est au cœur de toute l'esthétique aurevillienne, et l'auditoire d'O. Audouard ne peut qu'adhérer à son propos.

Nombreux sont les éléments que J. Barbey d'Aurevilly reprochait à O. Audouard qu'elle parvient à lui renvoyer : tout d'abord, nous l'avons dit, le manque de logique, le caractère emporté, mais aussi l'hypocrisie (« je suis tentée de croire que ces mots mal sonnants ne coûtent pas autant à M. d'Aurevilly, qu'il semble le dire ») et la susceptibilité (« est-ce cela qui froisse la susceptibilité de M. d'Aurevilly »). Pour autant, il y a un élément dans le contre-ethos que construit O. Audouard qui ne peut pas lui être retourné, c'est le conservatisme de J. Barbey d'Aurevilly : « tranchons le mot : M. Barbey d'Aurevilly est franchement rétrograde, il tient au moyen âge par ses idées politiques et religieuses ». Ce conservatisme est d'ailleurs sans cesse brandi par J. Barbey d'Aurevilly, tandis qu'il s'insurge contre la modernité dont O. Audouard est un des représentants.

2. O. Audouard, avocat des bas-bleus

Nous l'avons dit, l'un des principaux intérêts de la structure dialogique est de servir une démonstration logique visant à décrédibiliser J. Barbey d'Aurevilly par des faits objectivement constatés, les citations. Mais si nous quittons la scène de l'expérience scientifique pour la scène du tribunal, cette structure dialogique est alors un moyen d'exhiber des preuves à charge. Il s'agit d'une défense des bas-bleus plutôt que d'une accusation de J. Barbey d'Aurevilly, comme le terme « réquisitoires », qui fait référence à l'accusation, le montre. Autre indice qui signale le glissement vers la scène d'un tribunal, les termes juridiques « plaider », « circonstances atténuantes » et « avocat » qu'emploie O. Audouard à la fin de ce qui s'apparente à une péroraison :

J'espère que M. J. Simon voudra bien plaider les circonstances atténuantes.
Mesdames et messieurs, si je n'ai pas gagné ma cause, ce n'est pas, croyez-le bien, qu'elle ne soit pas excellente, c'est par la seule raison que la meilleure des causes peut être compromise si elle n'est pas plaidée par un bon avocat or, je n'ai guère cette prétention.

Le choix de la scène du tribunal est évidemment lié à la disposition scénique de la conférence que rappelle Charles Yriarte dans son article : scène où monte O. Audouard, chaises tournées vers elle, importance numérique du public, théâtralité des gestes d'O. Audouard... Plus loin, ce choix est lié à l'ethos que se construit O. Audouard, elle se fait

ici l'avocate des bas-bleus, il lui faut dès lors produire une plaidoirie, et même un plaidoyer efficace.

Il ne s'agit pas pour O. Audouard de se défendre personnellement, mais de produire un ethos de bonne avocate des bas-bleus pour que l'ensemble de sa défense soit entendue. Pour la première fois dans la polémique, O. Audouard n'est pas elle-même en cause. Son ethos se modifie en conséquence : il n'y a plus aucune référence à son âge ou à son honneur, tout son ethos s'articule autour de deux éléments : ses qualités d'oratrice et son appartenance au groupe des bas-bleus et plus largement des femmes. Cet ethos d'avocate efficace des bas-bleus est donc composé de deux sous-ethè distincts, que nous pourrions appeler hypo-ethè : l'hypo-ethos de la bonne oratrice, et l'hypo-ethos de la bas-bleu. Tout d'abord, son hypo-ethos de bonne oratrice est montré à travers le lieu de la *captatio benevolentiae* : O. Audouard multiplie les marques de la P1 en les attachant à un ethos de modestie et de franchise : « comme les femmes sont curieuses, je me demandais bien des fois quel pouvait être l'idéal de M. Barbey d'Aurevilly » ; « s'il faut en croire le curé de ma paroisse ». De plus, elle cherche à mettre en place une forme de connivence avec son public, en utilisant notamment la P4 : « Mme Sand, notre grande et illustre Mme Sand » ; « lorsqu'il parle de Mme Sand, M. d'Aurevilly nous dit... » ; « Mme Sand, pour devenir le grand écrivain que nous connaissons... ». Cette utilisation de la P4 est un moyen d'explicitier le fait qu'O. Audouard et son auditoire partagent une même culture, habitent dans un même espace-temps, où George Sand est une écrivaine reconnue et où J. Barbey d'Aurevilly est un journaliste notoire. Outre cette connivence, O. Audouard met en discours la situation d'énonciation en s'adressant directement à son public, par de nombreuses questions rhétoriques, par des adresses :

Dites-moi franchement, messieurs, ne croyez-vous pas que si nos savants, nos hommes de génie, nos grands littérateurs, avaient été élevés de la sorte, ils seraient restés de simples médiocrités, et ne seraient jamais arrivés à ces hauteurs dont vous êtes si fiers ?

C'est l'ennui qui porte les femmes à lire vos romans, messieurs !
Et voici l'esprit de vos ouvrages et de vos œuvres théâtrales.

Elle s'adresse également à un J. Barbey d'Aurevilly qui est physiquement absent, elle le fait passer de tierce personne, objet du discours, à interlocuteur fictif, afin d'appuyer ses assertions et de mettre en scène la polémique : « mais je ferai observer à M. Barbey d'Aurevilly que la haine corse qu'il paraît avoir vouée à un des grands écrivains de la France donne une mauvaise opinion de son sentiment littéraire » ; « Que désirez-vous de plus M. d'Aurevilly. Qu'elle soit damnée dans l'autre monde ? ». Ces adresses s'insèrent dans le système dialogique citatif qu'elle met en place et en sont un prolongement, une mise en valeur de ce système. Dans le deuxième mouvement de la conférence, la

structure dialogique s'ouvre à d'autres discours que celui de J. Barbey d'Aurevilly : « quelqu'un a dit, un jour, cédant sans doute au désir de faire une phrase.... » ; « il en est de même de cette seconde phrase... ». O. Audouard tente alors de démontrer un lieu commun, celui qu'une bonne mère ne peut être instruite. Pour cela, son hypo-ethos de bonne oratrice s'infléchit, il se fait plus saillant, plus énergique : elle multiplie les questions rhétoriques, emploie le présent gnomique, les parallélismes de construction et les formules :

Tout homme appartenant à la classe aisée peut apprendre ce qu'il veut.
Toutes les branches des connaissances humaines sont mises à sa portée.
S'il reste un ignorant, s'il n'arrive qu'à la médiocrité, c'est que vraiment il n'avait aucun genre de génie en lui.
Mais pour la femme, il n'en est certes pas ainsi ; tout conspire contre elle : la maintenir dans l'ignorance est le système d'éducation le plus répandu.

Elle multiplie également les références culturelles partagées par son auditoire, références qui appartiennent soit à la culture générale (Molière, Galilée, La Bruyère) soit à l'actualité des années 1869 – 1870 : Rosa Bonheur, Émile Ollivier, Jules Simon..., toujours dans le but de se positionner en oratrice experte.

Le deuxième pan de l'ethos qu'elle construit dans cette conférence se fonde sur son appartenance au groupe des bas-bleus, dont elle se fait ici l'avocate, et plus largement des femmes, pensées en une classe à part entière, opposée aux hommes. C'est d'ailleurs pour cela qu'O. Audouard s'adresse dans sa conférence aux membres masculins de son auditoire (« messieurs ») alors même que la formule de péroraison montre un auditoire mixte (« mesdames et messieurs ») : ce sont les hommes qu'il s'agit de convaincre. Il faut alors voir que le débat s'élargit : si la polémique opposait à l'origine O. Audouard à J. Barbey d'Aurevilly, la conférence substitue le groupe bas-bleus à O. Audouard, puis finit par élargir à la dichotomie femmes / hommes, dans l'éducation et dans le génie : « Il existe un génie masculin. Il existe un génie féminin ». Dans ce procédé d'élargissement, O. Audouard a toujours le soin de se situer et de s'inscrire dans les groupes bas-bleus et femmes, par l'utilisation de la P4 :

Nous donner des airs d'homme ! Nous y perdriions trop pour y songer. Vouloir vous ressembler ? Oh non, par exemple !
Copier ce style, correct si l'on veut, mais manquant à coup sûr de tact, de mesure et de bon goût, quelle est la femme qui y songe ? Pas une seule, croyez-le bien. Certes, j'en conviens, une femme *hommassée*, c'est aussi laid qu'un homme efféminé. Chacun doit rester dans le rôle que la nature lui a assigné.
Mais, quant à prétendre que les femmes qui prennent la plume sortent de leur sexe et n'aspirent qu'à s'élever à la hauteur des hommes, vous êtes dans l'erreur. Nous ne songeons ni à changer de sexe ni à égaler les hommes en hauteur : nous nous contentons de les dépasser en modestie.¹³⁴

¹³⁴ Cf annexes, paragraphe 83.

Quand elle s'adresse aux bas-bleus, l'utilisation de l'ironie, perceptible dans le décalage entre « crime irrémissible » et « trempé leurs doigts roses dans de l'encre » montre son allégeance à la cause des bas-bleus et rappelle qu'elle aussi a « trempé [ses] doigts roses dans de l'encre » :

Pauvres bas-bleus, tremblez ; si jamais un pape [infaillible] nous ramenait à la sainte inquisition, vous pouvez être sûres que M. Barbey d'Aurevilly en sera, et qu'il ne manquera pas de faire brûler sur un bûcher toutes les femmes qui auront commis le crime irrémissible d'avoir trempé leurs doigts roses dans de l'encre.¹³⁵

L'insertion d'O. Audouard dans le groupe des femmes se fait également de manière un peu plus patente, mais ce positionnement s'articule à des proclamations de bon sens et de bonne foi :

Certes, ni la personnalité de Mme Sand, ni son immense talent ne sauraient être atteints par des attaques aussi injustes que peu courtoises, et je sais qu'il serait presque ridicule de ma part de vouloir y répondre. Mais comme femme, j'ai bien le droit de protester contre ce reproche d'immoralité que lui adresse notre critique en démente. Non, le drame de *l'Autre* n'est pas immoral, je dirai plus, et ici c'est ma conscience qui parle, dans cette œuvre, Mme Sand s'est élevée à la plus haute, à la plus pure des morales, la morale chrétienne et divine.¹³⁶

Le féminin n'est pas ici rangé du côté du mineur et du subjectif, mais bien du côté de l'autre moitié de l'humanité. Se déclarer femme et bas-bleu n'est pas un aveu d'infériorité pour O. Audouard mais la revendication d'une appartenance à un ordre radicalement différent, complémentaire donc égal :

L'esprit féminin se distingue par le tact, le sens droit, par la finesse d'aperçu, la vivacité d'impression, par la sensation et l'instantanéité.
Le style féminin a plus de finesse, de touché, plus de délicatesse, plus de chatterie que celui de l'homme. En revanche, l'esprit masculin a plus de profondeur et de persistance.
Le style masculin est plus correct et mieux ordonné.
Mais c'est précisément parce que ces deux génies diffèrent entre eux que l'on doit en induire qu'ils ont l'un et l'autre, leur place marquée dans la nature, et qu'il serait de mauvaise économie humaine de vouloir en étouffer un au profit de l'autre, car ce serait se priver d'une valeur dont on ne peut contester l'importance.¹³⁷

Ici, O. Audouard s'appuie sur une partition des genres qui recouvre un dimorphisme sexuel largement diffusé au XIX^e siècle, qui s'oppose à l'ancien paradigme qui établit une identité sexuelle : « pendant des millénaires s'était imposée comme un lieu commun l'idée que les femmes avaient les mêmes parties génitales que les hommes si ce n'est que, suivant les mots de Némésius, évêque d'Emèse au IV^{ème} siècle, « les leurs sont à l'intérieur du corps, non pas à l'extérieur ».¹³⁸ Ce nouveau paradigme en revanche pense les deux sexes comme radicalement différents, il essentialise les genres. De là, les femmes sont renvoyées à une fonction reproductive, ce que Jules Michelet formule

¹³⁵ Cf annexes, paragraphe 60.

¹³⁶ Cf annexes, paragraphe 74.

¹³⁷ Cf annexes, paragraphe 86.

¹³⁸ T. Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, p. 17.

ainsi : « la femme *est* une matrice », ¹³⁹ ce qui laisse aux hommes le domaine du cultivé et du pensé :

Si l'homme est un cerveau et la femme un utérus, alors la relation entre les sexes se définit d'après la relation entre l'humanité et la nature telle que se la représente cette fin de siècle : d'un côté, l'esprit, infiniment puissant, de l'autre la matière, infiniment malléable, le premier exerçant sur la seconde un pouvoir absolu. ¹⁴⁰

C'est à partir de ce paradigme que les féministes du XIX^e siècle ont dû penser l'égalité, qui passe alors par la revendication d'une complémentarité des genres et par une revalorisation du féminin. Ainsi, Joan W. Scott montre que Jeanne Deroin, féministe des années 1850, revendique « la différence irréductible des femmes, la nécessaire complémentarité des sexes, la vision, d'inspiration religieuse, d'une régénération sociale accomplie par la bienveillante influence de la mère. » ¹⁴¹ Ce paradigme fait partie d'un dilemme mis en évidence par C. Planté dans *La Petite sœur de Balzac* : « écrire comme un homme, écrire comme une femme ». ¹⁴²

Si O. Audouard tente de penser le rapport des genres dans les termes essentialistes de son époque, c'est pour opérer un retournement et exiger le droit d'exister dans la sphère publique et la reconnaissance du génie féminin. C'est évidemment en tant que femme et que journaliste qu'elle prend la parole, mais aussi en tant que conférencière. La conférence que donne O. Audouard est un point d'orgue de la polémique, elle embrasse ici pleinement un ethos de porte-parole et d'avocate qu'elle ne faisait qu'esquisser dans sa première réponse à J. Barbey d'Aurevilly, elle s'émancipe du *Gaulois* et du *Figaro* pour soutenir elle-même sa prise de parole. Dès lors, la conférence dépasse la simple réponse à son adversaire, elle existe en des termes propres. En s'émancipant, en embrassant une parole pleinement politique, elle contribue à modifier son personnage public, et Charles Yriarte perçoit cette modification : « Mme Olympe Audouard, d'abord écrivain léger, puis écrivain démocratique et orateur du droit des femmes; rend volontiers ses oracles. » ¹⁴³

A l'issue de cette conférence, un statu quo semble se dessiner : les deux protagonistes campent sur leurs positions, J. Barbey d'Aurevilly en antimoderne nostalgique de l'Ancien régime, O. Audouard en femme bas-bleu moderne et libérale.

¹³⁹ J. Michelet, *Journal*, 1849, cité par A. Maugue, « Littérature antiféministe et angoisse masculine au tournant du siècle », 1999, p. 73.

¹⁴⁰ A. Maugue, « Littérature antiféministe et angoisse masculine au tournant du siècle », 1999, p. 74-75.

¹⁴¹ J. W. Scott, *La Citoyenne paradoxale*, 1998, p. 126.

¹⁴² C. Planté, *La Petite sœur de Balzac*, 2015, p. 181.

¹⁴³ C. Yriarte, *op. cit.*

Leurs échanges cessent, mais l'antagonisme des deux adversaires est de temps à autres réactivé par la presse, ainsi peut-on lire dans le *Figaro* le 11 mai 1870 :

– Si ma charmante ennemie madame Olympe Audouard voulait m'écouter, disait l'autre soir Barbey d'Aurevilly, je lui donnerai un bon conseil.
Qu'elle mette le *Droit des femmes* en vaudeville et le fasse jouer au Palais-Royal sous ce titre prédestiné :
« *Le plus heureux des droits !* »¹⁴⁴

ou dans le *Tintamarre* le 3 juillet 1870 :

On annonce comme certain le mariage de M. Barbey d'Aurevilly avec Mme Olympe Audouard.
La noce aura lieu, dit-on, aux Frères Provençaux, et les époux se mangeront le nez au dessert.¹⁴⁵

En dehors de l'aspect strictement humoristique de ces deux brèves, il faut y voir la constitution d'un couple ennemi fondé par l'opposition médiatique, littéraire et politique. Ce couple ennemi est arrivé à un certain équilibre des forces et cherche dorénavant à se maintenir, pour pouvoir continuer à exister dans cette sphère littéraire et politique où tous deux faisaient à l'origine figure de marginaux. A travers cette polémique, ils parviennent à polariser l'opinion publique – comme le nombre de personnes venues à la conférence le montre –, à gagner en renommée et à agir sur leur personnage public.

¹⁴⁴ *Le Figaro*, 11 mai 1870, p. 2.

¹⁴⁵ *Le Tintamarre*, 3 juillet 1870, p. 4.

CONCLUSION

La fin de cette polémique, cet équilibre trouvé dans l'antagonisme d'O. Audouard et de J. Barbey d'Aurevilly semblent contredire la définition commune du polémique : il n'est pas ici question de réduire l'adversaire à néant, de marquer un avantage certain et définitif sur lui, puisque le titre même d'ennemi-e donné à l'adversaire vaut reconnaissance d'une certaine valeur, de l'appartenance à un même monde. Ici, la présence de l'autre comme contre-modèle, comme antagoniste est nécessaire pour se positionner et exister : J. Barbey d'Aurevilly est l'antimoderne d'O. Audouard, O. Audouard est le bas-bleu de J. Barbey d'Aurevilly. L'équilibre de cette tension qui les oppose semble se maintenir, puisque aucun des deux ne ré-engage la polémique. Au contraire, elle fait l'objet d'un processus de mémorialisation, elle est construite comme un moment important dans la vie littéraire et mondaine des deux protagonistes qui y font référence ou s'appuient sur elle par la suite. Ainsi, le portrait qu'O. Audouard consacre à J. Barbey d'Aurevilly dans ses *Silhouettes parisiennes* reprend le texte de sa conférence¹⁴⁶, parfois mot à mot :

...il empoigne le lecteur par la forme et par la phrase, sinon par l'idée. L'emphase et la prétention sont les écueils de ces natures-là. [...] mais le fiel est, je crois, au bout de la plume et non dans le cœur.¹⁴⁷

Quant elle écrit ses *Silhouettes parisiennes*, O. Audouard est devenue une adepte du spiritisme et le portrait qu'elle fait de son adversaire en est marqué. En effet, elle cherche à retracer les différentes personnes qu'il a été avant sa réincarnation en J. Barbey d'Aurevilly et les conclusions qu'elle tire de ses observations le feraient sans doute frémir :

Eh bien ! Cet amour des dentelles, cette manie de se faire remarquer, cette science dans l'art de se faire une figure sont trois défauts féminins. Il doit par conséquent avoir été femme dans une de ses existences antérieures.

Seconde preuve : il est acerbé et malveillant pour les femmes. Nul n'ignore que la femme est de nature méchante pour la femme.

Quelle femme a-t-il été ?

Quelles sont les femmes qui ont en horreur les femmes qui arrivent, par les arts ou par la littérature, à une certaine renommée ?

Les Laïs, les vendeuses d'amour ont une haine d'instinct pour les femmes arrivant par leur travail, pour les femmes supérieures par leur intelligence. Les femmes écrivains font à M. Barbey d'Aurevilly le même effet que l'eau produit au chien malade de la rage. Il l'a écrit. Elles l'obsèdent, l'excèdent et l'exaspèrent. Ceci semble indiquer qu'il a été une belle impure, en Grèce ou à Rome.¹⁴⁸

¹⁴⁶ Cf paragraphe 51.

¹⁴⁷ O. Audouard, *Silhouettes parisiennes*, p. 95.

¹⁴⁸ *Idem*, p. 71-72.

Non contente de traiter J. Barbey d'Aurevilly de femme, elle fait de lui une prostituée antique, retournant contre lui toutes les accusations d'immoralité qu'il porte contre George Sand dans sa critique de *L'Autre*.

Quant à J. Barbey d'Aurevilly, il fait référence à O. Audouard dans l'introduction de ses *Bas-bleus*, « Du bas-bleuisme contemporain », publiés dans le cinquième tome de son recueil *Des œuvres et des hommes* :

...bien avant les publications de Olympe Audouard, qui demande même des droits politiques, Mme Audouard, la plus avancée des révolutionnaires féminines ; la Marat couleur de rose du parti, et que je ne tuerais pas dans sa baignoire ; bien avant toutes ces tentatives animées dont ont pu rire quelques esprits aristophanesques, quelques attardés dans leur temps, qui ont encore dans le ventre de l'ancien esprit français, car nous portons malgré nous en nos veines quelque chose des mœurs de nos pères, l'idée d'égalité, qui pénètre tout, avait pénétré la perméable substance de l'esprit des femmes, et traversé, sans grande peine, la pulpe de pêche de ces cerveaux.¹⁴⁹

Si J. Barbey d'Aurevilly fait une place à O. Audouard dans sa préface des *Bas-bleus*, c'est parce qu'elle est pour lui le type du bas-bleu, la « plus avancée des révolutionnaires féminines », il entérine ainsi sa position d'antagoniste. La reproduction de ses deux articles, du 2 septembre et du 16 septembre 1869, dans le recueil *Polémiques d'hier* concourt au processus de mémorialisation de cette polémique.

Si ce processus de mémorialisation tend à figer les éthés construits dans cette polémique (sauf quelques exceptions notables : le contre-ethos de prostituée que construit O. Audouard dans les *Silhouettes parisiennes*), c'est parce que ces éthés n'ont cessé de se reconfigurer pendant la polémique, leur analyse a fait apparaître leur dynamisme fondamental. En effet, chaque ethos évolue au sein de la polémique, suivant un constant repositionnement des protagonistes. Ainsi, J. Barbey d'Aurevilly se voit contraint d'abandonner le contre-ethos de la femme trop âgée pour celui de la femme mûre, encore digne de recevoir des marques de galanterie. Plus loin, le dynamisme de l'ethos est perceptible au sein d'un même texte, un même texte propose une évolution de l'ethos, ce qui interroge le singulier habituellement employé, « ethos ». Chaque texte du corpus construit en effet un ethos complexe, qui évolue et qui fait appel à plusieurs rôles, plusieurs éléments éthiques pré-discursifs, comme ceux de la vieille femme, du bas-bleu, du jeune homme inconséquent, du dandy. Cet ethos complexe construit dans chaque texte n'est pas une simple juxtaposition d'éléments éthiques, de rôles, il recouvre des éléments contradictoires. Ainsi, J. Barbey d'Aurevilly construit un ethos tout à fait paradoxal en affirmant une volonté de se conformer à une norme de mesure que semble

¹⁴⁹J. Barbey d'Aurevilly, *Les Bas-bleus*, 1878, p. XIV.

lui imposer O. Audouard, tout en minant cette norme par le retour de sa démesure, ce qui permet de faire cohabiter un gage de bonne foi (J. Barbey d'Aurevilly consent à obéir à O. Audouard) et une marque de franchise et de spontanéité (J. Barbey d'Aurevilly ne peut refréner sa véhémence sans être hypocrite). Outre le caractère paradoxal que peut prendre un ethos complexe, le terme « ethos » aplanit la construction qui est opérée par les polémistes. Ainsi, lorsque O. Audouard construit son ethos de bonne avocate des bas-bleus dans sa conférence, elle fait fonctionner ensemble en réalité deux rôles éthiques pré-discursifs, celui de bon avocat et celui de bas-bleu. Dans la mesure où ces deux rôles sont liés à des marques textuelles et scéniques qui leur sont propres, où ils sont incorporés dans un ensemble plus vaste, ils fonctionnent à la fois comme ethos et comme partie d'un ethos plus vaste. C'est pourquoi le terme « hypo-ethos » a été proposé : il permet de rendre perceptible la structure, la construction que recouvre l'ethos et de le distinguer de l'ethos principal ou complexe.

Finalement, si c'est l'ethos qui a été au centre des analyses effectuées, force est de constater que l'ensemble des stratégies discursives d'O. Audouard et de J. Barbey d'Aurevilly ont été évoquées : l'ethos ne saurait se comprendre et s'analyser sans son contexte. Ainsi, le contre-ethos de vieille femme que construit J. Barbey d'Aurevilly dans son premier article ne peut pas être compris si l'on ignore la différence d'âge qui sépare les deux protagonistes, si l'on ignore comment l'âge des femmes est considéré au XIX^e siècle, si l'on ignore enfin comment O. Audouard habituellement traite de ce point là.

Les analyses ici conduites ouvrent alors la piste suivante : cette polémique a suffisamment de matière pour mettre en évidence les ethè, leur construction et leur évolution. Mais dans le mouvement de contextualisation qui a ici prévalu, il serait intéressant d'analyser l'ethos dans l'ensemble de l'œuvre d'O. Audouard et son évolution, selon qu'elle prend de l'âge, de l'assurance, qu'elle gagne en renommée, qu'elle devient spirite, ainsi que selon le contexte discursif : récits de voyage, polémiques, mémoires, articles...

SOURCES

[Publication de mariage : Henri Alexis Audouard et Félicité Olympe Jouval], Apt, 31 mars 1850.

Archives du Vaucluse.

<<https://www.filae.com/v4/genealogie/SearchResults.mvc/ViewerOSD?IsOnlyForPayingUser=True&StartPageIndex=0&NumberResults=7&IdActe=a8bb0a07-17df-4e71-9116-a3c2d9bbf864&IdPerson=2&FirstName=Felicit%C3%A9%20Olympe&LastName=Jouval&Source=Archives%20du%20Vaucluse&IsFree=False&Category1=208&BaseTyp>>

AUDOUARD, Olympe, « Avant-propos », *Le Papillon n°13*, Paris, [s.n.], 10 janvier 1861.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5439868x>>

DUPIN, André, *Discours de M. le Procureur général Dupin sur le luxe effréné des femmes à l'occasion d'une pétition contre la prostitution*, 23 juin 1865, Paris, E. Dentu, 1865.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6429157n>>

AUDOUARD, Olympe, *Guerre aux hommes !*, Paris, E. Dentu, 1866.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k859715q>>

AUDOUARD, Olympe, *Lettre à M. Haussman préfet de la Seine*, Paris, impr. de Balitout, Questroy et C^{ie}, 1868.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5468153k>>

Le Gaulois n°255, Paris, [s. n.], 16 mars 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519390r>>

TARBÉ, Edmond, « M. Barbey d'Aurevilly », *Le Gaulois* n°393, Paris, [s.n.], 2 août 1869, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519529c>>

Le Figaro n°234, Paris, Figaro, 23 août 1869, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271591c>>

MILLAUD, Albert, « Réponse à Madame Olympe Audouard », *Le Figaro* n°240, Paris, Figaro, 29 août 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271591c>>

Le Gaulois n°421, Paris, [s.n.], 30 août 1869.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519557n.item>>

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, « Histoire contemporaine. Le duel tombé en quenouille », *Le Gaulois* n°424, Paris, [s. n.], 2 septembre 1869, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519560b>>

cité dans BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Polémiques d'hier*, Paris, Albert Savine, 1889, p. 275-284.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k81020g>>

Le Figaro n°245, Paris, Figaro, 03 septembre 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271602z>>

« Lettres de Faust à Marguerite », *Le Tintamarre*, Paris, [s. n.], 05 septembre 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56711854>>

Le Gaulois n°432, Paris, [s. n.], 10 septembre 1869, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519568c>>

La Presse, Paris, [s. n.], 10 septembre 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5130986>>

AUDOUARD, Olympe, « A Monsieur Barbey d'Aurevilly, en réponse à son article " Le duel tombé en quenouille " », *Le Gaulois* n°437, Paris, [s. n.], 15 septembre 1869.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519573t>>

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Le Gaulois* n°438, Paris, [s. n.], 16 septembre 1869.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5195746>>

cité dans BARBEY D'AUREVILLY, Jules, *Polémiques d'hier*, Paris, Albert Savine, 1889, p. 285-294.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k81020g>>

Le Figaro n°259, Paris, Figaro, 17 septembre 1869, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271622n>>

JOB [ONFROY DE BREVILLE, Jacques], « Vengeance de femme », *L'Eclipse* n°88, Paris, [s. n.], 26 septembre 1869, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1067486w>>

Le Gaulois n°454, Paris, [s. n.], 02 octobre 1869, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k519590c>>

AUDOUARD, Olympe, « Ma biographie », *La Chronique illustrée*, Paris, [s.n.], 31 octobre 1869, p. 2-3.

BNF : MICR D-249

Le Figaro n°306, Paris, Figaro, 03 novembre 1869, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271669p>>

Le Figaro n°315, Paris, Figaro, 12 novembre 1869, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271678n>>

CESENA, Amédée (de), « La Petite Némésis en volume », *Le Figaro* n°316, Paris, Figaro, 13 novembre 1869, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56711854?rk=21459;2>>

« Présidence de Joseph Citrouillard », *Le Tintamarre [supplément gratuit]*, Paris, [s. n.], 26 décembre 1869, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56712041>>

SAINT-ELME, « Société dramatique du boulevard de Clichy », *Le Tintamarre*, 2 janvier 1870, p. 5.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1067302v>>

Le Figaro n°33, Paris, Figaro, 2 février 1870, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271759n>>

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, « Variétés littéraires », *Le Constitutionnel* n° 52, Paris, [s.n.], 21 février 1870, p. 3-4.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6756297>>

Le Figaro n°62, Paris, Figaro, 3 mars 1870, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2717889>>

Le Figaro n°90, Paris, Figaro, 31 mars 1870, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271816f>>

Le Figaro n°94, Paris, Figaro, 4 avril 1870, p. 1.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271820h>>

Le Temps n°3333, Paris, [s.n.], 12 avril 1870, p. 4.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2242378>>

Le Petit Journal n°2658, Paris, [s.n.], 12 avril 1870, p. 4.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k590710p>>

AUDOUARD, Olympe, *M. Barbey d'Aurevilly. Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus. Conférence du 11 avril*, Paris, E. Dentu, 1870.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1130491>>

Le Monde illustré n°679, Paris, [s.n.], 16 avril 1870, p. 3.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6223252k>>

Le Figaro n°131, Paris, Figaro, 11 mai 1870, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k271856t>>

Le Figaro n°138, Paris, Figaro, 18 mai 1870, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2718631>>

Le Tintamarre, Paris, [s. n.], 3 juillet 1870, p. 4.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5670917r>>

HYRIARTE, Charles, *Les Portraits cosmopolites*, Paris, De Lachaud, 1870.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k208114r.pdf>>

VILLEMESANT, Hippolyte de, *Mémoires d'un journaliste. A travers le Figaro*, Paris, E. Dentu, 1873.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k370515>>

AUDOUARD, Olympe, *Gynécologie. La femme depuis six mille ans*, Paris, E. Dentu, 1873.

BNF : R-27119

BARBEY D'AUREVILLY, *Les Bas-bleus*, Paris, V. Palmé, 1878.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k204451t>>

AUDOUARD, Olympe, *Silhouettes parisiennes*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64359405>>

AUDOUARD, Olympe, *Voyage à travers mes souvenirs. Ceux que j'ai connus, ce que j'ai vu*, Paris, E. Dentu, 1884.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1081093>>

[Acte de divorce : Henri Alexis Audouard et Félicité Olympe Jouval], Paris, 23 octobre 1885.

Archives départementales de Paris

<<https://www.filae.com/v4/genealogie/SearchResults.mvc/ViewerOSD?IsOnlyForPayingUser=True&StartPageIndex=0&NumberResults=7&IdActe=63e66703-c261-428d-9fe7-89a9231923a2&IdPerson=1&FirstName=Henri%20Alexis&LastName=Audouard&Source=Archives%20D%C3%A9partementales%20%20Paris&IsFree=False&Category1=0&BaseType=8&IsNewViewer=False&IsFromArchives=False>>

VERHAEREN, Émile, « Barbey d'Aurevilly [nécrologie] », *L'art moderne*, Bruxelles, [s.n.], 28 avril 1889, n° 17, p. 129-131.

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/2008/DL2864764_1889_f.pdf>

[A.A.], « Échos. Un duel tombé en quenouille », *Journal des débats politiques et littéraires* n°252, Paris, [s.n.], 10 septembre 1908, p. 2.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k483173d>>

[Françoise], *Femina* n°257, Paris, [s.n.], 1 octobre 1911, p. 524.

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55059567>>

BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY, Ruth (éd.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1995.

ARISTOTE, *Rhétorique*, M. Dufour (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1991.

BELLANGER, Claude, GODECHOT, Jacques, GUIRAL, Pierre, TERROU, Fernand (dir.), *Histoire générale de la presse française, T. 2 de 1815 à 1871*, Paris, PUF, 1969.

BERTRAND, Mathilde, « "Spirituel histrion" : Jules Barbey d'Aurevilly, journaliste au temps des cabotins », *Médias 19*, 2010, [S. l., s.n.].

<<https://www.medias19.org/index.php?id=1284>> (consulté le 03/01/2017)

CHARANDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

ERNOT, Isabelle, « Olympe Audouard dans l'univers de la presse (France, 1860-1890) », *Genre & histoire*, 2014, n°14, [S.l., s.n.].

<<https://genrehistoire.revues.org/1990>> (consulté le 24/10/2016)

FOX, Robert, « Les conférences mondaines sous le Second Empire », *Romantisme*, 1989, n°65, Paris, Flammarion, p. 49-57.

<https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_65_5598>

(consulté le 24/10/2016)

GUILLET, François, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2007, n°34, [S.l., s.n.].

<<https://rh19.revues.org/1302>> (consulté le 04/02/2017)

HABIB, Claude, *Galanterie française*, Paris, Gallimard, 2006.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (dir.), *Le Discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980.

KLEJMAN, Laurence, ROCHEFORT, Florence, *L'Égalité en marche. Le Féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.

LAQUEUR, Thomas, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

MAINGUENEAU, Dominique, « Retour critique sur l'ethos », *Langage et société*, 2014, n° 149, Paris, Maison des sciences de l'homme, p. 31-48.

<<http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-31.htm>>

(consulté le 24/10/2016)

MANSKER, Andrea, *Sex, Honor and Citizenship in Early Third Republic France*, New-York, Palgrave Macmillan, 2011.

MARRO, Frédérique, *La Croisée des genres dans l'oeuvre de Barbey d'Aurevilly. Écriture romanesque, critique et épistolaire (1851-1865)*, Paris, Honoré Champion, 2016.

MAUGUE, Annelise, « Littérature antiféministe et angoisse masculine au tournant du siècle », *Un siècle d'antiféminisme*, C. Bard (dir.), Paris, Fayard, 1999, p. 69-83.

MONICAT, Bénédicte, « Écritures du voyage et féminisme : Olympe Audouard et le féminisme en question », *The French Review*, 1995, n° 69, Marion, American Association of Teachers of French, p. 24-36.

MURAT, Laure, « L'invention du neutre », *Diogène*, 2004, n° 208, Paris, Presses Universitaires de France, p. 72-84.

<<http://www.cairn.info/revue-diogene-2004-4-page-72.htm>> (consulté le 18/11/2016)

NUÑEZ, Rachel, « Rethinking Universalism. Olympe Audouard, Hubertine Auclert, and the Gender Politics of the Civilizing Mission », *French Politics, Culture & Society*, 2012, n° 30, New York, Berghahn Books, p. 23-45.

<<http://www.berghahnjournals.com/view/journals/fpcs/30/1/fpcs300102.xml?pdfVersion=true>> (consulté le 03/06/2017)

PETIT, Jacques, *Barbey d'Aurevilly. Critique*, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

PINSON, Guillaume, « La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2009, n°30, [S.l., s.n.].

<<http://clio.revues.org/9471>> (consulté le 18/11/2016)

PLANTÉ, Christine, « « Une poète, cette chose si rare » : Barbey d'Aurevilly critique des femmes poètes », *Barbey d'Aurevilly en tous genres*, B. Diaz (dir.), Caen, Presses Universitaires de Caen, 2010, p. 153-168.

PLANTÉ, Christine, *La Petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2015.

PRIMI, Alice, « “Explorer le domaine de l’histoire” : comment les “féministes” du Second Empire conçoivent-elles le passé ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2002, n° 25, Paris, Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle, p. 121-126.

<<https://rh19.revues.org/426>> (consulté le 24/10/2016)

SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne, « Presse, rhétorique, éloquence : confrontations et reconfigurations (1830-1870) », *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIXe siècle*, M.-E. Thérenty, A. Vaillant (dir.), [S.l.], Nouveau Monde, 2004, p. 393-414.

SANCHEZ, Nelly, *Lettres de Camille Delaville à Georges de Peyrebrune 1884-1888*, Brest, Publications du centre d'études des correspondances et des journaux intimes, 2010.

<https://univbrest.fr/digitalAssetsUBO/8/8317_Lettres_de_C._Delaville_a_G._d_e_Peyrebrune.pdf> (consulté le 06/05/2017)

SCHMERTZ, Johanna, « Constructing Essences: Ethos and the Postmodern Subject of Feminism », *Rhetoric Review*, 1999, n° 18, [Abingdon-on-Thames], Taylor & Francis, p. 82-91.

<<http://www.jstor.org/stable/466091>> (consulté le 10/07/2016)

SCOTT, Joan W., *La Citoyenne paradoxale. Les Féministes françaises et les droits de l'Homme*, Paris, Albin Michel, 1998.

SOWERWINE, Charles, « Andrea Mansker, *Sex, Honor and Citizenship in Early Third Republic France* », *Clio*, n°43, 2016, [S.l., s.n.], p. 284-287.

<<https://clio.revues.org/13111>> (consulté le 06/05/2017)

SPANDRI, Francesco, « Barbey d'Aurevilly, *Les Ridicules du temps... démocratique* », *Barbey d'Aurevilly et la modernité. Colloque du Bicentenaire (1808-2008)*, P. Berthier (dir.), Paris, Honoré Champion, 2010, p. 257-269.

FOSS, Sonja K., GRIFFIN, Cindy L., « A Feminist Perspective on Rhetorical Theory. Toward a Clarification of Boundaries », *Western Journal of Communication*, 1992, n° 56, [S.l.], Western States Communication Association, p. 330-349.

<<http://www.sonjafoss.com/html/Foss24.pdf>> (consulté le 13/07/2016)

THÉRENTY, Marie-Eve, « LA chronique et LE reportage : du « genre » (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, 2009, n° 40, Montréal, Département des études des littératures de l'Université de Laval, p. 115-125.

<<http://www.erudit.org/revue/etudlitt/2009/v40/n3/039248ar.html>>
(consulté le 13/07/2016)

WOERTHER, Frédérique, « Aux origines de la notion d'*ethos* », *Revue des études grecques*, 2005, n° 118, Paris, E. Leroux, p. 79-116.

<http://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2005_num_118_1_4607?q=ethos>
(consulté le 24/10/2016)

Usuels

CHARPENTREAU, Jacques, *Dictionnaire de la poésie*, [S.l.], Fayard, 2006.

LAROUSSE, Pierre, *Nouveau dictionnaire de la langue française...*, Paris, Larousse et Boyer, 1863.

<https://books.google.fr/booksid=H60_AAAAcAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false>

POITEVIN, Prosper, *Nouveau dictionnaire universel de la langue française...*, Paris, Reinwald, 1869.

<<https://books.google.fr/books?id=LCpTAAAcAAJ&printsec=frontcover>>

RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009.

Trésor de la langue française informatisé.

<<http://www.cnrtl.fr/definition/>>

ANNEXES

CORPUS DE LA POLÉMIQUE.....	86
AUTRES DOCUMENTS.....	114
BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'O. AUDOUARD.....	117

CORPUS DE LA POLÉMIQUE

23 AOÛT 1869 : ARTICLE DU *FIGARO* SUR UNE CONFÉRENCE D'O. AUDOUARD

1.

CORRESPONDANCE

Paris, ce 29 août.

13, Galerie de la Madeleine.

Monsieur Henri de Villemessant rédacteur en chef du FIGARO

Monsieur,

Le Figaro du 24 contenait un article ainsi conçu :

« Madame Olympe Audouard, qui prononce la date de notre révolution katvinthêze, parcourt en ce moment les villes d'eaux avec sa conférence sur l'émancipation de la femme. L'autre jour, à Spa, elle a trouvé moyen, devant un public très clairsemé, de se faire rire au nez par les uns, et siffler par les autres, le tout en trois quarts d'heure. Il y a des gens qui connaissent le prix du temps. »

Je me suis présentée aujourd'hui aux bureaux du Figaro, et je vous ai fait observer, monsieur, d'abord, que cet article est complètement inexact ; ma salle était comble, j'ai été peut-être une très mauvaise conférencière mais, ce qui est certain, c'est que mon public, pendant une heure et demie, m'a écouté avec la plus courtoise attention, et qu'il a eu la bienveillance de m'applaudir beaucoup plus que ne le méritait mon faible talent.

2.

A cela, monsieur, vous m'avez répondu « C'est possible, mais je ne rectifierai pas. »

Alors, je vous ai fait observer que le dit article était en plus qu'inexact, grossier et impertinent, et que je jugeais de ma dignité de femme et d'écrivain d'exiger une réparation ; je vous ai demandé votre jour et votre heure vous m'avez dit alors que vous ne vous ne vous battiez pas avec une femme puis, vous m'avez présenté M. Richard¹⁵⁰ comme étant votre représentant. M. Richard, je m'empresse d'en convenir, a écouté ma réclamation avec la courtoisie d'un galant homme mais il m'a assuré, lui aussi, qu'il ne se battrait pas avec une femme, ajoutant que, si je lui envoyais un homme à ma place, il se mettrait à sa disposition.

3.

Je comprends le refus et la réponse de M. Richard, mais il m'est impossible, monsieur de Villemessant, de comprendre votre refus ; vous êtes doublement responsable de tout ce que publie le Figaro, et vous m'avez refusé une rectification.

Dans ces conditions, peut-on refuser une réparation les armes à la main ?

Non, vous en conviendrez.

Je suis femme, dites-vous, et les préjugés veulent qu'il soit ridicule de se battre avec une femme. Eh monsieur, les lois de la chevalerie voulaient que, non-seulement on n'insultât jamais une femme, mais qu'encre on mît toujours son épée à son service. Certains hommes du dix-neuvième siècle ont foulé aux pieds ces lois-là ; il me semble qu'il est encore moins grave de fouler aux pieds les préjugés.

4.

Je suis veuve, et n'ai plus ni père, ni frère, c'est vous dire qu'il n'appartient qu'à moi de faire respecter ma dignité et mon honneur, et que je n'ai pas la ressource d'avoir recours à un parent ; mais, malgré les préjugés, j'entends bien ne pas supporter une

¹⁵⁰Jules Richard (1825-1899), journaliste au *Figaro*.

impertinence gratuite, et je persiste à vous demander une réparation, ou par écrit ou au pistolet du reste, pour mettre votre délicatesse à l'aise, je vous dirai que je sais manier une arme, et qu'une balle, qu'elle soit lancée par une main féminine ou par une main masculine, tue tout aussi bien.

5.

J'espère, monsieur, que si vous vous êtes cru le droit d'éditer une impertinence contre moi, vous comprendrez que vous n'avez pas le droit de persister dans le refus d'une réparation.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Olympe AUDOUARD
13, Galerie de la Madeleine

6.

RÉPONSE A MADAME OLYMPE AUDOUARD

C'est moi qui répondrai, madame,¹⁵¹
A votre style virulent.
C'est en vers qu'on parle à la femme ;
Vous voyez comme on est galant.

7.

La mission est délicate,
Délicate avec vous surtout;
Vous avez des griffes de chatte
Avec un pistolet au bout.

8.

Un duel, la chose est incivile,
Et l'on serait un assassin
Il serait vraiment trop facile,
Cruel de vous percer le sein.

9.

Dans ce duel, je dois vous le dire,
L'un des lutteurs serait dupé,
Madame, car le point de mire
Est chez vous plus développé.¹⁵²

10.

Plus que vous, je voudrais qu'un frère
Vous imposât un peu sa loi
Et vous dit : Prends garde, ma chère,
Tout Paris se moque de toi.

11.

Tenez, je serai votre frère,
Moi, quoique plus jeune que vous ;
Voici mon conseil salulaire,
Que je dépose à vos genoux

12.

¹⁵¹ La « Petite Némésis » d'A. Millaud est écrite en octosyllabes, le vers qui se prête le plus à la satire : « L'octosyllabe a un caractère rapide et plaisant. C'est le mètre de poèmes proches de la chanson. », Jacques Charpentreau, *Dictionnaire de la poésie*, p. 648.

¹⁵² Endroit où l'on veut que le coup porte, c'est ici une référence aux rondeurs d'O. Audouard, dont les journaux se font d'ailleurs régulièrement l'écho : « Toutes les conférencières n'ont pas les formes arrondies de madame Olympe Audouard ! » (*Le Figaro*, 4 avril 1870, p.1.)

- Vous avez l'âme bien trempée,
Vous parlez d'épée et de duel.
Vous êtes une émancipée,
Envers vous Dieu fut bien cruel
13. Au lieu, violente et virile,
De composer un grand travail,
Où vous narrez dans votre style,
Les petits secrets du sérail ;
14. Au lieu de mainte conférence,
Où le public, galant et sot,
Vous applaudit par complaisance,
Et n'entend pas un traître mot ;
15. Au lieu de vous rompre la tête
A laisser dans tous les salons
Croire qu'au lieu d'une cornette
Vous enfileriez des pantalons ;
16. Au lieu de ces littératures
Où vous fourrez vos doigts mignons,
Cuisinez-nous des confitures
Et préparez des cornichons.
17. Puisqu'on dit que votre esprit brille,
Ôtez donc votre affreux bas bleu ;
Soyez donc mère de famille
Et surveillez le pot-au-feu¹⁵³.
18. C'est en ménage qu'il faut vivre,
Songez-y bien ma chère sœur ;
Ne pratiquez en fait de livre
Que le livre du blanchisseur.
19. C'est alors que pour vous, madame,
Les jolis chevaliers galants
Mettront leur épée et leur âme
Au service de vos bas blancs
20. Non ! Vous voulez pour épitaphe :
« Femme inutile tout le temps,
« Elle a tripoté l'orthographe
« Au lieu de faire des enfants »

Albert Millaud

¹⁵³ Le pot-au-feu fonctionne, avec la confiture, comme des métonymies de la cuisine et des soins portés au ménage. Ils sont souvent employés quand il s'agit de renvoyer les bas-bleus à l'espace domestique.

2 SEPTEMBRE 1869 : ARTICLE « LE DUEL TOMBÉ EN QUENOUILLE » DE J. BARBEY D'AUREVILLY, *LE GAULOIS* N°424

Histoire contemporaine Le duel tombé en quenouille

21.

Il n'a été bruit, cette semaine, que d'un cartel¹⁵⁴ envoyé par une femme au Directeur du Figaro ; et déjà on s'est pris à rire, sur toute la ligne, de cette incartade de mousquetaire dans un être qui, ce semble, n'a pas été troussé pour le mousqueton¹⁵⁵. Cette femme crâne, qui fait sa tête, fut une bien jolie tête... C'est Mme Audouard, Mme Olympe Audouard qui, il y a quelques années, était vraiment charmante. L'est-elle encore? Elle est tachée d'encre comme la statue de Carpeaux¹⁵⁶, mais c'est elle-même qui s'est tachée et probablement ce n'était pas la nuit. Hélas ! elle n'écrit que trop au grand jour. Elle est allée en Asie. Elle est allée en Amérique. Elle est allée au diable. Cela fricasse¹⁵⁷ toujours un peu..., et peut-être cette fraîcheur idéale, cette tombée de roses du Bengale, sous l'autre tombée d'or des cheveux étincelants, tout ce déjeuner de soleil¹⁵⁸ – comme on dit de ces fragilités divines – le soleil, qui eut un friand¹⁵⁹, a-t-il commencé d'en grignoter quelque chose... et le déjeuner continue ! Franchement je le croirais assez à l'humeur et au cartel de la dame. Quand on peut jeter les gens à genoux avec un beau regard bien bleu, on ne pense pas à les jeter brutalement par terre avec une pointe d'épée ou une balle de pistolet.

22.

Mais le beau regard bleu... n'est plus qu'un *Bas bleu*, et quand les bas-bleus *se passent*¹⁶⁰, ils deviennent féroces et veulent se reteindre un peu dans notre sang. C'est pousser bien loin l'amour de la teinture ! Du reste, je le comprends très bien... les bas-bleus, jaloux de nos bottes et qui les mettent comme le petit Poucet mit celles de l'ogre, ont une idée très nette et très juste de l'égalité qu'elles prétendent introduire, d'eux à nous. Et pourquoi donc les femmes, comme elles, ne se battraient-elles pas? Pourquoi dans ce temps de réclames, où le duel est devenu une des meilleures, n'auraient-elles pas aussi comme nous, leur réclame, – leur petite réclame *au sang* ?... Elles font des livres comme nous, des conférences comme nous, des sottises comme nous ? pourquoi ne pourraient-elles pas avoir leurs duels comme nous et non pas seulement entre elles, comme dans *Faublas*¹⁶¹, mais avec nous ! Mme Olympe Audouard a posé le pourquoi.

...Et tremefecit Olympum !¹⁶²

23.

¹⁵⁴ Ici, provocation en duel.

¹⁵⁵ Fusil court, selon le *Larousse* de 1863.

¹⁵⁶ Référence à *La Danse* du sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), tachée d'encre dans la nuit du 26 août 1869.

¹⁵⁷ Cuire à la poêle, dépenser (de l'argent) selon le *Dictionnaire* de Poitevin de 1869. Le *Trésor de la langue française* signale un emploi intransitif populaire : « avoir des relations sexuelles ».

¹⁵⁸ « Se dit d'une étoffe dont la couleur est peu solide », *Dictionnaire* de Poitevin de 1869. De là, chose qui dure peu.

¹⁵⁹ Petit gâteau ou petit pâté d'après le *Trésor de la langue française*.

¹⁶⁰ Se décolorer, vieillir.

¹⁶¹ *Les amours du chevalier Faublas*, Jean-Baptiste Louvet de Couvray, 1787-1790.

¹⁶² « Il fit trembler l'Olympe », *Enéide*, IX, v. 106.

Ah ! feu Baudrillart (du *Constitutionnel*)¹⁶³, le colonel¹⁶⁴ de Madame Audouard, doit être bien content s'il la regarde ? Madame Olympe est un de ses articles. Feu Baudrillart n'admettait pas – si vous vous en souvenez – la question du pot-au-feu en fait de femmes. Il la trouvait déplacée. Mais Madame Audouard va plus loin, elle admet l'arme à feu. Baudrillart se moquait avec la gaieté déplorable d'un gendre de Sacy¹⁶⁵, du haut-de chausses à raccommorder du bonhomme Molière¹⁶⁶, et Madame Audouard veut percer celui de M. de Villemessant ! Madame Audouard est un article Baudrillart, mais panaché, moustaché, militaire. Elle est l'expression la plus avancée et la plus armée du droit de la femme à l'égalité civile, politique et sociale : conséquence forcée de cette Égalité absolue qui s'est accroupie sur le monde moderne, comme un Sphinx sur des débris... Madame Audouard est complètement dans la logique de cette idée. C'est drôle, mais c'est exact.

24.

C'est drôle, mais c'est sérieux aussi, comme beaucoup de choses drôles. La conséquence d'un faux principe, quand elle arrive à être très comique, se retourne et revient contre le principe qui l'a engendrée. Elle l'abat d'un souffle... de rire, et voilà comme la comédie peut tout sauver ! Le cartel de Mme Olympe Audouard à M. de Villemessant, de Mme Audouard, cette duelliste toute neuve dans ce temps de duellistes surannés, éclaire plaisamment aujourd'hui cette grave question du duel, qui traîne encore dans nos mœurs, mais qui n'y traînerait plus, si nous étions vraiment des hommes... Malheureusement en France, nous ne serons jamais que des jeunes gens, et ce qui est bien pis, de vieux jeunes gens, lesquels n'ont gardé de leurs pères qu'ils méprisent, que la vanité, l'inaliénable vanité, la seule, chose peut-être que, de leurs pères, il y aurait à mépriser !

25.

Nation mûre, qui, du moins, devrait l'être, nous nous instituons orgueilleusement « une démocratie, » et nous ne sommes guère qu'une cohue de démocrates inconséquents, prétendant tous, – le croira-t-on ? – à l'aristocratie de l'épée, d'une épée qu'on ne porte plus ! Spectacle unique dans le démantèlement universel ! Avec nos théories insensées, nous voulons briser en quarante morceaux la grande épée militaire et sociale de la France ; mais, blagueurs éternels, nous en voulons garder un bout pour nous, un petit bout qui brille et derrière lequel nous mettons notre chétive et morne personnalité. Nous nous appelons « Bonnets rouges »¹⁶⁷ et nous nous en plantons un sur l'oreille avec fatuité. Bonnets rouges ! Allons donc ! Ils sont morts ceux qui les portèrent avec une gravité consciencieuse. Mais nous, à commencer par Armand Carrel¹⁶⁸ pour

¹⁶³ Henri Baudrillart (1821-1892), rédacteur en chef du *Constitutionnel* de 1868 à 1869.

¹⁶⁴ « Par analogie et souvent ironique : personne qui exerce un commandement, qui fait preuve d'autorité », *Trésor de la langue française*.

¹⁶⁵ Sans doute s'agit-il ici de l'orientaliste Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838). La référence demeure obscure.

¹⁶⁶ Molière, *Les Femmes savantes*, II, 7 :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

¹⁶⁷ Bonnets phrygiens, symboles des républicains.

¹⁶⁸ Armand Carrel, 1830-1836, journaliste au *Constitutionnel*, provoque Emile de Girardin en duel en 1836, il meurt de ses blessures trois jours plus tard.

finir par M. Gaillard, le cordonnier, nous ne sommes, au fond, que des talons rouges¹⁶⁹, – et c'est pour nous en faire un, sans doute, que nous voulons marcher dans le sang d'un duel...

26.

Car un duel distingue. C'est une *distinction*. Un duel *fait bien* puisqu'il fait du bruit. Si, quand il s'en produit un quelque part, on s'en taisait ; s'il était défendu aux journaux d'en parler, si ce n'était pas avec les défis, les témoins, les rédactions, toutes les cérémonies de mamamouchi¹⁷⁰ qu'on fait maintenant pour se donner un coup d'épée, qu'autrefois on se donnait très bien tout de suite, sous un réverbère ; si ce n'était pas là une pièce en plusieurs actes à laquelle tout le monde fait galerie, vous le verriez diminuer et bientôt disparaître.

27.

Que le législateur le sache bien, le législateur qui, à toute époque, s'est levé impuissamment contre le duel, – on ne l'étouffera que par le silence et sous le silence. Mais le législateur lui-même partage l'inconséquence générale ; et ce reste de mœurs d'une société aristocratique et militaire fondée sur l'*honneur*, disait Montesquieu, et qui se vante de n'être plus que démocratique, civile, et fondée sur la justice, ce reste de mœurs serait plus fort même que sa loi.

28.

Et la Loi serait souffletée par ceux-là qui ne parlent jamais que de la sainteté de la Loi, – la seule sainteté, à laquelle ils croient ! C'est que les mœurs sont autrement fortes que les législations.

Les législations, on en fait et on en défait à la minute et à la vapeur ! Mais les mœurs, cette cristallisation des mœurs qui se forment lentement, elles ont la solidité et la dureté des stalactites. En raison, en bon sens, en logique, le duel. Cette coutume d'un temps chevaleresque n'a plus le droit d'exister. Il était le privilège des gens de noblesse, et il n'y a plus de noblesse, il n'y a plus de privilèges. C'est donc une dissonance et c'est un non-sens dans une société égalitaire. C'est une dissonance et c'est un non-sens que cette chance de duperie généreuse, – se faire tuer, peut-être par qui vous a insulté, – dans une société pratique, raisonneuse, qui se moque bien de la générosité et qui ne veut que la justice. Ils le disent tous : la Justice de la Révolution ! Pour que, dans une telle société, le duel eût le droit rationnel d'exister, il faudrait qu'il fût le privilège de tout le monde, et dans nos mœurs, puisque c'est une question de mœurs et d'opinion publique, il ne l'est pas. Non, il ne l'est pas ! Pour ceux-là qui, au moindre mot, cherchent le plus vite, à leur côté, une épée absente, pour ceux-là qui posent le plus carrément le principe de l'égalité, il y aura toujours *quelqu'un* avec qui, mis en demeure de se battre, ils ne se battront pas.

29.

Si un cocher de fiacre les a mal menés, et qu'ils le lui disent, et si le cocher, talon rouge aussi à sa manière, Monsieur de l'instruction obligatoire, qui lit les journaux sur son siège de cocher entre deux courses, trouve l'observation mal sonnante et malhonnête, et demande, comme Mme Audouard « une réparation par les armes » la lui fera-t-on, à ce cocher ?... Et si c'est un domestique, – ils sont citoyens, Messieurs les domestiques. – qui se trouve insulté parce qu'on le flanque à la porte, se battra-t-on avec le domestique ?...

¹⁶⁹ Marque de noblesse, puis d'élégance, belles manières.

¹⁷⁰ Titre de dignité turc imaginaire dans le *Bourgeois gentilhomme* de Molière.

Enfin (et c'est le cas présent), si c'est une femme, se battra-ton avec une femme? M. de Villemessant se battra-t-il avec Mme Audouard ?... Et si ce grand faiseur de réclames, qui en a le génie, et qui ne craint pas, on le sait, les coups d'épée, se faisait encore cette réclame, ne dirait-on pas que c'est trop fort, et ne resterait-il pas à tout jamais éclaboussé de l'immense ridicule dans lequel Mme Audouard, Sapho de cette mer-là¹⁷¹, vient de piquer une si belle tête avec son cartel ?

30.

Et pourtant si le cocher est votre égal, – si le domestique est votre égal comme les gentilshommes l'étaient entre eux, – si les femmes sont nos égales, il n'y a pas à dire ni à rire, il faut se battre avec le cocher, avec la domestique. et même avec Mme Audouard.

Mon Dieu, que j'en serais fâché pour elle ! M. de Villemessant peut être me la casserait, et une jolie femme de moins sur la terre, ce n'est pas comme un vilain homme barbu de moins. Une jolie femme une fois cassée, on n'en recolle pas les morceaux !

31.

Je ne fais ici que l'indiquer, du reste, mais n'est-ce pas là le côté sérieux et même utile de cette drôlerie : que le cartel de Mme Audouard soit un des meilleurs arguments qu'on puisse dresser contre le duel ?... N'est-il pas curieux et même gracieux que ce soit le ruban rose, noué autour de ce doux petit front que voilà en colère, et avec lequel nous faisons aujourd'hui le nœud coulant d'un dilemme qui doit étrangler net ou l'usage attardé du duel, ou le principe de l'égalité démocratique avec lequel il ne peut plus exister ! Ou l'argument du cartel de Mme Audouard emportera le duel, coupera cette *traîne*, qu'un siècle passé laisse après lui et qui embarrasse si ridiculement les pieds du siècle qui le suit, ou il emportera, ce que j'aimerais bien mieux encore, le principe de l'égalité, dont la besogne n'est pas faite, mais qui, s'il dure, se fera.

Et les enfants de Mme Audouard sauront comment, si elle en a !

32.

En attendant, elle a fait tomber la question du duel en quenouille¹⁷².

Les monarchies tombées en quenouille, le Temps, qui file pourtant, ne les ramasse pas...

J. Barbey d'Aurevilly.

¹⁷¹ Sapho se serait jetée dans la mer depuis l'île de Leucade.

¹⁷² Passer dans les mains d'une femme et par extension tomber en désuétude, d'après le *Trésor de la langue française*.

15 SEPTEMBRE 1869 : RÉPONSE D'O. AUDOUARD « A MONSIEUR BARBEY D'AUREVILLY, EN RÉPONSE À SON ARTICLE "LE DUEL TOMBÉ QUENOUILLE" », *LE GAULOIS* N°437

33.

A MONSIEUR

BARBEY D'AUREVILLY
En réponse à son article

LE DUEL TOMBE EN QUENOUILLE

34.

Ai-je été jeune ? Peut-être ! C'est même probable et naturel, mais il y a si longtemps qu'il ne m'en souvient guère.

En tout cas, c'est une vieille femme qui vous parle aujourd'hui, monsieur, écoutez-la donc avec déférence et profitez de ses avis.

Je n'ai point l'honneur de vous connaître.

Êtes-vous jeune ? êtes-vous vieux ? A votre style toujours emporté et parfois pas assez mesuré, je suppose que vous êtes jeune, d'autant plus que vous manquez un peu de logique.

35.

Dans un article que j'ai lu, de vous : *Les femmes au XIXe siècle*, vous vous écriez... – Hélas, tout dégénère... Nous sommes les Français de la décadence... Oui, nous sommes en complète décadence ! Comme preuve à l'appui de ce dire, vous ajoutez : Voyez plutôt : on supporte, on tolère les bas-bleus, ces monstres de la création, ces erreurs de la nature. Que dis-je on les tolère, on les encourage ; il se trouve des gens pour dire que Mme X... et Mlle*** ont du talent. Des femmes avoir du génie, du talent, allons donc il faut être des hommes dégénérés pour trouver cela... etc., etc. Eh bien! monsieur, permettez à mon grand âge de faire un retour fort en arrière.

36.

Dès l'an 1000, le roi Robert épousa la belle Constance, fille de Guillaume I^{er}, comte de Provence. Cette princesse était un poète distingué, et l'histoire assure qu'elle opéra un changement très avantageux à la cour de France. Raimbaud d'Orange¹⁷³, qui vivait vers 1100, dit en parlant d'un de ses ouvrages : « Jamais on en vit de pareil, ni par homme ni par dame, en ce siècle et dans le siècle passé. »

Ceci prouve que, dès le neuvième siècle, il y avait des bas-bleus. Dans les dixième, onzième et douzièmes siècles, tous les historiens sont d'accord pour constater que non-seulement les dames écrivaient et versifiaient, mais encore qu'elles dirigeaient [sic] le mouvement littéraire ; les hommes soumettaient leurs débats en *gaye science* au jugement des dames ; les points d'honneur et de délicatesse étaient aussi jugés par elles. On retrouve fort souvent, dans les Mémoires du temps, cette phrase: « Voyant ceste question haulte et difficile, ils l'envoyèrent aux dames, tenant cour d'amour, avec prière de juger. »

¹⁷³ Raimbaud d'Orange (c. 1140-1173), troubadour occitan.

37.

Ces hommes, qui reconnaissaient non-seulement aux dames le droit d'écrire, qui les louaient fort de cultiver la gaye science et qui en plus leur reconnaissaient une suprématie sur eux, n'étaient pas, certes, les premiers venus. Ils tenaient l'épée aussi bravement qu'ils maniaient élégamment la plume. C'étaient de hauts et puissants gentilshommes qui comptaient dans leurs rangs : Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre ; Béranger V, comte de Provence ; Bertrand d'Olamanon, Rambaud de Voquieras, Pons de Papdeuil, le comte de Poitiers, de Miraval, de Ventadour et tant d'autres non moins illustres, qui, franchement, valaient bien les gandins, les petits crevés et certains journalistes d'aujourd'hui.

Étaient-ils dégénérés parce qu'ils partageaient les palmes de la gloire avec leurs dames?

38.

Vous le savez, Monsieur, c'est à l'influence féminine que les mœurs rudes et barbares se sont adoucies aux dixième [sic], onzième et douzième siècles. L'élément féminin a fait naître l'ancienne politesse française ; il a été l'instigateur de la chevalerie, et aussi celui de la création de cette charmante poésie romane.

Eh bien, croyez-vous qu'il ne serait pas utile que l'élément féminin augmentât dans la république des lettres du dix-neuvième siècle, afin qu'il y introduisît un peu d'esprit chevaleresque, un peu de courtoisie, beaucoup d'aménité et tant soit peu de politesse ?

La littérature dégénère en ce moment en *engueulements*, en coup d'épée, en injures et en diffamations, et c'est vraiment fâcheux.

39.

Je vous ai dit tantôt, monsieur, que vous manquiez un peu de logique ; permettez-moi de vous le prouver.

Vous avez l'air de dédaigner les sentiments égalitaires, la démocratie ; ce qui est dire que vous êtes aristocrate. Pourquoi alors oubliez-vous les grandes traditions du passé ? Pourquoi vous lancez-vous dans ce nouveau style, fort peu régence ¹⁷⁴?

Ainsi, dans votre article intitulé « LE DUEL TOMBÉ EN QUENOUILLE », vous dites : *cela fricasse*. Si vous parliez d'une douzaine d'œufs, ce serait une circonstance atténuante ; mais vous parlez d'une femme. Plus loin, vous écrivez : *se passent* ; de mon temps, monsieur, on disait : ces dames vieillissent, mais non *se passent*, et c'était plus poli. Enfin, vous dites : *il faudra se battre avec les cochers, les domestiques et même Mme Audouard* ; ce *et même* et ce rapprochement sont d'un goût... bien moderne. De plus, vous prétendez que, *je viens de piquer une belle tête dans l'immense mer du ridicule, dont je suis la Sapho*. Je comprends à la rigueur que vous n'ayez pu résister à la tentation d'inventer *la mer du ridicule*, de m'en faire la *Sapho* ; mais n'auriez-vous pas pu trouver une phrase aussi *naturelle* et aussi élégante, tout en étant plus polie pour moi !

40.

¹⁷⁴ Rappel des mœurs libres et galantes de la Régence de Philippe d'Orléans.

Voyons, monsieur Barbey d'Aurevilly, soyez conséquent : ou bien, avouez que nous marchons vers le progrès attendu, que les chevaliers respectaient les dames, que les républicains de 93 les ont guillotiné et que les hommes d'aujourd'hui les insultent et leur rient au nez si elles demandent réparation ; ou bien, avouez que nous sommes en décadence, attendu que l'on a perdu le respect des anciennes traditions de la chevalerie française.

41.

Mais alors ne vous rangez pas du côté de ces Auvergnats¹⁷⁵ de l'honneur, et, au lieu de fulminer contre les bas-bleus, faites observer à la jeunesse actuelle qu'elle est sur une pente bien fatale ; encouragez les femmes à entrer dans la vie politique et littéraire, afin que leur présence introduise un peu d'urbanité dans les débats.

Les vieilles femmes sont bavardes, vous ne vous étonnerez donc pas de la longueur de ma lettre.

Veuillez agréer, etc.

OLYMPE AUDOUARD.

¹⁷⁵ Référence obscure. Les Auvergnats étaient réputés pour leur pauvreté et leur avarice.

16 SEPTEMBRE 1869 : RÉPONSE DE J. BARBEY D'AUREVILLY À O. AUDOUARD, *LE GAULOIS* N°438

Histoire contemporaine

42.

Et petite histoire aujourd'hui.
Ce n'est que ma réponse à la lettre de Mme Olympe Audouard :

Madame,

43.

Eh bien, vous voilà, je n'ose pas dire, comme je vous aime, mais comme on pourrait vous aimer ! J'ai reçu votre lettre et nous l'avons publiée hier au *Gaulois* pour vous y faire fête, pour montrer que d'humeur du moins, vous savez revenir au ton doux et aimable de la femme, – de la vraie femme qui ne *fait point l'homme*, et même l'homme armé... Qui croirait jamais que cette lettre est de la même petite main qui voulait trouer le gros ventre de Villemessant, trouer M. Richard, trouer peut-être M. Magnard¹⁷⁶, massacrer tout enfin au *Figaro* jusqu'aux garçons de bureau inclusivement, ce qui n'eût pas fait un massacre d'innocents, car tous, au *Figaro*, sont plus ou moins coupables en vers les dames, quand la vanité des dames s'extravase ! Cela les fait toujours rire, les compères ! Au *Figaro*, j'en conviens le premier, ils n'ont pas le sentiment du respect excessivement développé. Ils aiment tous « à blaguer », comme ils disent. Mais que voulez vous ? ils sont les fils de ce coquin. de Figaro, le joyeux et frétilant barbier, qui ne traitait sérieusement que l'intrigue, et ils plaisantent ! mais, madame, c'est leur état !

44.

Seulement, permettez-moi de vous le dire, madame, il s'agissait, je crois, dans votre altercas [sic] au *Figaro*, d'une rectification littéraire, si vous l'aviez demandée, cette rectification, avec l'accent de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous l'auriez obtenue. Mais vous en avez pris un autre. Vous avez été trop cassante, trop provocante, trop jeune homme, madame ! trop mousquetaire gris¹⁷⁷... En un mot, vous avez été trop amazone... trop amazone, même pour moi qui ne suis pas du *Figaro*, et qui ne les aime pas les amazones ! *Qu'autour du lac*¹⁷⁸ ou dans le tableau de Rubens¹⁷⁹ !

Mais aujourd'hui vous ne l'êtes plus. Votre lettre... ah ! parlons de votre lettre, madame. Je me disais : et à moi aussi, bien sûr, elle va décocher un cartel, cette quenouille flamboyante ! Elle ne me menacera même pas de l'éventail de Mlle Duverger¹⁸⁰, qui faillit, un soir, m'arriver si bien par la figure, en plein théâtre : ce serait trop femme, cela, trop femme pour elle ! Un éventail, fi ! quand on a rapporté son petit revolver d'Amérique ! Voilà ce que je me disais. Et pas du tout ! Ça n'a été qu'une leçon, – une maternelle leçon, donnée avec des airs de grand'mère, qui sont un peu menteurs, n'est-ce pas ? – et qui ne sont là que pour attendrir la leçon. Se vieillir est souvent, chez les femmes, une manière profonde de se rajeunir et de dépayser l'opinion. Or, nous ne

¹⁷⁶ Francis Magnard (1837-1894), journaliste, assistant éditorial de H. de Villemessant.

¹⁷⁷ Compagnie de mousquetaires créée en 1622, par opposition aux mousquetaires noirs, créés en 1663.

¹⁷⁸ Référence inconnue.

¹⁷⁹ Paul Rubens, *La bataille des Amazones*, 1617.

¹⁸⁰ Augustine Duverger (1816-1896), actrice (pseudonyme de Julie Vaultrain de Saint-Urbain).

sommes point à l'âge de ces ruses savantes. Nous ne sommes pas si vieille que nous disons. Nous attraperait qui nous croirait. Nous n'avons pas le *grand âge* dont nous nous vantons avec une hypocrisie, qui sera trompée, car elle ne trompera personne. Si nous étions si vieille que cela, nous n'en parlerions pas !

45.

Et la leçon est si gentiment et si *bonne-femment* donnée, que j'en ai été touché jusqu'aux larmes, ma parole d'honneur ! et que j'en profiterai comme le petit Jehan de Saintré¹⁸¹ profita de la leçon de la demoiselle des Trois-Cousines. Je n'ai plus l'âge du petit Jehan il s'en faut d'un beau diable ! Mais je serai aussi docile que le petit bonhomme. Ainsi, c'est entendu et convenu, madame, je tâcherai d'être plus *mesuré*, puisque la *mesure* est la qualité que vous avez la bonté de me souhaiter pour vous plaire. C'est étrange que vous aimiez la mesure, mais on aime les contrastes ! vous qui vouliez enfilez si *démesurément* Villemessant et toute sa rédaction en brochette ! Je m'efforcerai aussi, je vous le promets, d'être moins *emporté* et plus *logique*. Emporté ! ce me sera bien difficile de ne pas l'être, quand vous serez aimable comme vous voilà aujourd'hui. Logique ! Se peut-il que vous aimiez à un tel point la logique ? Ce sont donc là les goûts qu'on rapporte quand on revient de chez les Mormons ou de chez les Turcs !

46.

Oui, voilà ce que je vous promets, Madame. Voilà ce à quoi je m'engage à vos pieds, inconnus, mais que je crois charmants, malgré leurs bottines bleues. Je serai dorénavant *mesuré*, *logique* et pas *emporté* ; mais pour le fond des choses, j'ai des anxiétés. Comment ferons nous?... Il faudra, je le crains bien, que vous me *leçonniez* encore bien des fois pour me faire changer d'opinion sur le bas-bleuisme, la disgrâce de cette époque, le bas-bleuisme que je n'exècre tant que parce que j'ai pour les femmes un bien autre sentiment que le respect demandé par vous ! Pourquoi aussi me parlez-vous de bas-bleus aujourd'hui?... Je n'aurais pas, dans ma reconnaissance et ma ferveur pour vous, touché au sujet des bas-bleus, si vous ne l'aviez touché vous-même, dans sa généralité la plus haute, et dans une conférence faite *pour moi seul*, et voilà le diable ! il ne faut pas, dit le proverbe, traîner fêtu devant vieux chat !

47.

Vous me faites l'honneur (et la volupté), madame, de me dire que vous ayez lu, je ne sais quand, un article de moi sur les bas-bleus. Oh ! madame, j'en ai fait trente-six. J'ai de plus un livre complet et qui paraîtra prochainement, sur les *Bas-Bleus du XIXe siècle*. C'est mon obsession que ces dames. Je ne dis pas ma possession. Elles m'obsèdent, m'excèdent, mais ne me possèdent pas. Partout où il y a un bas-bleu qui surgit, la femme disparaît. La femme est un bas-rosé – ou une jambe nue, comme une pêcheuse de crevettes. Le bas-bleu est bleu et souvent à l'envers. Le bas-bleu finit par n'être plus une jambe du tout. C'est – ou plutôt ce veut être un piédestal, horreur de la vie ! C'est la décapitation de la femme par le mollet, la décapitation par en bas, qui est l'en-haut pour les femmes ! le mollet des femmes vaut mieux que bien des têtes ! Toujours, toujours, tant que j'aurai souffle, je me révolterai contre cela ! De ces affreux bas-bleus, vous, vous qui n'en portez pas l'uniforme, vous désintéressée par le physique de cette

¹⁸¹ Antoine de La Sale, *Histoire et cronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*. Le petit Jehan se fait au début du roman « leçonner » par la Dame des Belles-Cousines, et doit apprendre à suivre un idéal courtois.

laide question, qui est aussi la question des laides, vous faites l'histoire et en donnez les origines. Vous êtes la d'Hozier¹⁸² des bas-bleus. « Dès l'an 1000 – dites-vous – Constance, fille de Guillaume Ier, *comte de Provence*, etc., etc. (Ah ! Marseillaise ! comme vous sentez vos anchois !) Dès l'an 1000 ! Mais vous diminuez la *longueur de mon horreur* pour les bas-bleus, qui remontent, allez, bien plus haut que cela ! Vous refaites un article du *Papillon*, avec une érudition aussi légère que ce petit animal... Partout, dans Alexandrie, et même dans l'antiquité, vous rencontrez le bas-bleuisme. Il y est, sans bas, – en cothurnes ou en sandales, mais il y est. Il s'y étale, mais pas aussi gracieusement que Cléopâtre sur son vaisseau. Je soupçonne Aspasia¹⁸³ elle-même d'être un bas-bleu, puisqu'elle plaît tant aux philosophes. Le bas-bleuisme est éternel. Sous toutes les latitudes et dans tous les temps la femme révoltée contre sa nature, contre -son destin et contre Dieu, a voulu singer l'homme, et, pour sa peine, est devenue guenon. C'est une loi. Je ne l'ai pas faite. Ce n'est pas ma faute, si elle est comme cela, madame. Vous n'avez pas l'air de vous douter de l'antiquité de cette race, dont naturellement vous n'êtes pas, et dont vous voulez être à toute force : votre visage résiste. C'est plus que moyen-âge, c'est antique, c'est universel, c'est éternel, dès que parmi les hommes, l'importance de l'esprit commence, et c'est surtout, surtout moderne ; mais antique, éternel et moderne, ce n'en est pas plus beau pour cela !

48.

Et ne confondez pas, madame, les bas-bleus du moyen-âge qui écrivaient en latin, comme cette pédante d'Héloïse, aimée, – si cela peut s'appeler aimée ! – de son pédant d'Abeilard, et qui tous deux phrasaient ce qu'ils n'éprouvaient pas, ces navets de l'amour, comme dirait M. Veuillot¹⁸⁴, – parfaitement indignes de la serpette de Fulbert¹⁸⁵ (Héloïse, par exemple, voilà un modèle de bas-bleuisme !) Oui, ne la confondez pas, ni les savantasses comme elle, avec les petites femmes des *cours d'amour*, qui jouaient comme des petites filles au furet, au furet du sentiment ! Les femmes des *cours d'amour* jugeaient des choses d'amour, raffinaient les choses d'amour, tortillaient les choses d'amour, comme les femmes de Marivaux, qui, si elles ont du bleu dans leurs bas, ont du bleu-céleste ! Elles marivaudaient en plein moyen-âge, comme alors on y marivaudait. Les femmes des *cours d'amour* ne sont pas des bas-bleus, ce sont des bas très-roses, et qui ne demandaient qu'à les ôter. Ce ne sont ni des Bélise, ni des Philaminte¹⁸⁶, ni de ces conférencières du dix-neuvième siècle, qui s'en viennent se piquer impudemment dans une espèce de chaire, et qui nous y débagoulent¹⁸⁷ des discours, en plus de quatre point-, sur tout autre chose que l'amour ! Ah ! Les *troubadouresses* des *cours d'amour* n'étaient pas les rivales des hommes, ne se croyaient pas des hommes, et ne voulaient pas d'autres duels avec les hommes que les duels de l'amour ! Que si vous pouviez en refaire une, madame, – une *cour d'amour*, – croyez bien que je ne tirerais pas sur l'institution dont vous prendriez l'initiative. Cela nous arracherait peut-être de dessous l'ennui accablant et monstrueux qui nous pleut sur la tête et sur le cœur, par ce temps de mœurs pédantesques, où, si cela continue, il n'y aura bientôt plus de femmes du tout, ni par le

¹⁸² Pierre d'Hozier (1592-1660), généalogiste pionnier, à qui l'on doit *La Généalogie des principales familles de France* (en 150 volumes).

¹⁸³ Courtisane érudite athénienne, compagne de Périclès.

¹⁸⁴ Louis Veuillot (1813-1883), *Les odeurs de Paris*, « La patrie ? Des navets ! L'honneur ? De l'anis ! La gloire ? Du vent ! La famille ? Du flan ! L'amour ? Des nêfles ! ».

¹⁸⁵ Fulbert de Chartres (c. 970-1028), évêque de Chartres, écolâtre.

¹⁸⁶ Personnages des *Femmes savantes*.

¹⁸⁷ Vomir, *Dictionnaire* de Poitevin, 1869.

cœur, ni par la tête, ni par les grâces de leur corps, mais des appareils d'enfant, et encore, parce qu'ils sont, ces appareils, impossibles à supprimer !

49.

Et puis, vous avez bien raison (car sur un point, au moins un pauvre petit point ! il faut bien que nous nous entendions au moins une pauvre petite fois !) cela ramènerait peut-être la politesse, qui est partie – qui est partie comme la gaieté, comme l'amour, comme les rois et comme tant d'autres choses qui ont la triste chance peut-être de ne jamais revenir ! Tout le monde y gagnerait. Les articles des journaux, alors, ne seraient pas, comme vous le dites si joliment, « des engueulements » ni des demandes de rectification, des pointes d'épée ou des pistolets sur la gorge ! nous serions tous plus doux, c'est vrai...

L'influence des femmes sur nos mœurs, mais je l'appelle et je l'adore ! personne ne la désire autant que moi ! L'influence des femmes-femmes, madame, mais l'influence des femmes-hommes, non, de par Dieu ! je n'en veux pas ! et je travaillerai à la détruire tout le temps que je ne serai pas femme moi-même, tout le temps que les femmes-hommes ne m'aurent pas fulbertisé !

Pardon de cette vivacité. Voilà que je m'emporte encore ! Je m'apaiserai, madame, en me mettant à vos pieds.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

1870 : CONFÉRENCE D'O. AUDOUARD

50.

M. BARBEY D'AUREVILLY
Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus
Conférence du 11 avril

51.

M. Barbey d'Aurevilly est une des individualités parisiennes les plus accentuées, un vrai type ; ne fût-ce donc qu'à ce point de vue, il mérite d'être étudié, car les types deviennent de plus en plus rares aujourd'hui.

C'est une vigoureuse nature d'écrivain, son esprit est vif, primesautier, son style énergique, coloré, fantaisiste ; il empoigne le lecteur par la phrase, sinon par l'idée.

L'emphase et la prétention sont les écueils de ces natures-là !

Dans ses articles de critique, il est souvent violent, âpre, excessif, mais le fiel est bien plus au bout de sa plume qu'au fond de son esprit. Quand il se fâche, il amoncelle adjectif sur adjectif, et rarement il va au delà.

Bien né, homme du meilleur monde, il en a le langage et le ton, quand il ne s'occupe pas de ce qu'il exècre le plus au monde, je veux dire d'un bas-bleu, – oh ! le bas-bleu le fait bondir, la haine qu'il lui porte est irréconciliable, c'est un sujet qui le grise, qui lui monte à la tête et lui fait perdre toute mesure. Dans cette ivresse, les phrases viennent comme elles peuvent, souvent grossières, quelquefois contradictoires, et elles manquent leur effet par leur exagération même. Si son talent de critique et d'auteur ne l'avait déjà rendu célèbre, la haine qu'il a vouée aux bas-bleus suffirait pour le sauver de l'oubli.

52.

Mais il n'y a pas que les bas-bleus qu'il déteste ; ses antipathies s'étendent plus loin, et, pour nous consoler, nous pouvons nous dire qu'il nous met en assez bonne compagnie.

La philosophie moderne, les idées libérales sont pour lui des inspirations de l'enfer elles poussent la société vers sa ruine, et la précipitent dans un abîme.

En politique, il est de l'école de Joseph de Maistre¹⁸⁸, qui disait que le gouvernement des peuples repose sur des principes immuables et de droit divin, dont la garde appartient à l'Église. Que tout doit être fait par les nobles et pour les nobles, et que *les autres* n'avaient qu'à s'occuper de botanique, pour ne pas se mêler de ce qui est hors de leur compétence.

Le mot de *manant* papillonne sur les lèvres de notre ennemi, celui de citoyen le met hors de lui, et je suis sûre qu'un des grands chagrins de sa vie est de n'avoir pas inventé la phrase célèbre de *vile multitude*¹⁸⁹.

53.

Dans ses critiques, ce qu'il attaque le plus, ce n'est pas l'auteur ou l'artiste, c'est la démocratie même, qu'il a en horreur et qu'il accable de son mépris. Comme preuve, je citerai le jugement qu'il porte, dans un de ses articles, sur une femme, Mme Bordas¹⁹⁰, qui a eu le malheur de lui déplaire. Je ne connais pas cette dame-là, mais je ne crois pas qu'elle ait pu mériter cette kyrielle d'injures, et je soupçonne plutôt qu'elle paye pour la démocratie, que l'auteur prend plaisir à fustiger sur ses épaules.

54.

¹⁸⁸ Jules Barbey d'Aurevilly, *Les Prophètes du passé*, 1851.

¹⁸⁹ Adolphe Thiers, discours du 24 mai 1850.

¹⁹⁰ Rosalie Bordas (1840-1901), dite Rosa Bordas, chanteuse populaire.

« L'histoire d'aujourd'hui, – qui ne sera peut-être pas celle de demain non plus, – c'est Mme Bordas ! la fameuse Mme Bordas ! le champignon poussé tout à coup, en un soir, dans ce fumier des cafés chantants, où viennent de pareilles denrées ! Mme Bordas est presque, en ce moment, un événement politique... Les parias sont nés, disent les Indiens, des pieds divins de Brahma¹⁹¹. Mme Bordas, qui joue la paria sociale, est née des pieds odorants de ces réunions politiques où suaient Budaille¹⁹² et Peyrouton¹⁹³. Elle chante comme ils parlaient. Quelle *gaillarde* ! sans calembour. Je l'ai vue dimanche au Châtelet, cette curiosité nouvelle... Après ces deux adorables artistes anglais, qui chantent si moelleusement à l'œil, avec leur corps tout entier, des poésies physiques si charmantes, je l'ai entendue, elle, la femme du cri et de l'effort et du pointu en toute chose... car Mme Bordas, c'est un ensemble d'angles, de triangles et de rectangles, – tout un système de géométrie convulsive...

55.

« Ah ce n'est pas la *forte femme aux puissantes mamelles* de feu Barbier¹⁹⁴. (Feu, puisqu'il est à l'Académie !¹⁹⁵) Des mamelles, elle en a comme l'Envie dans les tableaux mythologiques mais en revanche, elle a des clavicules qui ressemblent à des éperons, – et des salières à mettre, j'en réponds, tout le sel de la sagesse ! Grande et maigre, comme une louve affamée, la figure durement carrée, elle s'avance, ses coudes aigus en saillie, comme si elle allait jouer des cornes, et elle chante avec une voix qui semble en être une, tant elle vous perce le tympan ! Voix criarde, – qu'on m'avait dit puissante, – d'une stridence d'acier qui s'ébrécherait sur de l'acier. Alors, les nerfs de son cou de milan déplumé se gonflent et se tordent, et ses bras qui semblent très-long, elle les replie anguleusement vers sa poitrine, comme si elle voulait arracher avec ses ongles le sein qu'elle n'a pas !

56.

« Non, non ! Ce n'est plus là la Liberté de Barbier ! C'est la Meurt-de-Faim qui veut manger les autres, l'Ogresse sociale avant la bombance, c'est la Canaille, enfin, qu'elle chante... De physique, elle n'est pas mal tout cela... Avec ses longs cheveux, d'un blond sale sur le dos, ses cheveux en queue de cheval (encore si c'était la queue du terrible cheval qui déchira Brunehaut¹⁹⁶, mais ce n'est que celle de la haridelle¹⁹⁷ du haquet¹⁹⁸ populaire) avec son long corps, long comme *un jour sans pain*, avec ses gestes épileptiquement saccadés et sa manière bestiale de marcher, – un *cancan* tragique ! – elle exprime, – d'organisme naturel la Canaille, et si elle s'était hâlé les bras et campé bravement sur les vertèbres de son échine les haillons de la misère qu'il y fallait, peut-être aurait-elle fait jaillir, dans les âmes bêtes plus hautes que les âmes bêtes de la foule, un peu de cette brutale et basse poésie qu'elle veut exprimer ; mais la chanteuse de café

¹⁹¹ Dieu hindou.

¹⁹² Théodore Budaille, auteur de *La Révolution, les réactionnaires et l'inconnu*, 1869, dans lequel il fait l'éloge de la révolution.

¹⁹³ Abel Peyrouton (1841-19..), avocat, communard.

¹⁹⁴ « La curée » d'Auguste Barbier, 1830 :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
À la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
À l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds.

¹⁹⁵ Auguste Barbier est élu à l'Académie le 29 avril 1869.

¹⁹⁶ Brunehaut, reine mérovingienne, meurt suppliciée attachée à un cheval.

¹⁹⁷ « Mauvais cheval maigre », *Larousse*, 1863.

¹⁹⁸ Charrette, d'après le *Trésor de la langue française*.

n'est pas une artiste : elle n'a donc pas un homme d'imagination qui la conseille ! O sottise et vanité ! Elle avait une robe de velours noir à traîne et une torsade d'or, cette pauvre diablesse, qui veut faire la Canaille et qui manque son coup, par amour du chiffon ! La canaille en robe de velours noir et en torsade d'or, quand on ne fait pas la canaille des salons, où il y en a une aussi... mais celle des tapis-francs, du ruisseau et de la barricade ! C'est pis qu'insensé, c'est imbécile !.. et cela seul me ferait dire que le sens de l'artiste manque à Mme Bordas !

57.

« Et ce n'est pourtant pas rien que cette femme quand on y réfléchit. Rien, c'est la donzelle aux bras rouges, à la tête de verseuse de bière, aux yeux de plomb, que j'avais entendue chanter la veille, aux Menus-Plaisirs, sa chanson populacière d'une voix qui ne manquait pas d'étoffe, mais où la vie ne palpitait pas plus que dans la poitrine d'où cette voix sortait ! Mme Bordas n'est pas cette belle brute.

58.

« Mme Bordas, avec tous ses accrochements, raccrochements et arrachements de geste, au milieu de toutes ces ignobilités qu'il faudrait racheter à force de force, à force d'inspiration vraie et non pas de grimaces, de recherches et de parti pris, Mme Bordas a en elle, quelque part, je ne sais quoi, – un atome, si vous voulez, une molécule, – mais un atome de feu, une molécule ignée, qui pourrait, si on savait souffler intelligemment dessus, devenir une grande flamme ! Mme Bordas a certainement en elle une monade d'énergie, un indiscutable ganglion de puissance intrinsèque, mais elle n'en tire que des contorsions qui sont la grimace de la force, des contorsions de folle échevelée et hagarde, criant aux barreaux de sa cage, au lieu d'en tirer les effets qu'on pouvait espérer si elle avait été réellement la Malibran¹⁹⁹ ou la Pasta²⁰⁰ de la Canaille ! Ignoble ! On la disait ignoble autour de moi mais moi je n'avais pas ce bégueulisme de la trouver ignoble dans son énergie, qui n'est celle ni de Jeanne-d'Arc, ni de Roland, et même je l'aurais voulue plus ignoble, mais d'une ignobilité qui aurait eu son grandiose d'abjection et son idéalité renversée. J'aurais voulu qu'elle eût montré dans son jeu, comme dans sa voix, l'orgueil ivre et retourné de la Bassesse, mise debout, le faste superbe de la fange quand on s'y roule et quand on s'en fait un manteau. J'aurais voulu enfin qu'elle eût exprimé le type complet de la Truandaille moderne qui sera le communisme de demain, et au lieu de cela, cette chanteuse de café n'a été qu'une faubourienne, convulsée par l'absinthe. Elle pue le faubourg de Paris, qui n'est en somme qu'une canaille très-spéciale dans la grande canaille de l'humanité.²⁰¹ »

59.

Je n'ai pas entendu cette dame ainsi maltraitée, mais la politique est au fond de cet article.

En fait de sentiments religieux, M. Barbey d'Aurevilly se vante d'être de la religion de l'intolérance. Dans ses *Prophètes du passé*, voilà ce qu'il dit en toutes lettres :

« Si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombent comme une semence, on avait brûlé Luther lui-même, le monde était sauvé pour un siècle au moins. » Ailleurs, il ajoute : « Nos pères ont été sages d'égorger les Huguenots, mais ils ont été bien imprudents de ne pas brûler Luther. »

60.

Pauvres bas-bleus, tremblez ; si jamais un pape [infaillible]²⁰² nous ramenait à la sainte inquisition, vous pouvez être sûres que M. Barbey d'Aurevilly en sera, et qu'il ne

¹⁹⁹ Maria Malibran (1808-1836), chanteuse lyrique.

²⁰⁰ Giuditta Pasta (1797-1865), chanteuse lyrique.

²⁰¹ Cf *Le Théâtre contemporain*, 1908

²⁰² Le dogme de l'infaillibilité pontificale est défini en 1870 lors du Premier concile œcuménique du Vatican.

manquera pas de faire brûler sur un bûcher toutes les femmes qui auront commis le crime irrémissible d'avoir trempé leurs doigts roses dans de l'encre !

61.

Les livres de M. Barbey exhalent un petit parfum de soufre qui pénètre et étonne dans ce siècle d'indifférence en tout, et surtout en matières religieuses.

62.

Son *prêtre marié* en est la plus naïve expression.

Il a écrit quelque part : « Chrétien jusqu'en 1861, depuis je suis catholique, fervent catholique, par la grâce de Dieu. » Oui, en effet, vous êtes bien plus catholique que chrétien, car il vous manque complètement cette charité évangélique, que notre Maître à tous a enseignée et pratiquée à la fois.

63.

J'admets, cependant, la dévotion de M. Barbey d'Aureville : un aussi fervent champion de l'autel et du droit divin doit être dévot, car que serait-il sans cela ? Mais alors, comment concilier cette piété, cette dévotion, avec les dévergondages d'une imagination qu'on croirait nourrie dans les bas fonds d'une société en décadence. Immoralité, fantaisies voluptueuses, amours insensées, matérialisme et trivialité, rien n'y manque, c'est *shoking* pour ceux qui ne connaissent pas M. Barbey d'Aureville et inexplicable pour ceux qui le connaissent !

64.

On dirait qu'il y a un combat intérieur, une lutte incessante entre cette âme appartenant à Dieu, et cette folle du logis qui n'accepte aucun frein.

Mais le compromis est bientôt fait, et pour mettre d'accord le spirituel avec le temporel, Tartufe apparaît et dit : « Si je dépeins la volupté avec tant d'entrain et de feu, ce n'est que pour en éloigner les âmes chastes. »

Comme les femmes sont curieuses, je me demandais bien des fois quel pouvait être l'idéal de M. Barbey d'Aureville, car tout auteur a un idéal. J'ai lu tous ses ouvrages qui sont bien difficiles à trouver (ce qui prouve qu'ils ont été goûtés et appréciés) ; dans la plupart, la femme n'apparaît que comme un accessoire inutile, mais dans *la Dernière Maîtresse*, l'idéal semble enfin se révéler ; Vellini, l'héroïne, est le personnage important ; c'est un type créé par l'auteur, on copie si l'on veut, mais peu importe, c'est un type qui lui appartient.

65.

Analyser ce livre en public est presque impossible ; on m'accuserait d'aborder des sujets inabordables ; je me contenterai de vous lire le portrait que fait l'auteur de son héroïne :

« Elle a des mouvements qui ressemblent aux inflexions des membres de mollusques, son œil noir est plus épais que le bitume, ses sourcils presque baissés dansent sur ses yeux une danse formidable. »

Après quoi il la compare à la mauricaude des Rivières, et il l'appelle vieille aigle plumée par la vie, louve amaigrie.

Comme virginité, il pose sur son front une épaisse couche de vapeur qui rappelle les miasmes d'un lac remué par une foudre éteinte.

Comme vous voyez, elle n'est pas précisément belle, cette femme qui inspire des passions et des désirs inextinguibles, mais a-t-elle au moins les qualités de cœur qui rachètent ses bizarreries ? est-elle accessible à cet amour grand d'abnégation et de dévouement qui excuse, bien des folies ?

Non, pas du tout, c'est bien comme l'auteur l'appelle une *lionne assoiffée* (sic) d'amour, une femme aux instincts grossiers de la bête.

66.

Et c'est après nous avoir dépeint un type comme celui-là qu'on ose nous dire « Voilà une femme, une vraie femme ! » Il est encore un autre type de femme que M. Barbey d'Aurevilly affectionne aussi, c'est la dévote.

Dans le compte rendu qu'il faisait du livre de M. Aubryet, *les Patriciennes de l'amour*²⁰³, après avoir rendu hommage aux sentiments élevés qui ont dicté l'ouvrage et à sa valeur, il adresse ce petit reproche à l'auteur : « Parmi ces types purs, charmants, que vous avez dépeints comme pour prouver au diable qu'il y a des sirènes sans écueil, du devoir bien plus séduisant que toutes les sirènes à écueils, et qu'il y a enfin des diableries plus fortes que les siennes et qui sont celles de l'innocence, de la vertu et du dévouement.

« Parmi ces types, vous avez oublié la sainteté ; j'aurais voulu y voir la sainte aussi. Mais elle n'y est pas. Quel dommage. Toutes ces femmes dont vous parlez sont des êtres ravissants, mais humains, mais mondains, chrétiennement, oui, mais seulement comme des âmes bien faites.

67.

« Ce sont des cœurs vierges prêts à la tendresse ou des cœurs épris prêts au sacrifice ; ce sont d'adorables jeunes filles, d'adorables femmes mariées, mais la chrétienne dans le sens rigoureux, et, disons le mot, à scandale, la dévote, la pieuse, la sainte enfin n'y est pas... Parmi les patriciennes de l'amour humain, la patricienne de l'amour divin, la dévote qui ne céderait pas à Valmont, mais qui au contraire le convertirait. »

La dévote qui convertirait, voilà l'âme qui parle en M. Barbey d'Aurevilly. Mais je gage que son imagination dirait... « convertir une dévote de l'amour divin à l'amour humain serait cependant d'une bien plus douce volupté. »

68.

Les contradictions produites dans l'esprit de M. Barbey d'Aurevilly par ces deux courants d'opinion font des ouvrages de cet écrivain un mélange de sacré et de profane, d'amour divin et de matérialisme, qui ne manque pas d'un certain piquant, mais qui, s'il faut en croire la curé de ma paroisse, est d'une morale fort peu orthodoxe.

Tranchons le mot : M. Barbey d'Aurevilly est franchement rétrograde, il tient au moyen âge par ses idées politiques et religieuses ; je regrette seulement qu'il n'ait pas envers les femmes l'aimable courtoisie qui caractérisait les hommes de cette époque. En ce temps-là, il y avait aussi des bas-bleus... et personne ne trouvait mauvais que les belles-lettres fussent du domaine féminin. Les femmes tenaient cour d'amour et de gaie science ; c'est à elles qu'on soumettait les différends où l'honneur et la poésie étaient en jeu, et leur jugement était sans appel. Leur influence exerça sur les mœurs un effet salubre, et c'est à elles que nous devons cette galanterie et cette délicatesse qui font honneur au nom français. L'histoire constate que c'est Constance, femme du roi Robert et fille de Guillaume, comte de Provence, qui introduisit les belles manières à la cour de France, en l'an mille. Plus d'une de celles qui tremperaient peut-être aujourd'hui leurs doigts roses dans de simples encriers, n'en étaient pas moins séduisantes pour cela, s'il faut en croire les chroniqueurs et les historiens ; et tout en mettant au monde des citoyens, elles savaient faire de leurs fils de preux chevaliers. Je doute fort que les réquisitoires de M. d'Aurevilly eussent été bien reçus par les hommes de ces temps-là.

69.

Voici quelques-unes des phrases que ce preux des temps modernes consacre aux femmes d'aujourd'hui :

²⁰³ Xavier Aubryet, *Les Patriciennes de l'amour*, 1870.

« La femme bas-bleu est une virago de l'intelligence, chez laquelle l'hypertrophie cérébrale déforme le sexe et produit la monstruosité. »²⁰⁴

« Ces dames m'obsèdent, m'excèdent et ne me possèdent pas. »²⁰⁵

Mme Sand, notre grande et illustre Mme Sand, ne trouve même pas grâce auprès de lui. Dans la critique de *l'Autre*²⁰⁶, il dit « Mme Sand, ce grand préjugé ! »

J'ai en vain cherché le sens de ce mot à effet. La vérité a des accents plus simples, et il serait à désirer que tous les préjugés eussent la même valeur. Plus loin, il dit : « la presse s'est enfin montrée énergique contre ce préjugé, je l'en félicite, elle est enfin sortie de l'orbe du jupon, du jupon fascinateur que cette femme a mis comme une cloche à cornichons sur les pauvres têtes de son siècle. »

70.

Et il ajoute :

« Mme Sand, la romancière, en fournissant depuis plus de trente ans avec ses romans la moralité publique, a préparé le succès de *l'Autre*, où le talent du reste n'est pour rien ; la pièce est mortellement infestée de métaphysique, d'axiomes obscurs, ou incertains, nettement ineptes, sentant l'odeur fadasse du poêle du vieux Kotzebue²⁰⁷, et encore, *l'Autre* ne vaut pas par l'émotion et les larmes bêtes qui de toutes paupières ne demandent qu'à couler, misanthropie et repentir ! S'il n'y avait eu dans la salle l'immoralité générale et sentimentale qui ne sait plus où se prendre à présent sur les premières et grandes questions, mariage et paternité. »

71.

Il continue :

« Mme Sand, qui semblait avec ses *champs* et autres bucoliques avoir contracté je ne sais quelle innocence, reprend tout à coup son antique perversité ; la tâche d'Indiana reparaît, le vieux palimpseste de l'adultère qu'on croyait effacé redevient visible. De fait, malgré les formes hypocritement bénignes et berquines de son drame, qui tout d'abord n'a l'air que niais, jamais l'adultère dans aucun de ses livres n'avait paru aussi impudent et odieux, et disons le mot, quoi qu'il en coûte, aussi dégoûtant que dans son drame de *l'Autre*. »

Je suis tentée de croire que ces mots mal sonnants ne coûtent pas autant à M. d'Aurevilly, qu'il semble le dire.

Car il continue ainsi :

72.

« Ah ! Mme Sand a beaucoup marché depuis son âge mûr, par ce temps où s'appellent des abîmes qui sont des cloaques. »

« Mme Sand, je l'ai connue lavant, non pas sans poésie, avec ses belles mains qui avaient encore des places pures, des assiettes à fleurs, chez J.-J. Rousseau ; mais elle a quitté Rousseau pour Chaussier²⁰⁸, et ce n'est plus à présent que les plus horribles pots du matérialisme qu'elle torchonne dans l'immoralité. »

73.

Cela continue ainsi, dans ce style que vous voyez, six colonnes durant.. Certes, ces articles-là ne tromperont personne ; mais je ferai observer à M. Barbey-d' Aurevilly, que la haine corse qu'il paraît avoir vouée à un des grands écrivains de la France donne une mauvaise opinion de son sentiment littéraire. Ce n'est pas impunément qu'on écrit de

²⁰⁴ « lesquelles, comme chez Christine de Suède, l'hypertrophie cérébrale déforme le sexe et produit la monstruosité », *Un prêtre marié*.

²⁰⁵ Réponse de Barbey d'Aurevilly à Audouard, *Le Gaulois*.

²⁰⁶ *Le Parlement*, 7 mars 1870, réédité dans le *Théâtre contemporain*.

²⁰⁷ August von Kotzebue (1761-1819), dramaturge allemand.

²⁰⁸ François Chaussier (1746-1828), médecin.

pareilles choses sur une femme comme Mme Sand, et un homme du monde comme M. Barbey d'Aurevilly aurait dû le comprendre.

74.

Certes, ni la personnalité de Mme Sand, ni son immense talent ne sauraient être atteints par des attaques aussi injustes que peu courtoises, et je sais qu'il serait presque ridicule de ma part de vouloir y répondre. Mais comme femme, j'ai bien le droit de protester contre ce reproche d'immoralité que lui adresse notre critique en démente. Non, le drame de *l'Autre* n'est pas immoral, je dirai plus, et ici c'est ma conscience qui parle, dans cette œuvre, Mme Sand s'est élevée à la plus haute, à la plus pure des morales, la morale chrétienne et divine. Non, son drame n'est pas une glorification de l'adultère, comme on a traîtreusement voulu l'insinuer : c'est son expiation terrible et effrayante.

75.

Le crime a été commis, mais les coupables ne sont pas justifiés. L'épouse parjure meurt de honte et de remords.

Que désirez-vous de plus M. d'Aurevilly ? Qu'elle soit damnée dans l'autre monde ?

Mais alors votre Dieu n'est plus le nôtre : celui des chrétiens, un Dieu de pardon et de miséricorde.

Le complice de la femme, le docteur Maxwell, expie aussi son crime pendant vingt ans, et de plus il se repent. Un homme qui se repent pour avoir commis un crime de ce genre, n'est-ce pas là une œuvre de haute moralité, l'inspiration d'un grand cœur et d'un grand esprit !

Les hommes ont-ils souvent des remords pour ces choses-là... l'opinion publique et la loi²⁰⁹ les absolvent de ce méfait, à quoi servirait le repentir ?

Dans le drame de Mme Sand les choses se passent autrement que dans la vie réelle, j'en conviens, l'homme se repent et expie sa faute, est-ce cela qui froisse la susceptibilité de M. d'Aurevilly.

Maxwell est séparé de sa fille tant qu'il la voit heureuse ; mais lorsqu'il apprend la mort de son père d'après la loi, lorsqu'il voit que la vieille grand'mère à qui la jeune fille a été confiée est à la veille de mourir, il dévoile le mystère et vient offrir son dévouement et son affection. Sa fille le repousse, le maudit et il est forcé d'implorer son pardon... Un père réduit à rougir devant son enfant, n'est-ce pas là un châtement terrible, le plus terrible de tous ?

Mais, me dira-t-on, la grand'mère, la mère de celui qu'il a déshonoré, lui pardonne...

76.

Oui, elle se trouve sur le seuil de l'éternité, et qui sait si, dans ce moment solennel, on ne juge pas les choses de la terre d'une autre façon que nous. – Cet homme lui dit : « J'étais jeune, mon cœur m'a entraîné, mais j'ai expié mon crime, j'ai offert ma vie à votre fils, tout en respectant la sienne ; puis, pendant vingt ans, j'ai vécu dans la douleur, dans les remords... Cette femme, cette sainte, au moment de paraître devant Dieu, se souvient qu'il est un Dieu de miséricorde, et elle pardonne...

Où voyez-vous là une glorification de l'adultère ?

Les pièces dangereuses malsaines sont celles où l'adultère est représenté entouré d'un certain prestige ; où la femme n'est pas une coupable, mais une victime d'un mari qu'elle ne pouvait aimer ; où, enfin, tout le monde jouit de l'impunité et d'un bonheur sans mélange.

²⁰⁹ Le Code Napoléon introduit un double standard dans la répression de l'adultère, les hommes ne sont sanctionnés que dans certaines conditions (adultère perpétré de façon répétée au domicile conjugal).

77.

Voilà, à mon avis, ce qui est immoral, dangereux, car ce sont ces doctrines-là qui se complaisent à peindre les maris ridicules et les amants séduisants, qui poussent à l'adultère et aux amours illégitimes.

Plaider les circonstances atténuantes, voilà où est le mal, tandis que montrer, comme l'a fait Mme Sand, les conséquences fatales d'une faute, c'est faire une œuvre de haute moralité...

78.

J'irai plus loin, et je dirai que toute femme qui verra jouer ce drame, si elle est à la veille de faillir, y pensera à deux fois, et peut-être même se décidera-t-elle à rester dans le droit chemin. Tenons-nous-en donc à ce qu'a dit La Bruyère : « Lorsqu'un écrit vous inspire des sentiments nobles et élevés ne prenez pas d'autres règles pour juger l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »²¹⁰

Eh bien ce drame est bon, car il inspire des pensées salutaires, et si l'on n'en rapportait que cette simple réflexion que « le bonheur criminel se paye souvent par de longues années de honte et de remords », on devrait lui en être reconnaissant.

Quand on a fait la Vieille Maîtresse on devrait être plus indulgent.

79.

Mais si Mme Sand est jugée avec une partialité qui touche de près à l'injure, il est un bas-bleu qui trouve grâce devant M. Barbey d'Aurevilly, c'est Mme de Staël. – Lorsqu'il parle de cette femme célèbre, il reste homme du monde, son style s'adoucit, sa phrase a des chattering charmantes. D'abord elle n'a pas joué à l'homme, dit-il, ce qui est parfaitement inexact ; ensuite il ajoute « elle est femme, bien femme, elle a une taille de femme, des épaules de femme, des lèvres amoureusement moulées. »

« De plus elle a été une faible femme qui est morte de sa faiblesse ». Voilà une phrase qui vaudrait à M. d'Aurevilly une réplique véhémement si Mme de Staël pouvait parler. Mais ce qui lui vaut la tendresse de M. d'Aurevilly, ne nous y trompons pas, c'est qu'elle était chrétienne !

80.

« La femme, dit-il, pour être plus femme chez Mme de Staël, était chrétienne, protestante de naissance, elle était catholique de cœur, d'âme et d'imagination, elle a senti monter en elle les flammes d'or du sentiment religieux.²¹¹ »

Elle était catholique ! toute la question est là. Soyez catholique et vous aurez du génie, fussiez-vous même une faible femme ! Lorsqu'il parle de Mme Sand, M. d'Aurevilly nous dit : « Nous sommes en pleine décadence ; ce qui le prouve, c'est qu'il y a des hommes assez lâches pour reconnaître du génie à Mme Sand, *comme si une femme pouvait avoir du génie !* du talent peut-être, et encore ! »

81.

Eh bien, dès qu'il s'agit de la catholique Mme de Staël, le même critique nous certifie que c'était un « *génie femme* », et il ajoute : « elle a la force irrésistible de l'émotion, et l'expression sans laquelle il n'y a point de grands artistes, elle a l'aperçu ingénieux et profond qui tient à cette finesse dont on peut dire : *ton nom est femme.* »

Prenons bonne note de cet aveu ; il y a donc un génie féminin, puisque M. d'Aurevilly l'affirme et en détaille les facultés. Quel est donc le critérium qu'il applique à ces deux femmes également grandes pour les gens impartiaux. Je n'hésite pas à le dire, c'est ce sentiment des temps anciens qu'on appelle l'intolérance. Cela me fait penser à l'histoire de Galilée en présence de ses juges : La terre tourne, disait-il ; non, répondaient les critiques d'alors, c'est le soleil qui tourne, la terre est immobile. Mais... objectait

²¹⁰ *Les Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit », 31.

²¹¹ *Le Constitutionnel*, 21 février 1870.

Galilée... Taisez-vous, disaient les prélats, votre dire est impie, car il réduit à néant le passage des livres saints qui affirme que Josué arrêta le soleil.

82.

Ce fut en vain que Galilée essaya de convaincre son auditoire ; ils fermaient les yeux pour ne pas voir et se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre.

Vieux, affaibli, Galilée préféra se rétracter, mais la terre n'en tourna pas moins, au grand scandale de la sainte inquisition. Si Mme Sand, philosophe, voulant suivre les traces de M. d'Aurevilly, s'avisait un jour d'écrire, elle aussi : « chrétienne jusqu'à l'an de grâce 1870, aujourd'hui je suis catholique. » Dès ce jour, M. Barbey- d'Aurevilly reconnaîtrait son génie, qui certes est aussi incontestable que le mouvement de rotation de la terre. Que dire maintenant de la sévérité de ce fougueux critique pour les femmes-auteurs, qui ne sont ni philosophes comme Mme Sand, ni catholiques comme Mme de Staël, mais qui ont tout simplement de la bonne volonté et de l'honnêteté littéraire.

Voilà ce qu'à propos des bas-bleus du XIXe siècle, M. Barbey d'Aurevilly trouve à dire : « Les insolences féminines de ces temps-ci, qui se croient des forces, et qui se mettent des talons à leur amour-propre, comme elles en mettent à leurs bottines, veulent se jucher jusqu'au front des hommes et les égaler en hauteur. »

83.

Autre part il ajoute :

« Aujourd'hui les femmes qui se mêlent d'écrire se donnent des airs d'homme, si prodigieusement ridicules que c'est à nous faire prendre les jupons à nous autres pour ne pas leur ressembler. »

Nous donner des airs d'homme ! nous y perdrons trop pour y songer. Vouloir vous ressembler ? oh non, par exemple !

Copier ce style, correct si l'on veut, mais manquant à coup sûr de tact, de mesure et de bon goût, quelle est la femme qui y songe ? pas une seule, croyez-le bien. Certes, j'en conviens, une femme *hommasse*, c'est aussi laid qu'un homme efféminé. Chacun doit rester dans le rôle que la nature lui a assigné.

Mais, quant à prétendre que les femmes qui prennent la plume sortent de leur sexe et n'aspirent qu'à s'élever à la hauteur des hommes, vous êtes dans l'erreur. Nous ne songeons ni à changer de sexe ni à égaler les hommes en hauteur ; nous nous contentons de les dépasser en modestie.

84.

A qui la faute, si les hommes ont la prétention de se réserver exclusivement toutes les choses de l'esprit ? La littérature, ne vous en déplaît, n'est pas plus un art masculin qu'elle n'est un art féminin ; c'est un champ ouvert à toutes les intelligences, et les places y sont occupées par les plus méritants.

L'intelligence féminine est égale, mais non pareille, à l'intelligence masculine, et elles ont chacune leurs qualités propres : pourquoi ne se compléteraient-elles pas l'une par l'autre !

85.

Il existe un génie masculin.

Il existe un génie féminin.

86.

Avoir du génie, ce n'est donc pas avoir un cerveau d'homme ; le génie peut se placer aussi dans un cerveau de femme.

L'esprit féminin se distingue par le tact, le sens droit, par la finesse d'aperçu, la vivacité d'impression, par la sensation et l'instantanéité.

Le style féminin a plus de finesse, de touché, plus de délicatesse, plus de chatterie que celui de l'homme. En revanche, l'esprit masculin a plus de profondeur et de persistance.

Le style masculin est plus correct et mieux ordonné.

Mais c'est précisément parce que ces deux génies diffèrent entre eux que l'on doit en induire qu'ils ont l'un et l'autre, leur place marquée dans la nature, et qu'il serait de mauvaise économie humaine de vouloir en étouffer un au profit de l'autre, car ce serait se priver d'une valeur dont on ne peut contester l'importance.

Peut-on nier le génie féminin par la seule raison que, jusqu'à ce jour, la femme de génie n'a existé qu'à l'état de rare exception ?

Non.

87.

On ne naît pas homme de génie, on ne naît pas savant, on naît seulement apte à le devenir ; l'intelligence humaine a besoin de culture, il faut jeter la semence pour qu'elle produise.

Pour s'instruire, pour apprendre, l'homme n'a qu'à se laisser aller, ses parents, ses professeurs, son ambition, tout le pousse à se débarrasser de son ignorance.

Tout homme appartenant à la classe aisée peut apprendre ce qu'il veut.

Toutes les branches des connaissances humaines sont mises à sa portée.

S'il reste un ignorant, s'il n'arrive qu'à la médiocrité, c'est que vraiment il n'avait aucun genre de génie en lui.

88.

Mais pour la femme, il n'en est certes pas ainsi ; tout conspire contre elle : la maintenir dans l'ignorance est le système d'éducation le plus répandu.

Que fait-on pour son instruction ? Rien ; on ne songe qu'à étouffer en elle non-seulement ses facultés intellectuelles, mais encore son jugement. Raisonner, réfléchir, lui est interdit, il faut qu'elle adopte les idées toutes faites, fausses ou vraies. On ne lui demande pas de les comprendre, on lui demande de les retenir par cœur, et de n'en jamais changer.

Dans une éducation semblable, où est l'aliment de l'intelligence ?

La mémoire suffit : aussi je ne saurais mieux comparer ce système qu'à celui que pratiquent les éleveurs de perroquets.

A force de répéter les mêmes mots et les mêmes phrases, on endort si bien les idées, qu'elles ne se réveillent plus jamais.

Dites-moi franchement, messieurs, ne croyez-vous pas que si nos savants, nos hommes de génie, nos grands littérateurs, avaient été élevés de la sorte, ils seraient restés de simples médiocrités, et ne seraient jamais arrivés à ces hauteurs dont vous êtes si fiers ?

89.

Pour que la femme devienne intelligente dans le milieu où on l'a enchaînée, il faut que cette intelligence soit d'une trempe exceptionnelle, car, dans cet ordre d'idées, la femme ne peut compter sur personne, il faut qu'elle brise ses entraves elle-même.

Elle a à lutter contre les préjugés, et l'on sait ce que ce mot veut dire, lorsqu'il a la force pour lui. Pour une femme, c'est déjà une preuve de génie de vouloir sortir de son ignorance mais quand cette idée a germé, quelle pénible carrière lui reste encore à parcourir : il faut qu'elle ait le courage de braver l'opinion pour s'instruire toute seule, et qu'elle dérobe la science comme un voleur dérobe le bien d'autrui, car personne ne lui tendra la main dans une œuvre qui a contre elle les préjugés les plus enracinés. Mme Sand, pour devenir le grand écrivain que nous connaissons, a dû refaire, j'en suis

certaine, et cela courageusement et laborieusement, sa première éducation littéraire. C'est parce qu'elle y a trop bien réussi, qu'elle déplaît tant à M. Barbey d'Aurevilly.

90.

Les hommes, de sept à dix-huit ans, apprennent à connaître les diverses branches des connaissances humaines.

Les femmes perdent ces mêmes années à végéter dans des horizons bornés. On leur inculque des idées fausses, des aperçus mesquins. Le moyen qu'elles deviennent quelque chose !

91.

Dans ce moment, malgré tous les préjugés contraires, l'esprit féminin se réveille, la femme comment à comprendre l'insuffisance de son éducation, elle désire en sortir, ayant dans sa nature, plus que l'homme encore, l'instinct de ce qui est élevé. Elle réagit contre l'abaissement de son niveau intellectuel, et aspire à sa part d'influence. Quelques-unes prennent la plume et s'adonnent aux belles-lettres, elles sentent que le génie est en elles ; mais au lieu d'être guidées et conseillées, elles ne trouvent que railleries et persiflage. J'affirme cependant que si les hommes étaient sages, s'ils avaient réellement en eux cette supériorité dont ils se vantent, au lieu de se servir de l'arme usée du ridicule, ils aideraient loyalement le sexe faible à s'affranchir des liens qu'ils font peser sur lui, ils proclameraient eux-même l'égalité de l'âme humaine et mettraient leur savoir au service de la femme, avec bonne foi et courtoisie ce qui, en émancipant la femme, la rendrait digne de cette émancipation.

92.

Vouloir étouffer le réveil des idées, les aspirations vers la liberté, qui agitent les femmes dans tous les pays du monde, est une illusion et une imprudence. Toute race asservie qui comprend qu'elle est esclave, du moment où elle peut discuter ses droits, est à moitié libre et il ne sert à rien de lui marchander son émancipation totale, car l'esclavage n'est basé que sur l'ignorance des classes asservies.

Mieux vaudrait donc suivre le courant que le contrarier, surtout quand la rénovation sociale est au bout.

Comment les hommes ne comprennent-ils pas que le génie féminin viendra compléter leur action et non rivaliser avec elle.

Aujourd'hui, en littérature, la femme reste inférieure à l'homme, car il lui manque l'instruction première. L'étude du grec, du latin est indispensable à tout homme qui écrit, et la femme, sauf de rares exceptions, n'en sait pas le premier mot.

Elle ne connaît qu'imparfaitement les auteurs classiques, et le livre de la science lui est complètement fermé. Elle n'a que ce que donne la nature : l'esprit, la pensée, l'inspiration, le mouvement. – Il lui manque ce qui s'acquiert par l'étude.

La littérature féminine est encore à l'état d'embryon : quelques romans, des mémoires et des voyages, on n'ose pas sortir de là : c'est le bégaiement du génie féminin, on ne peut juger encore quelle sera sa valeur.

93.

Si l'égalité devant l'instruction était proclamée de droit commun, il suffirait d'une ou de deux générations pour se faire une idée juste de l'intellect féminin.

Ce qu'il sera, je n'en sais rien, mais en tout cas, ce sera une valeur de plus qui apportera son contingent au développement des connaissances humaines.

Certaines personnes disent qu'il serait dangereux d'élever le niveau intellectuel de la femme. Je me demande pourquoi ; et ce qui m'étonne, c'est que les mêmes hommes qui veulent moraliser les masses en les instruisant, changent de langage dès qu'on leur demande d'appliquer le même principe à notre sexe. Comment l'instruction qui a, en général, un résultat moralisateur, pourrait-elle être dangereuse pour nous ?

94.

D'autres disent :

La femme n'ayant pour mission que de mettre des citoyens au monde n'a pas besoin d'être instruite.

Ces gens-là se trompent, car, à côté de la mission de procréation, la femme a une mission encore plus élevée, plus noble et pour le moins aussi utile que la première, c'est celle d'éveiller l'âme de son enfant, de lui inculquer les grands principes de la morale et de l'honneur, d'étouffer les mauvais germes qu'elle aperçoit en lui, d'en faire enfin un homme de bien et un homme d'honneur. Cette mission demande autant d'intelligence que de tact et de sagacité ; elle exige, pour être bien remplie, une profonde connaissance du monde, de ses lois morales, comme aussi de ses lois de convention.

95.

Puisque c'est à la femme que cette mission délicate est confiée, n'est-il pas indispensable d'élever son niveau intellectuel ?

Quelqu'un a dit, un jour, cédant sans doute au désir de faire une phrase que « la carrière littéraire est incompatible avec les devoirs d'épouse et de mère. »

Depuis lors, on a répété cette phrase avec toutes sortes de variantes.

Et pourtant rien n'est plus faux que cette assertion. La carrière littéraire est non-seulement compatible, elle est même sympathique à la mission de la vraie femme.

Il en est de même de cette seconde phrase : « la femme épouse et mère n'a pas besoin d'être instruite, » phrase qui n'est qu'une variante de ces quatre vers de Molière,

*Nos pères sur ce point étaient gens fort sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.*²¹²

96.

Ces lieux communs ont fait leur temps ; aujourd'hui, qui oserait soutenir qu'une instruction solide et sérieuse puisse faire le moindre tort à une mère de famille ?

Sauf de rares exceptions, qu'arrive-t-il dans tous les ménages ? La meilleure, la plus tendre des mères, est forcée de se séparer de son enfant dès l'âge de six ou sept ans pour l'envoyer au collège ; souvent l'enfant est d'une constitution débile, délicate, les soins d'une mère lui seraient indispensables... pourtant ne voulant pas, en vue de son avenir, le mettre en retard pour ses classes, et étant incapable de lui rien enseigner, la mère est obligée de l'enfermer dans une de ces vilaines prisons qu'on nomme un collège, parce qu'il y trouve la science ; mais y trouve-t-il aussi cette tendresse éclairée, cette sollicitude que l'amour maternel peut seul inspirer ; non, c'est impossible, et voilà l'homme qui dès son enfance est exilé de sa famille et apprend à se passer d'elle. Si, comme en Amérique, les femmes recevaient la même instruction que les hommes, celles qui sont vraiment bonnes mères se feraient institutrices de leurs fils, et pourraient ne les envoyer au collège que lorsqu'ils seraient d'âge à pouvoir se passer de leurs soins.

Les enfants qui ne seraient qu'externes trouveraient dans leur mère un répétiteur affectueux, empressé pendant les congés, les longs mois de vacances, les études ne seraient pas négligées, la famille doublerait le collège, ce qui certes n'aurait aucun inconvénient.

97.

Là où il y a plusieurs enfants et peu de fortune, ne serait-ce pas aussi un moyen d'épargner bien des dépenses. La veuve même sans ressources aurait la possibilité de donner une certaine instruction à ses fils.

M. Barbey d'Aurevilly voudra-t-il comprendre enfin quelle est la vraie mission de la mère selon moi.

²¹² *Les Femmes savantes*, II, sc. 7.

Maintenant essayons d'avoir encore raison du préjugé qui veut que la femme auteur ne puisse pas écrire sans s'exposer à négliger son ménage et ses enfants. On conviendra, n'est-ce pas, que tous les hommes ont le droit de cultiver les belles-lettres ; pourtant ne prennent-ils la plume que ceux qui se sentent ou croient se sentir des aptitudes, et ceux qui ont le temps de s'adonner à cette carrière.

98.

Pourquoi en serait-il autrement pour la femme ?

Il est très-vrai que sa mission est de mettre des citoyens au monde, mais enfin elle ne passe pas sa vie en travail d'enfantement, et il y en a beaucoup à qui Dieu refuse les joies de la maternité.

Il y a aussi les jeunes filles sans fortune qui pour cela même n'ont pas trouvé de maris.

99.

Celles qui se dévouent à des parents vieux, infirmes, dont elles sont les seuls soutiens.

Puis les veuves, les femmes séparées, abandonnées par leurs maris, qui se trouvent sans fortune, et qui ont des enfants à élever.

A toutes celles-là, la carrière littéraire doit-elle être interdite quand elle peut leur offrir un moyen honorable d'existence ?

Dans les ménages pauvres, quand il n'y a qu'un ou deux enfants au logis, l'heure de les envoyer au collège arrivée, la femme se trouve seule, isolée.

Dans les classes riches, aisées, dans ce qu'on appelle le grand monde, l'isolement est-il moins fréquent ?

Les affaires, les cercles, les cafés, sans parler d'autre chose, prennent les deux tiers de la vie d'un homme.

Que font les femmes en attendant ?

La surveillance de leur maison ne peut pas les occuper tout le jour, les heures deviennent longues, le désœuvrement se fait sentir.

Les unes se font mondaines, les autres, faute de mieux, se jettent dans une dévotion exagérée ; auraient-elles même des enfants, qu'elles n'en auraient pas moins de longues heures de solitude ; le soir, l'enfant dort, le mari est au cercle, ou ailleurs, l'ennui, cet ennemi mortel de l'honneur conjugal, s'introduit dans la maison... Si le spleen porte jusqu'à la folie du suicide, ne peut-il pas aussi entraîner quelques faibles femmes à l'oubli de leur devoir !

100.

Les maris jaloux redoutent les bals, les plaisirs mondains pour leurs épouses : les maladroits ! ne feraient-ils pas mieux de se méfier de l'ennui !

C'est l'ennui qui porte les femmes à lire vos romans, messieurs !

Et voici l'esprit de vos ouvrages et de vos œuvres théâtrales.

Prouver que le bonheur n'est possible que dans l'amour illégitime, excuser l'adultère, l'entourer de joies et de félicités, rendre le mari odieux ou ridicule et faire de l'amant un séducteur irrésistible.

Cette littérature peut avoir un grand mérite artistique, mais elle offre les plus grands dangers. L'imagination d'une femme délaissée se crée bien vite un idéal... et il lui faut une bien grande énergie pour ne pas succomber. Croyez-vous que si, dans une situation semblable, une femme pouvait trouver une distraction dans l'étude, dans l'art, dans les sciences, voire même dans l'ambition, l'honneur des familles n'y gagnerait pas quelque chose ? Que de douleurs seraient épargnées, que de déceptions évitées !!!

L'esprit ne tue pas le cœur, mais il le tempère et le domine.

La femme actuellement ne vit que par le cœur, qu'y a-t-il d'étonnant s'il l'entraîne parfois !

101.

Je crois qu'il est bien moins dangereux pour une femme d'écrire un roman, fût-il même mal écrit, que de le faire en action.

Même sur les hommes, l'étude et l'occupation exercent une influence salutaire : les grands artistes, les écrivains éminents sont plus forts que les désœuvrés contre les emportements de la passion, et, dans tous les cas, moins exposés aux faiblesses du cœur.

Le mariage n'est souvent, pour la femme, qu'une cruelle déception. Le mari ne ressemble guère au fiancé. L'un était séduisant, sentimental, l'autre devient acariâtre et ennuyeux.

102.

Que voulez-vous que fassent les désillusionnées de l'amour, si vous leur ôtez tout ce qui peut les consoler honnêtement ?

Dans l'état actuel de la société, la femme ne peut avoir aucune ambition personnelle ; son travail, ses études sont sans but, elle ne peut prétendre à rien. C'est donc un travail aride, stérile, que rien n'aiguillonne.

Les hommes ont l'Académie, l'Institut, les croix, les pensions, sans parler de la gloire qu'ils peuvent acquérir dans toutes les carrières qui leur sont ouvertes.

Notre grande artiste Rosa Bonheur²¹³ a été décorée, il est vrai, mais il a fallu l'influence d'une femme pour faire pardonner cette exception.

Que de gens j'ai entendus, n'ayant rien fait pour mériter la croix, et la portant cependant à leur boutonnière, qui n'en revenaient pas de ce qu'on ait osé décorer une femme... Mais, leur disais-je, Rosa Bonheur n'est-elle pas une grande artiste ? Ses oeuvres ne sont-elles pas supérieures à celles de M. tel ou tel qui est décoré aussi.... Oui certes, me répondaient-ils, mais Rosa Bonheur est une femme !

103.

L'auteur du 19 janvier et du sénatus-consulte²¹⁴, ce qui constitue un bagage bien léger au point de vue académique, n'est-il pas nommé immortel ! et Mme Sand, notre illustre écrivain qui, certes, serait digne de l'Académie, n'y pénétrera jamais ! Pourquoi ? parce qu'elle est une femme. Est-ce le sexe ou le talent qu'on veut récompenser ? Je pose cette question à MM. de l'Académie, et je serais bien curieuse de connaître leur réponse.

Être femme, est, aux yeux des Français, un crime irrémissible. Qui s'en serait douté cependant !

J'espère que M. J. Simon²¹⁵ voudra bien plaider les circonstances atténuantes.

104.

Mesdames et messieurs, si je n'ai pas gagné ma cause, ce n'est pas, croyez-le bien, qu'elle ne soit pas excellente, c'est par la seule raison que la meilleure des causes peut être compromise si elle n'est pas plaidée par un bon avocat or, je n'ai guère cette prétention.

Je ne crois pas non plus la gagner auprès de M. Barbey d'Aurevilly, car ses préventions contre les bas-bleus sont trop enracinées pour qu'il leur donne raison une seule fois.

En tout cas, j'ajouterai que, malgré ce que je dis de ses œuvres, elles ne me sont nullement antipathiques. L'auteur a toutes les qualités d'un esprit original, et j'aime assez la phrase méchante, quand je sens que le cœur est bon.

²¹³ Rosa Bonheur (1822-1899) est faite Chevalier de la Légion d'honneur en 1865.

²¹⁴ Émile Ollivier (1825-1913), ministre et chef de cabinet de Napoléon III, est élu à l'Académie française le 7 avril 1870.

²¹⁵ Jules Simon (1814-1896), élu en 1865 à l'Académie française.

AUTRES DOCUMENTS

L'Éclipse, 26 septembre 1869, p. 1



Le Figaro, 18 mai 1870, p. 2

Fantaisies satiriques
La deuxième à Madame Olympe Audouard
Sur l'émancipation des femmes

Madame, on ne peut le nier,
Le cœur qui bat sous votre guimpe,
N'est pas un cœur de femme, Olympe :
– C'est un cœur de carabinier !

La femme était une poupée,
Un bijou choyé des amours ;
Mais par vos speechs et vos discours
Vous l'avez bien émancipée.

Héroïne de *quatr'-vingt-neuf*,
Vingt sous que vous avez des bottes
Et que vous portez des culottes
Qui doivent être en drap d'Elbeuf !

Je viens d'entendre vos programmes,
Je m'y sens tout assujetti,
Vous m'avez presque converti...
C'est d'ailleurs le rôle des femmes.

Oui, l'homme est vraiment trop heureux !
C'est une conduite anormale,
Et ces messieurs du sexe mâle
Veulent trop tout garder pour eux.

L'homme, d'abord un peu perplexe,
S'était dit, honnête et bénin,
– Le beau sexe est le féminin,
L'homme sera le vilain sexe.

Laissons les bijoux et les fleurs
A celles qui sont nos femelles...
Les longs cheveux seront pour elles,
Pour elles les vives couleurs.

Pour elles les douces paroles,
Avec les plaisirs les plus doux ;
Nous les servirons à genoux,
Et nous en ferons nos idoles...

A nous les soins multipliés,
A nous les travaux et les fièvres...
Par un sourire de leurs lèvres
Nous croyons être assez payés.
Pour les femmes, c'était l'Olympe..

Mais on a vu surgir soudain,
Un montagnard, un Girondin,
Lequel répond au nom d'Olympe.

C'en est du sexe fripon !
Madame Olympe parle, enseigne
Et chante sous son cache-peigne
La Marseillaise du Jupon.

Les femmes, d'après ce système,
Régneront du fond des boudoirs ;
Pour sceptre, un crayon à cils noirs ;
L'eau de Lubin pour leur baptême.

Aptes à toutes fonctions,
Chacune aura son ministère :
A Mimi-Belles-Dents, la guerre,
A Cora Pearl, l'instruction.

A minuit, en simple cornette
Prenant des petits airs coquets,
Monsieur Thiers vendra des bouquets
Aux dames montant chez Vachette !

On verra la même Cora
Protégeant, pour tous inconnue,
Monsieur Rouher, jeune ingénue
Du théâtre de l'Opéra.

Avec ce système, madame,
Qui peut savoir si, par hasard,
En passant sur le boulevard,
Nous n'entendrons pas une dame

Nous dire, d'un air à toucher
Le cœur de la plus fausse amie :
« Vous me trouvez un peu blémie ?
C'est Alfred qui vient d'accoucher ! »

Albert Millaud

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'O. AUDOUARD

- 1861** *Le Papillon* (Paris, s.n.)
- 1862** *Comment aiment les hommes* (Paris, E. Dentu)
Comment aiment les hommes. 2e édition (Paris, E. Dentu)
Histoire d'un mendiant (Paris, E. Dentu)
- 1863** *Un mari mystifié* (Paris, E. Dentu)
Il n'y a pas d'amour sans jalousie et de jalousie sans amour, comédie en 1 acte et en prose (Paris, E. Dentu)
Les Mystères du sérail et des harems turcs... (Paris, E. Dentu)
Les Mystères du sérail et des harems turcs... 2e édition (Paris, E. Dentu)
- 1864** *Le Canal de Suez. Chapitre détaché d'un livre sur l'Égypte, qui paraîtra prochainement* (Paris, E. Dentu)
Comment aiment les hommes. 3e édition (Paris, E. Dentu)
- 1865** *Le Luxe effréné des hommes. Discours tenu dans un comité de femmes* (Paris, E. Dentu)
Les Mystères de l'Égypte dévoilés (Paris, E. Dentu)
Le Luxe des femmes. Réponse d'une femme à M. le Procureur général Dupin (Paris, E. Dentu)
Le Luxe des femmes. Réponse d'une femme à M. le Procureur général Dupin. 2e édition (Paris, E. Dentu)
Le Luxe des femmes. Réponse d'une femme à M. le Procureur général Dupin. 3e édition (Paris, E. Dentu)
Le Luxe des femmes. Réponse d'une femme à M. le Procureur général Dupin. 4e édition (Paris, E. Dentu)
- 1866** *Guerre aux hommes* (Paris, E. Dentu)
Les Mystères de l'Égypte dévoilés. 2e édition (Paris, E. Dentu)
Les Mystères du sérail et des harems turcs... 3e édition (Paris, E. Dentu)
- 1867** *Lettre aux députés* (Paris, E. Dentu)
L'Orient et ses peuplades (Paris, E. Dentu)
Revue cosmopolite (Paris, s.n.)
- 1868** *Lettre à M. Haussmann, préfet de la Seine* (Paris, impr. de Balitout, Questroy et Cie)
L'Homme de quarante ans (Paris, E. Dentu)
- 1869** *À travers l'Amérique, le Far-West* (Paris, E. Dentu)
- 1870** *La Femme dans le mariage, la séparation et le divorce. Conférence faite le 28 février 1870* (Paris, E. Dentu)
M. Barbey d'Aurevilly. Réponse à ses réquisitoires contre les bas-bleus (Paris, E. Dentu)
- 1871** *À travers l'Amérique, North America, États-Unis. Constitution, mœurs, usages, lois, institutions, sectes religieuses* (Paris, E. Dentu)

- 1873** *L'Amie intime* (Paris, E. Dentu)
Gynécologie. La Femme depuis six mille ans (Paris, E. Dentu)
La Morale officielle S. V. P. Lettre à M. de Goulard, ministre de l'Intérieur (Paris, E. Dentu)
- 1874** *Les Mondes des esprits, ou la vie après la mort* (Paris, E. Dentu)
- 1876** *Le Secret de la belle-mère* (Paris, E. Dentu)
Les Nuits russes (Paris, E. Dentu)
- 1880** *Les Roses sanglantes* (Paris, E. Dentu)
Les Roses sanglantes. 2e édition (Paris, E. Dentu)
Les Soupers de la princesse Louba d'Askoff. Drame d'amour et de nihilisme (Paris, E. Dentu)
L'Amour, le matérialisme, le spiritualiste, le complet et divin... (Paris, E. Dentu)
- 1881** *Voyage au pays des Boyards. Étude sur la Russie actuelle* (Paris, E. Dentu)
Le Papillon (Paris, s.n.)
- 1883** *Silhouettes parisiennes* (Paris, C. Marpon et E. Flammarion)
Les Escompteuses. Études parisiennes (Paris, E. Dentu)
- 1884** *Voyage à travers mes souvenirs. Ceux que j'ai connus, ce que j'ai vu* (Paris, E. Dentu)
Voyage à travers mes souvenirs. Ceux que j'ai connus, ce que j'ai vu. 2e édition (Paris, E. Dentu)
Les Mystères du sérail et des harems turcs... 4e édition (Paris, E. Dentu)
Les Mystères de l'Égypte dévoilés. 4e édition (S.l, s.n.)
Contes pour rire à deux (Paris, C. Marpon et E. Flammarion)
- 1886** *Singulière nuit de noce. Drame de la vie parisienne* (Paris, C. Marpon et E. Flammarion)